

*Ruysbroeck
l'Admirable*



L'ornement des noces spirituelles





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Ruysbroeck L'Admirable

L'ornement des noces spirituelles

Traduit du flamand et
accompagné d'une
introduction
par Maurice Maeterlinck



© Arbre d'Or, Cortaillod, (NE), Suisse, octobre 2001
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

INTRODUCTION

I

Un grand nombre d'œuvres sont plus régulièrement belles que ce livre de Ruysbroeck l'Admirable. Un grand nombre de mystiques sont plus efficaces et plus opportuns : Swedenborg et Novalis, entre plusieurs. Il est fort probable que ses écrits ne répondent que rarement aux besoins d'aujourd'hui. D'un autre côté, je connais peu d'auteurs plus maladroits que lui ; il s'égare par moments en d'étranges puérilités ; et les vingt premiers chapitres de l'*Ornement des Noces spirituelles*, bien qu'ils soient une préparation peut-être nécessaire, ne renferment guère que de tièdes et pieux lieux communs. Il n'a extérieurement aucun ordre, aucune logique scolastique. Il se répète souvent, et semble parfois se contredire. Il joint l'ignorance d'un enfant à la science de quelqu'un qui serait revenu de la mort. Il a une syntaxe tétanique qui m'a mis plus d'une fois en sueur. Il introduit une image et l'oublie. Il emploie même un certain nombre d'images irréalisables ; et ce phénomène, anormal dans une œuvre de bonne foi, ne peut s'expliquer que par sa gaucherie ou sa hâte extraordinaire. Il ignore la plupart des artifices de la parole et ne peut parler que de l'ineffable. Il ignore presque toutes les habitudes, les habiletés et les ressources de la pensée philosophique ; et il est astreint à ne penser qu'à l'incogitable. Lorsqu'il nous parle de son petit jardin monacal, il a peine à nous dire suffisamment ce qui s'y passe ; il écrit alors comme un enfant. Il entreprend de nous apprendre ce qui se passe en Dieu, et il écrit des pages que Platon n'aurait pu écrire. Il y a de toutes parts une disproportion monstrueuse entre la science et l'ignorance, entre la force et le désir. Il ne faut pas s'attendre à une œuvre littéraire ; vous n'apercevrez autre chose que le vol convulsif d'un aigle ivre, aveugle et ensanglanté, au-dessus de cimes neigeuses. J'ajouterai un dernier mot en manière d'avertissement fraternel. Il m'est arrivé de lire des œuvres qui passent pour fort abstruses : Les *Disciples à Saïs* et les *Fragments*, de Novalis, par exemple ; les *Biographia litteraria* et l'*Ami*, de Samuel Taylor Coleridge ; le *Timée*, de Platon ; les *Ennéades*, de Plotin ; les *Noms divins*, de Saint-Denys l'aréopagite ; l'*Aurora*, du grand mystique allemand Jacob Böhme, avec qui notre auteur a plus d'une analogie. Je n'ose pas dire que les œuvres de Ruysbroeck soient plus abstruses que ces œuvres, mais on leur pardonne moins volontiers leur abstrusion, parce qu'il s'agit ici d'un inconnu en qui nous n'avons

INTRODUCTION

pas confiance dès l'abord. Il me semblait indispensable de prévenir honnêtement les oisifs sur le seuil de ce temple sans architecture ; car cette traduction n'a été entreprise que pour la satisfaction de quelques platoniciens. Je crois que tous ceux qui n'ont pas vécu dans l'intimité de Platon et des néo-platoniciens d'Alexandrie, n'iront pas bien avant dans cette lecture. Ils croiront entrer dans le vide ; ils auront la sensation d'une chute uniforme dans un abîme sans fond, entre des rochers noirs et lisses. Il n'y a dans ce livre ni air ni lumière ordinaires, et c'est un séjour spirituel insupportable à ceux qui ne s'y sont pas préparés. Il ne faut pas y entrer par curiosité littéraire ; il n'y a guère de bibelots, et les botanistes de l'image n'y trouveront pas plus de fleurs que sur les banquises du pôle. Je leur dis que c'est un désert illimité, où ils mourront de soif. Ils y trouveront fort peu de phrases que l'on puisse prendre en mains pour les admirer à la manière des littérateurs ; ce sont des jets de flammes ou des blocs de glace. N'allez pas chercher de roses en Islande. Il se peut que quelque corolle attende entre deux icebergs, et il y a, en effet, des explosions singulières, des expressions inconnues, des similitudes inouïes, mais ils ne paieront pas le temps perdu à les venir cueillir de si loin. Il faut, avant d'entrer ici, être dans un état philosophique aussi différent de l'état ordinaire que l'état de veille diffère du sommeil ; et Porphyre, dans ses *Principes de la théorie des intelligibles*, semble avoir écrit l'avertissement le plus propre à être mis en tête de cette œuvre : « Par l'intelligence, on dit beaucoup de choses du principe qui est supérieur à l'intelligence. Mais on en a l'intuition bien mieux par une absence de pensée que par la pensée. Il en est de cette idée comme de celle du sommeil, dont on parle jusqu'à un certain point à l'état de veille, mais dont on n'acquiert la connaissance et la perception que par le sommeil. En effet, le semblable n'est connu que par le semblable, et la condition de toute connaissance est que le sujet devienne semblable à l'objet. » Je le répète, il est bien difficile de comprendre ceci sans préparation ; et je crois que, malgré nos études préparatoires, une grande partie de ce mysticisme nous paraîtra purement théorique, et que la plupart de ces expériences de psychologie surnaturelle ne nous seront accessibles qu'en qualité de spectateurs. L'imagination philosophique est une faculté d'éducation très lente. Nous sommes ici, tout à coup, aux confins de la pensée humaine et bien au delà du cercle polaire de l'esprit. Il y fait extraordinairement froid ; il y fait extraordinairement sombre, et cependant, vous n'y trouverez autre chose que des flammes et de la lumière. Mais à ceux qui arrivent, sans avoir exercé leur âme à ces perceptions nouvelles, cette lumière et ces flammes sont aussi obscures et aussi froides que si elles étaient peintes. Il s'agit ici de la plus exacte des sciences. Il s'agit de parcourir les caps les plus âpres et les plus inhabitables du divin « Connais-toi toi-même » et le soleil de minuit règne sur la

INTRODUCTION

mer houleuse où la psychologie de l'homme se mêle à la psychologie de Dieu. Il importe de s'en souvenir sans cesse; il s'agit ici d'une science très profonde, et il ne s'agit pas d'un songe. Les songes ne sont pas unanimes; les songes n'ont pas de racines, tandis que la fleur incandescente de la métaphysique divine, épanouie ici, a ses racines mystérieuses, dans la Perse et dans l'Inde, dans l'Égypte et la Grèce. Et cependant, elle semble inconsciente comme une fleur et ignore ses racines. Malheureusement, il nous est à peu près impossible de nous mettre dans la position de l'âme qui, sans effort, a conçu cette science; nous ne pouvons l'apercevoir *ab intra* et la reproduire en nous-même. Il nous manque ce qu'Emerson appellerait la même «spontanéité centrale». Nous ne pouvons plus transformer ces idées en notre propre substance; et, tout au plus, nous est-il possible d'en approuver, du dehors, les prodigieuses expériences, qui ne sont à la portée que d'un très petit nombre d'âmes pendant la durée d'un système planétaire. «Il n'est pas légitime, dit Plotin, de s'enquérir d'où provient cette science intuitive, comme si c'était une chose dépendant du lieu et du mouvement; car cela n'approche pas d'ici, ni ne part de là, pour aller ailleurs; mais cela apparaît ou n'apparaît pas. En sorte qu'il ne faut pas le poursuivre dans l'intention d'en découvrir les sources secrètes, mais il faut attendre en silence jusqu'à ce que cela brille soudainement sur nous, en nous préparant au spectacles sacré, comme l'œil attend patiemment le lever du soleil.» Et ailleurs il ajoute: «Ce n'est pas par l'imagination ni par le raisonnement, obligé de tirer lui-même ses principes d'ailleurs, que nous nous représentons les intelligibles (c'est-à-dire ce qui est là-haut): c'est par la faculté que nous avons de les contempler, faculté qui nous permet d'en parler ici-bas. Nous les voyons donc en éveillant en nous, ici-bas, la même puissance que nous devons éveiller en nous quand nous sommes dans le monde intelligible. Nous res-semblons à un homme qui, gravissant le sommet d'un rocher, apercevrait, par son regard, les objets invisibles pour ceux qui ne sont pas montés avec lui.» Mais, bien que tous les êtres, depuis la pierre et la plante, jusqu'à l'homme, soient des contemplations, ce sont des contemplations inconscientes, et il nous est bien difficile de retrouver en nous quelque souvenir de l'activité antérieure de la faculté morte. Nous sommes semblables ici à l'œil dans l'image néo-platonicienne: «Il s'éloigne de la lumière pour voir les ténèbres, et, par cela même, il ne voit pas; car il ne peut voir les ténèbres avec la lumière, et cependant, sans elle, il ne voit pas; de cette manière, en ne voyant pas, il voit les ténèbres autant qu'il est naturellement capable de les voir.»

Je sais le jugement que la plupart des hommes porteront sur ce livre. Ils y verront l'œuvre d'un moine halluciné, d'un solitaire hagard et d'un ermite ivre de jeûne et consumé de fièvre. Ils y verront un rêve extravagant et noir, traversé de

INTRODUCTION

grands éclairs, et rien de plus. C'est l'idée ordinaire que l'on se fait des mystiques ; et on oublie trop souvent que toute certitude est en eux seuls. Au surplus, s'il est vrai, comme on l'a dit, que tout homme est un Shakespeare dans ses songes, il faudrait se demander si tout homme, dans sa vie, n'est pas un mystique informulé, mille fois plus transcendental que tous ceux qui se sont circonscrits par la parole. Quelle est l'action de l'homme dont le dernier mobile n'est pas mystique ? Et l'œil de l'amant ou de la mère, par exemple, n'est-il pas mille fois plus abstrus, plus impénétrable et plus mystique que ce livre, pauvre et explicable, après tout, comme tous les livres, qui ne sont jamais que des mystères morts, dont l'horizon ne se renouvelle plus ? Si nous ne comprenons pas ceci, c'est peut-être que nous ne comprenons plus rien. Mais, pour en revenir à notre auteur, quelques-uns reconnaîtront sans peine que, loin d'être affolé par la faim, la solitude et la fièvre, ce moine possédait, au contraire, un des plus sages, des plus exacts et des plus subtils organes philosophiques qui aient jamais existé. Il vivait, nous dit-on, en sa cabane de Groenendael, au milieu de la forêt de Soignes. C'était à l'entrée de l'un des siècles les plus sauvages du moyen âge : le quatorzième. Il ignorait le grec et peut-être le latin. Il était seul et pauvre. Et cependant, au fond de cette obscure forêt brabançonne, son âme, ignorante et simple, reçoit, sans qu'elle le sache, les aveuglants reflets de tous les sommets solitaires et mystérieux de la pensée humaine. Il sait, à son insu, le platonisme de la Grèce ; il sait le soufisme de la Perse, le brahmanisme de l'Inde et le bouddhisme du Thibet ; et son ignorance merveilleuse retrouve la sagesse de siècles ensevelis et prévoit la science de siècles qui ne sont pas nés. Je pourrais citer des pages entières de Platon, de Plotin, de Porphyre, des livres Zends, des Gnostiques et de la Kabbale, dont la substance presque divine se retrouve, intacte, dans les écrits de l'humble prêtre flamand. Il y a ici d'étranges coïncidences et des unanimités inquiétantes. Il y a plus ; il semble, par moments, avoir exactement supposé la plupart de ses prédécesseurs inconnus ; et de même que Plotin commence son austère voyage au carrefour où Platon effrayé s'est arrêté et s'est agenouillé, on pourrait dire que Ruysbroeck a réveillé, après un repos de plusieurs siècles, non pas ce genre de pensée, car ce genre de pensée ne sommeille jamais, mais ce genre de parole qui s'était endormi sur les montagnes où Plotin ébloui l'avait abandonné en se mettant les mains sur les yeux, comme devant un immense incendie.

Mais l'organisme de leur pensée diffère étrangement. Platon et Plotin sont avant tout les princes de la dialectique. Ils arrivent au mysticisme par la science du raisonnement. Ils font usage de leur âme discursive et semblent se défier de leur âme intuitive ou contemplative. Le raisonnement se contemple dans le miroir du raisonnement et s'efforce de demeurer indifférent à l'intrusion de tous les

INTRODUCTION

autres reflets. Il continue son cours comme un fleuve d'eau douce au milieu de la mer, avec le pressentiment d'une absorption prochaine. Ici, nous retrouvons au contraire les habitudes de la pensée asiatique ; l'âme intuitive règne seule au-dessus de l'épuration discursive des idées par les mots. Les fers du rêve sont tombés. Est-ce moins sûr ? Nul ne saurait le dire. Le miroir de l'intelligence humaine est entièrement inconnu dans ce livre ; mais il existe un autre miroir, plus sombre et plus profond, que nous recelons au plus intime de notre être ; aucun détail ne s'y voit distinctement et les mots ne peuvent se tenir à sa surface ; l'intelligence le briserait si elle y reflétait un instant sa lumière profane ; mais autre chose s'y montre par moments ; est-ce l'âme ? est-ce Dieu lui-même ? ou l'un et l'autre à la fois ? On ne le saura jamais ; et cependant ces apparitions presque invisibles sont les uniques et effectives souveraines de la vie du plus incrédule et du plus aveugle d'entre nous. Ici, vous n'apercevrez autre chose que les miroitements obscurs de ce miroir ; et comme son trésor est inépuisable, ces miroitements ne ressemblent à aucun de ceux que nous avons éprouvés en nous-mêmes ; et, malgré tout, leur certitude paraît extraordinaire. Et c'est pourquoi je ne sais rien de plus effrayant que ce livre de bonne foi. Il n'y a pas au monde une notion psychologique, une expérience métaphysique, une intuition mystique, si abstruses, si profondes et si inattendues qu'elles puissent être, qu'il ne nous soit possible, s'il le faut, de reproduire et de faire vivre un instant en nous-mêmes, afin de nous assurer de leur identité humaine ; mais ici, nous sommes semblables au père aveugle qui ne peut plus se rappeler le visage de ses enfants. Aucune de ces pensée n'a l'aspect filial ou fraternel d'une pensée de la terre : nous semblons avoir perdu l'expérience de Dieu et cependant tout nous affirme que nous ne sommes pas entrés dans la maison des songes. Faut-il s'écrier avec Novalis que le temps n'est plus où l'esprit de Dieu était compréhensible et que le sens du monde est à jamais perdu ? Qu'autrefois tout était apparition de l'Esprit, mais qu'aujourd'hui nous n'apercevons que des reflets morts que nous ne comprenons plus, et que nous vivons uniquement sur les fruits de temps meilleurs ?

Je crois qu'il faut s'avouer humblement que la clef de ce livre ne se trouve pas sur les routes ordinaires de l'esprit humain. Cette clef n'est pas destinée à des portes terrestres et il faut la mériter en s'éloignant autant que possible de la terre. Un seul guide se rencontre encore en ces carrefours solitaires et peut nous donner les dernières indications vers ces mystérieuses îles de feu et ces Islandes de l'abstraction et de l'amour ; c'est Plotin qui s'est efforcé d'analyser, par l'intelligence humaine, la faculté divine qui règne ici. Il a éprouvé, ce que nous appelons d'un mot qui n'explique rien, les mêmes extases, qui ne sont, au fond, que le commencement de la découverte complète de notre être ; et au milieu de leurs

INTRODUCTION

troubles et de leurs ténèbres, il n'a pas fermé un instant l'œil interrogateur du psychologue qui cherche à se rendre compte des phénomènes les plus insolites de son âme. Il est ainsi le dernier môle d'où nous puissions comprendre un peu les vagues et l'horizon de cette mer obscure. Il s'efforce de prolonger les sentiers de l'intelligence ordinaire, jusqu'au cœur de ces dévastations, et c'est pourquoi il faut y revenir sans cesse ; car il est le seul mystique analytique. À ceux que tenteraient ces prodigieuses excursions, je veux donner ici une des pages où il a essayé d'expliquer l'organisme de cette faculté divine de l'introspection.

« Dans l'intuition intellectuelle, dit-il, l'intelligence voit les objets intelligibles, au moyen de la lumière que répand sur eux le Premier, et, en voyant ces objets, elle voit réellement la lumière intelligible. Mais, comme elle accorde son attention aux objets éclairés, elle ne voit pas bien nettement le principe qui les éclaire, si, au contraire, elle oublie les objets qu'elle voit pour ne contempler que la clarté qui les rend visibles, elle voit la lumière même et le principe de la lumière. Mais ce n'est pas hors d'elle-même que l'intelligence contemple la lumière intelligible. Elle ressemble alors à l'œil qui, sans considérer une lumière extérieure et étrangère, avant même de l'apercevoir, est soudain frappé par une clarté qui lui est propre, ou par un rayon qui jaillit de lui-même et lui apparaît au milieu des ténèbres ; il en est de même quand l'œil, pour ne rien voir des autres objets, ferme ses paupières et tire de lui-même sa lumière, ou que, pressé par la main, il aperçoit la lumière qu'il a en lui. Alors, sans rien voir d'extérieur, il voit ; il voit même plus qu'à tout autre moment, car il voit la lumière. Les autres objets qu'il voyait auparavant, tout en étant lumineux, n'étaient pas la lumière même. De même, quand l'intelligence ferme l'œil en quelque sorte aux autres objets, qu'elle se concentre en elle-même, en ne voyant rien, elle voit non une lumière étrangère qui brille dans des formes étrangères, mais sa propre lumière qui, tout à coup, rayonne intérieurement d'une pure clarté.

« Il faut, nous dit-il encore, que l'âme qui étudie Dieu s'en forme une idée en cherchant à le connaître ; il faut ensuite que, sachant à quelle grande chose elle veut s'unir, et persuadée qu'elle trouvera la béatitude dans cette union, elle se plonge dans les profondeurs de la divinité, jusqu'à ce que, au lieu de se contempler, de contempler le monde intelligible, elle devienne elle-même un objet de contemplation et brille de la clarté des conceptions qui ont là-haut leur source ».

C'est à peu près tout ce que la sagesse humaine peut nous dire ici ; c'est à peu près tout ce que le prince des métaphysiques transcendantes a pu exprimer ; quant aux autres explications, il faut que nous les trouvions en nous-mêmes dans les profondeurs où toute explication s'anéantit dans son expression. Car ce n'est

INTRODUCTION

pas seulement au ciel et sur la terre, c'est surtout en nous-mêmes qu'il y a plus de choses que n'en peuvent contenir toutes les philosophies, et dès que nous ne sommes plus obligés de formuler ce qu'il y a de mystérieux en nous, nous sommes plus profonds que tout ce qui a été écrit, et plus grands que tout ce qui existe.

Maintenant, si j'ai traduit ceci, c'est uniquement parce que je crois que les écrits des mystiques sont les plus purs diamants du prodigieux trésor de l'humanité; bien qu'une traduction soit peut-être inutile, car l'expérience semble prouver qu'il importe assez peu que le mystère de l'incarnation d'une pensée, s'accomplisse dans la lumière ou dans les ténèbres; il suffit qu'il ait eu lieu. Mais, quoi qu'il en puisse être, les vérités mystiques ont sur les vérités ordinaires un privilège étrange; elles ne peuvent ni vieillir ni mourir. Il n'y a pas une vérité qui ne soit, un matin, descendue sur ce monde, admirable de force et de jeunesse et couverte de la fraîche et merveilleuse rosée propre aux choses qui n'ont pas encore été dites; parcourez aujourd'hui les infirmeries de l'âme humaine où toutes viennent mourir tous les jours, vous n'y trouverez jamais une seule pensée mystique. Elles ont l'immunité des anges de Swedenborg qui avancent continuellement vers le printemps de leur jeunesse, en sorte que les anges les plus vieux paraissent les plus jeunes; et qu'elles viennent de l'Inde, la Grèce ou du Nord, elles n'ont ni patrie ni anniversaire et partout où nous les rencontrons, elles semblent immobiles et actuelles comme Dieu même. Une œuvre ne vieillit qu'en proportion de son antimysticisme; et c'est pourquoi ce livre ne porte aucune date. Je sais qu'il est anormalement noir, mais je crois qu'un auteur sincère et de bonne foi n'est jamais obscur au sens éternel de ce mot, parce qu'il se comprend toujours lui-même et infiniment au delà de ce qu'il dit. Les idées artificielles seules s'élèvent en de réelles ténèbres et ne prospèrent qu'aux époques littéraires et dans la mauvaise foi de siècles trop conscients, lorsque la pensée de l'écrivain demeure en deçà de ce qu'il exprime. Là, c'était l'ombre féconde d'une forêt et ici c'est l'obscurité d'un caveau, où n'éclosent que de sombres parasites. Il faut tenir compte aussi de ce monde inconnu que ses phrases devaient éclairer à travers les doubles et pauvres vitres de corne des mots et des pensées. Les mots, ainsi qu'on l'a fait remarquer, ont été inventés pour les usages ordinaires de la vie, et ils sont malheureux, inquiets et étonnés comme des vagabonds autour d'un trône, lorsque de temps en temps, quelque âme royale les mène ailleurs. Et, d'un autre côté, la pensée est-elle jamais l'image exacte du je ne sais quoi qui l'a fait naître, et n'est-ce pas toujours l'ombre d'une lutte que nous voyons en elle, semblable à celle de Jacob avec l'ange, et confuse en proportion de la taille de l'âme et de l'ange? Malheur à nous, dit Carlyle, si nous n'avons en nous que ce que nous

INTRODUCTION

pouvons exprimer et faire voir ! Je sais qu'il y a sur ces pages, l'ombre portée d'objets que nous ne nous rappelons pas avoir vus, dont le moine ne s'arrête pas à élucider l'usage, et que nous ne reconnaitrons que lorsque nous verrons les objets eux-mêmes de l'autre côté de la vie ; mais, en attendant, cela nous a fait regarder au loin, et c'est beaucoup. Je sais encore que maintes de ses phrases flottent à peu près comme des transparents glaçons sur l'incolore mer du silence, mais elles existent ; elles ont été séparées des eaux, et c'est assez. Je sais enfin, que les étranges plantes qu'il a cultivées sur les cimes de l'esprit sont entourées de nuages spéciaux, mais ces nuages n'offensent que ceux qui regardent d'en bas, et si l'on a le courage de monter, on s'aperçoit qu'ils sont l'atmosphère même de ces plantes, et la seule où elles pussent éclore à l'abri de l'inexistence. Car c'est une végétation si subtile, qu'elle se distingue à peine du silence où elle a puisé ses sucs et où elle semble encline à se dissoudre. Toute cette œuvre, d'ailleurs, est comme un verre grossissant, appliqué sur la ténèbre et le silence ; et parfois on ne discerne pas immédiatement l'extrémité des idées qui y trempent encore. C'est de l'invisible qui transparait par moments, et il faut évidemment quelque attention à guetter ses retours. Ce livre n'est pas trop loin de nous ; il est probablement au centre même de notre humanité ; mais c'est nous qui sommes trop loin de ce livre ; et s'il nous paraît décourageant comme le désert, si la désolation de l'amour divin y semble terrible et la soif des sommets insupportable, ce n'est pas l'œuvre qui est trop ancienne, mais nous, qui sommes trop vieux peut-être, et tristes et sans courage, comme des vieillards autour d'un enfant ; et c'est un autre mystique, Plotin, le grand mystique païen qui a probablement raison contre nous, lorsqu'il dit à ceux qui se plaignent de ne rien voir sur les hauteurs de l'introspection : « Il faut d'abord rendre l'organe de la vision analogue et semblable à l'objet qu'il doit contempler. Jamais l'œil n'eût aperçu le soleil, s'il n'avait d'abord pris la forme du soleil ; de même l'âme ne saurait voir la beauté, si d'abord elle ne devenait belle elle-même, et tout homme doit commencer par se rendre beau et divin pour obtenir la vue du beau et de la divinité. »

II

La vie de Jean Van Ruysbroeck est, comme celle de la plupart des grands penseurs de ce monde, toute intérieure ; et il a dit lui-même : « Je n'ai rien à faire au-dehors. » Presque tous ses biographes, Surius entre autres, ont écrit près de deux siècles après sa mort, et leur œuvre paraît assez légendaire. On y voit un saint ermite, silencieux, ignorant, extraordinairement humble, extraordinairement bon, et vivant, à son insu, dans l'habitude des miracles. Les arbres, sous lesquels

INTRODUCTION

il allait prier Dieu, s'illuminaient d'une auréole; les cloches d'un couvent hollandais sonnèrent d'elles-mêmes le jour de sa mort, et son corps, exhumé cinq ans après l'abandon de son âme, fut retrouvé intact, au milieu de merveilleuses exhalaisons de parfums qui guérissaient les malades amenés des villages voisins. Voici en quelques lignes ce qui est historiquement sûr: Il est né l'an 1274, à Ruysbroeck, petit village entre Hal et Bruxelles. Il est d'abord vicaire en l'église de Sainte-Gudule; puis, sur les conseils de l'ermite Lambert, il quitte la ville brabançonne et se retire à Groenendael (Vallée-Verte) dans la forêt de Soignes, aux environs de Bruxelles. De saints compagnons l'y rejoignent bientôt, et il fonde avec eux l'abbaye de Groenendael, dont les ruines sont encore visibles aujourd'hui. C'est dans cette retraite, qu'attirés par l'étrange renom de sa théosophie et de ses visions surhumaines, des pèlerins, le dominicain Jean Tauler et Gérard le Grand, entre bien d'autres, viennent d'Allemagne et de Hollande, visiter l'humble vieillard et s'en retournent, pleins d'une admiration dont ils nous ont laissé le souvenir dans leurs œuvres.

Il est mort, selon le *Necrologium Monasterii viridis vallis*, le 2 décembre 1381; et ceux de son temps, l'ont surnommé l'*Admirable*.

Alors, c'était le siècle des mystiques et l'époque de ténébreuses guerres en Brabant et en Flandre; de violentes nuits de sang et de prières sous les règnes sauvages des trois Jean, et de longues batailles jusqu'en cette forêt où s'agenouillaient les saints. Saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin venaient de mourir, et Thomas à Kempis allait étudier Dieu dans ce miroir de l'absolu que l'illuminé flamand avait abandonné au fond de la Vallée-Verte, tandis qu'après Jehan de Bruges, les Van Eyck, Roger van der Weyden, Hugues Van der Goes, Thierry Bouts et Hans Memlinck devaient peupler d'images le Verbe désert de l'ermite.

Voici le catalogue des écrits de Ruysbroeck, dont l'œuvre est énorme; c'est le *Livre des douze béguines*, le *Miroir du salut éternel*, le *Livre du Tabernacle spirituel*, la *Pierre étincelante*, le *Livre de la suprême vérité*, le *Livre des sept degrés de l'Amour spirituel*, le *Livre des sept châteaux*, le *Livre du royaume des Aimés*, le *Livre des quatre tentations*, le *Livre des douze vertus*, le *Livre de la foi chrétienne*, et l'*Ornement des noces spirituelles*, plus enfin sept lettres, deux cantiques et une prière, sous ces titres dans Surius: *Epistolæ septem utiles*, *Cantiones duæ admodum spirituales* et *Oratio perbrevis sed pia valde*, dont je n'ai pu retrouver les textes originaux en aucun des manuscrits flamands.

La plupart de ces écrits ont été édités avec le plus grand soin, il y a quelques années, par une société de bibliophiles flamands: *De Maetschappij der Vlaemsche Bibliophilen*; et c'est sur l'excellent texte de cette édition que la majeure partie de cette traduction a été faite.

INTRODUCTION

Je n'entreprendrais pas ici une analyse de ces œuvres diverses ; cette analyse serait difficile, monotone et inutile. Tous les livres de notre auteur traitent exclusivement de la même science ; une théosophie propre à Ruysbroeck, l'étude minutieuse de l'introversion et de l'introspection de l'âme, la contemplation de Dieu au-dessus des images et des similitudes, et le drame de l'amour divin sur les sommets inhabitables de l'esprit. Je me contenterai donc de donner quelques extraits caractéristiques de chacun de ces écrits.

Le Livre des douze béguines

Le *Livre des douze béguines*, dans la traduction latine de Surius, s'intitule : *De vera contemplatione, opus præclarum, variis divinis institutionibus, eo quo Spiritus sanctus suggestit ordine descriptis, exuberans*. Cela s'applique plus exactement à l'ouvrage, mais ne se trouve en aucun des manuscrits primitifs. À vrai dire, suivant l'usage de son temps, Ruysbroeck n'intitulait guère ses écrits ; et les titres qui les distinguent ont été apparemment interpolés par les copistes, ainsi que les rubriques marginales des chapitres. En l'édition de la *Maetschappy der Vlaemsche bibliophilen*, sont réunis sous le titre *Dat boec van den twaelf beghinen*, d'abord, ce traité de la vie contemplative dont parle Surius, puis une sorte de manuel d'astrologie symbolique, et enfin quelques considérations sur la passion et la mort de N.-S. Jésus-Christ. Les trois ouvrages sont d'ailleurs assez clairement séparés et Ruysbroeck marque évidemment le lieu où il renonce à l'univers intérieur, pour descendre vers le ciel visible, lorsqu'il déclare à la fin du chapitre XXXI : « Et après ceci, j'abandonne la vie contemplative, qui est Dieu lui-même et qu'il accorde à ceux qui se sont renoncés et qui ont suivi son esprit là où il jouit de soi en ses élus, dans la gloire éternelle. »

Les huit premiers chapitres de ce livre sont écrit en vers singuliers et fort beaux, où passent continuellement d'ardentes flammes spirituelles, au travers des similitudes, comme à travers les fenêtres d'un cloître incendié, et aussi des tristesses transies, semblables un peu à celles de Villon ou de Verlaine, sur le fond noir de l'amour essentiel. Voici quelques-uns de ces vers :

*La contemplation est une science sans mode,
Qui reste toujours au-dessus de la raison.
Elle ne peut descendre en la raison,
Et la raison ne peut s'élever au-dessus d'elle.
L'absence de mode illuminé est un beau miroir
Où reluit l'éternelle splendeur de Dieu.*

INTRODUCTION

*L'absence de mode est sans manière
Et toutes les œuvres de la raison y défont.
L'absence de mode n'est pas Dieu
Mais elle est la lumière qui fait voir.
Ceux qui circulent dans l'absence de mode,
En la lumière divine,
Voient en eux une étendue.
L'absence de mode est au-dessus de la raison,
Mais non sans raison.
Elle voit toute chose sans étonnement.
L'étonnement est au-dessous d'elle,
La vie contemplative est sans étonnement.
L'absence de mode, voit, mais elle ne sait quoi,
C'est au-dessus de tout, et ce n'est ni ceci ni cela.*

Ensuite, le poète, s'apercevant que ses vers s'enténébrent trop, aux approches de l'éternel savoir, nous dit soudain et très simplement :

*À présent je dois cesser de rimer,
Pour parler clairement de la contemplation.*

Dès lors, il emploie une étrange prose, noire comme le vide effrayant qu'il distingue, analogue aux grands froids qui règnent au-dessus des images, avec de bleuisantes éjaculations à travers les obscures glaces de l'abstraction. Et lorsqu'il descend un moment jusqu'aux similitudes, il ne touche qu'aux plus éloignées, aux plus subtiles et aux plus inconnues ; il aime aussi les miroirs, les reflets, le cristal, les fontaines, les verres ardents, les plantes d'eau, les pierreries, les fers rougis, la faim, la soif, le feu, les poissons, les étoiles, et tout ce qui l'aide à doter ses idées de formes visibles et prosternées devant l'amour, sur les cimes transparentes de l'âme, et à fixer l'inouï qu'il révèle avec calme. Il est d'ailleurs inutile d'en dire davantage, puisque vous allez atteindre tout à l'heure le seuil de ces noces spirituelles et regarder de là l'immobile tempête de la joie, jusqu'au cœur éternel de Dieu. Seul, en somme, il a vu à peu près la pensée après la mort, et a montré une ombre de ses végétations à venir, au milieu de l'inintelligible effluence de la Trinité Sainte. Je crois que c'est une œuvre dont nous nous souviendrons ailleurs peut-être et toujours. Vous verrez également que les plus étonnantes effusions de sainte Thérèse ne se distinguent déjà plus du haut des glaciers sans couleur, sans air et sans lumière où nous monterons avec lui, « au delà de l'étonnement et de

INTRODUCTION

l'émotion, au-dessus de la raison et des vertus» dans la noire symphonie de la contemplation. Voici un passage de ce livre :

De altero veræ contemplationis modo.

«Après cela vient un autre mode de contemplation. »

«Ceux qui se sont élevés dans la pureté simple de leur esprit par l'amour et le respect qu'ils portent à Dieu, se tiennent en sa présence, la vision nue et découverte. Et de la splendeur du Père, rayonne une lumière simple, sur l'apparition de la pensée nue et sans images, élevée au-dessus des sens, des images, au-dessus de la raison et sans raison, en l'éminente pureté de l'esprit.

«Cette lumière n'est pas Dieu, mais un intermédiaire entre la pensée voyante et Dieu, elle s'appelle un éclair de Dieu ou l'esprit du Père. En elle Dieu se montre simplement, non selon la distinction et le mode de ses personnes, mais dans la nudité de sa nature et de sa substance, et en elle aussi, parle l'esprit du Père dans la pensée éminente, nue et sans images. "Contemplez-moi comme je vous contemple." En même temps s'éploie l'ingénuité des yeux simples, sous la dévotion de la clarté simple du Père, et ils aperçoivent la splendeur du Père, c'est-à-dire la substance ou la nature de Dieu en une vision simple, au-dessus de la raison et sans distinction.

«Cette clarté et cette apparition de Dieu donnent à l'esprit contemplateur une réelle science de la vision de Dieu, telle qu'elle peut être vue en cet état mortel. Afin que vous me compreniez bien, je veux vous en donner une image sensible. Lorsque vous vous trouvez en l'éblouissant rayonnement du soleil et que vous écartez les yeux de toute couleur, de toute attention, de toute distinction et de toutes les choses illuminées par le soleil, si alors vous suivez du regard, simplement, la clarté et les rayons qui effluent du soleil, vous serez conduit dans l'essence même du soleil, et pareillement si vous suivez les rayons éblouissants qui effluent de la splendeur de Dieu en votre vision simple, ils vous conduiront dans la source de votre création et là vous ne trouverez rien que Dieu seul. »

Le Miroir du salut éternel

J'en viens à la deuxième des œuvres énumérées ci-dessus : Le *Miroir du salut éternel* (*Die spiegel der Ewigher salicheit*) est, comme tous les écrits du mystique, une étude des joies de l'*introversion*, ou du retour de l'homme en soi, jusqu'à l'attouchement de Dieu ; envoyé par le docteur admirable, et le contemplateur

INTRODUCTION

excellent du Val-Vert, « À la chère sœur Marguerite Van Meerbeke du cloître des Clarisses de Bruxelles, l'an de Notre-Seigneur 1359 ». En certains manuscrits, l'ouvrage s'intitule « *Livre des Sacrements* », et c'est en effet le poème de l'amour Eucharistique, au-dessus des espèces, et au milieu des émanations aveuglantes de Dieu, où l'âme semble secouer le pollen de son essence, et une prévision éternelle. Il fallait, pour réaliser un peu, ici comme ailleurs, ces terreurs de l'amour, une langue qui eût la toute-puissance intrinsèque des langues à peu près immémorables. Or, le flamand la possède et peut-être que plusieurs de ses mots ont encore en eux les images des époques glaciaires. Il avait donc à son usage un des modes du verbe presque originel, où les mots sont réellement des lampes derrière les idées, tandis que chez nous, les idées doivent éclairer les mots; aussi bien j'incline à croire que toute langue pense toujours plus que l'homme, même de génie, qui l'emploie et qui n'en est que le cœur momentané; et que c'est grâce à celle-ci, qu'un mystérieux ignorant comme Ruysbroeck a pu, en réunissant ses forces éparses dans les prières depuis tant de siècles, écrire des œuvres qui correspondent à peine à nos sens d'aujourd'hui. Je traduis de ce livre, le fragment suivant :

« Voyez, ici doivent céder notre raison et toutes les actions distinctes; car nos forces deviennent simples en l'amour, et se taisent et s'inclinent dans l'apparition du Père; car la manifestation du Père élève l'âme au-dessus de la raison, en la nudité sans images, là, l'âme est simple, pure et vide de tout, et en cette pure vacuité, le Père montre sa clarté divine. En cette clarté, ne peuvent entrer la raison ni les sens, l'observation ni la distinction, tout ceci doit rester au-dessous d'elle, car cette clarté sans mesure aveugle les yeux spirituels, en sorte qu'ils doivent cligner sous l'inconcevable lumière. Mais l'œil simple, au-dessus de la raison, et au fond de l'intelligence, est toujours ouvert, et regarde et contemple, d'une vision nue, cette lumière par cette lumière même. Il y a là, œil contre œil, miroir contre miroir, image contre image. Par ces trois choses nous sommes semblables à Dieu et lui sommes unis. Car cette vision en notre œil simple est un vivant miroir que Dieu a fait à son image. Son image est sa clarté divine; il a surabondamment rempli d'elle le miroir de notre âme, en sorte que nulle autre clarté et nulle autre image n'y peuvent entrer. Mais cette clarté n'est pas un intermédiaire entre Dieu et nous, car elle est cela même que nous voyons, et aussi la lumière par laquelle nous voyons, mais non notre œil qui voit. Car, encore que l'image de Dieu soit sans intermédiaire dans le miroir de notre âme, et lui soit unie, cette image n'est cependant pas ce miroir, car Dieu ne devient pas créature. Mais l'union de l'image dans le miroir est si grande et si noble, que l'âme est appelée le miroir de Dieu.

INTRODUCTION

« Ensuite, cette même image de Dieu que nous avons reçue et que nous portons en notre âme, est le Fils de Dieu, et l'éternel miroir de la sagesse de Dieu, en lequel nous vivons tous et sommes éternellement reflétés. Cependant nous ne sommes pas la sagesse de Dieu, sinon nous nous serions faits nous mêmes, ce qui est impossible et une proposition hérétique. Car tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, nous le tenons de Dieu et non de nous-mêmes. Et encore que cette sublimité soit immense pour notre âme, elle est néanmoins cachée au pécheur et aussi à maints justes. Et tout ce que nous pouvons connaître en la lumière de la nature est incomplet et sans saveur et sans émotion ; car nous ne pouvons contempler Dieu, ni trouver son règne en notre âme, sans son aide et sa grâce, et sans nos véritables exercices en son amour. »

Le Livre du Tabernacle spirituel

Le Livre du Tabernacle spirituel. (Dat boec van den Gheesteleken Tabernacule). In Tabernaculum Mosis, et ad id pertinentia commentaria, ubi multa etiam Exodi, Levitici, Numerorum mysteria, divino spiritu explicantur, dit Surius, le plus long travail du solitaire, est l'interprétation étrange, naïve et arbitraire des symboles de l'arche d'alliance et des sacrifices de l'ancienne loi. Je donnerai d'assez abondants extraits de cette œuvre, car elle montre une face intéressante et fraternelle de son âme flamande ; et l'application et la subtilité d'artiste qu'il met à enluminer ses emblèmes, ainsi que sa complaisance amusante et simple en certains effets de couleur et d'images, font songer par moments à ses merveilleux contemporains de l'école de Cologne, les vieux peintres rêveurs : Maître Guillaume et Lochner, et l'admirable troupe des songeurs anonymes, qui fixaient loin de lui les reflets presque surnaturels des spirituelles béatitudes de ce siècle et du siècle suivant, qui s'écoulèrent si près de Dieu et si loin de la terre.

Voici ce qu'il dit à propos de l'offrande des pauvres en la loi juive :

« Et Elles (les colombes) se tiendront près des rivières et sur les eaux claires, afin que si quelque oiseau venait d'en haut, qui pourrait les saisir ou leur faire du mal, elles puissent le reconnaître à son image dans l'eau et s'en garder. L'eau claire, c'est la Sainte Écriture, la vie des saints et la miséricorde de Dieu. Nous nous mirerons en elles lorsque nous serons tentés ; et ainsi nul ne pourra nous nuire. Ces colombes sont d'un naturel ardent et d'elles naissent souvent de jeunes colombes, car chaque fois qu'en l'honneur de Dieu et pour notre béatitude, nous considérons le péché avec haine et mépris, et la vertu avec amour, nous mettons au monde de jeunes colombes, c'est-à-dire de nouvelles vertus. »

Ici il image, à l'aide de ces mêmes colombes, l'offrande de saint Paul :

INTRODUCTION

« Et Notre-Seigneur répondit que sa grâce devait lui suffire, car la vertu s'accomplit dans la maladie des tentations. Quand il comprit cela il offrit ces deux colombes aux mains de Notre-Seigneur. Car il se délaissa soi-même, et devint volontairement pauvre et courba le col de ses colombes (c'étaient ses désirs) sous les mains de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Église. Et le Christ rompit le col des colombes et les ailes, et alors il devint impuissant à désirer, ou à espérer en quelque choix autre que celui que voulait Dieu. Et alors le Christ plaça la tête (c'est-à-dire la volonté morte en l'impuissance) sous les ailes brisées, et alors la colombe était prête à être consumée, et alors le saint apôtre dit : "Maintenant je veux me glorifier en mes infirmités, parce que la force du Christ habite en moi." »

« Écoutez également cette extraordinaire élucidation des fleurs spirituelles brodées sur les tentures du tabernacle : en ces quatre rideaux de couleurs diverses, Notre-Seigneur ordonna à Beseleel et à Ooliab de tisser, et de broder dessus, à l'aiguille, maints ornements. De même notre volonté obéissante, et notre intelligence mettront sur ces quatre couleurs divers ornements de vertus. Sur la couleur blanche de l'innocence, nous mettrons de rouges roses, en résistant toujours à tout ce qui est mal. Nous conservons ainsi la pureté et nous crucifions notre nature ; et ce sont de rouges roses au doux parfum qui sont très belles sur cette couleur blanche. Nous broderons encore sur l'innocence, des tournesols, par lesquels nous entendons l'obéissance ; car, lorsque le soleil se lève à l'Orient, le tournesol s'épanouit vers ses rayons et se tourne toujours avidement vers la chaleur du soleil, jusqu'en l'Occident. Et la nuit il se ferme et cache ses couleurs et attend le retour du soleil. De même, nous épanouirons notre cœur par l'obéissance, vers l'illumination de la grâce de Dieu ; et humblement et avidement nous suivrons la grâce de Dieu, aussi longtemps que nous sentirons la chaleur de l'amour. Et quand l'illumination de la grâce arrête ses émotions nouvelles, et que nous éprouvons peu, ou n'éprouvons plus la chaleur de l'amour, c'est la nuit où nous clorons notre cœur à tout ce qui peut le tenter ; et ainsi nous enfermerons en nous la couleur d'or de l'amour ; et nous attendrons un nouveau lever de soleil avec de nouvelles clartés et de nouvelles émotions. Et de cette façon nous pourrions conserver l'innocence, toujours en sa splendeur. Sur la couleur d'hyacinthe, semblable à l'air, nous broderons des oiseaux à plumages divers ; c'est-à-dire que nous porterons en notre raison, avec une claire observation, la vie et les œuvres des saints, qui sont diverses. Et ce sont leurs plumages divers qui sont gracieux et très admirables, et c'est avec ces plumes qu'ils se sont ornés et qu'ils ont espéré en la vie éternelle. Ce sont des oiseaux que nous remarquerons sérieusement : si nous voulons leur ressembler en leur plumage, nous pourrions les suivre en

INTRODUCTION

l'éternel repos. Sur la couleur pourpre, c'est-à-dire violette ou rouge sang, et qui signifie la générosité, nous placerons des nénuphars; et ils symbolisent une libre possession de tous les trésors de Dieu. Car nous remarquons quatre choses dans le nénuphar. Il se tient toujours au-dessus de l'eau, et a quatre feuilles vertes entre l'air et l'eau, et il est constamment dans la terre, et au-dessus, est épanoui au soleil; et c'est un remède à ceux qui sont échauffés. Et de même nous pouvons, par la générosité et la liberté de l'esprit, posséder les flots de toute la richesse de Dieu. Et entre cette libre possession de notre esprit et les flots des dons prodigues de Dieu, nous aurons des feuilles vertes; c'est-à-dire, une belle considération de la manière dont l'éternelle libéralité de Dieu coule toujours avec des dons nouveaux, et de quelle façon les dons affluent toujours avec distinction, selon le mode des aimés qui les reçoivent; et de quelle manière la cause principale de tous les dons est le fonds généreux de l'amour divin, et la cause la plus proche, le fonds sage et généreux des créatures, qui peut les rendre semblables à Dieu. Car nul ne peut connaître l'opulence des dons de Dieu; excepté l'homme sage et généreux, qui, des trésors de Dieu, peut donner sagement et généreusement à toutes les créatures. Nous ornerons ainsi la générosité, et alors nous serons affermis dans la terre de tous les dons, c'est-à-dire en l'Esprit Saint, comme le nénuphar est affermi dans le fond de l'eau. Et nous épanouirons notre cœur au-dessus de tout, jusqu'à la vérité et vers le soleil de la justice. Et ainsi nous sommes un remède au monde entier; car le cœur généreux qui possède les trésors de Dieu, doit combler, consoler, rafraîchir et refroidir tous ceux qui sont affligés. Et c'est par cela que la couleur pourpre est ornée dans la couleur rouge, c'est-à-dire dans l'amour enflammé. Là nous mettrons de claires étoiles, c'est-à-dire de la prière pieuse et dévotieuse pour le bien de notre prochain et de respectueuses et occultes pratiques entre Dieu et nous. Ce sont les étoiles qui éclairent de leur clarté le royaume des cieux et de la terre, et elles nous rendent lumineux et féconds à l'intérieur, et nous établissent dans le firmament de la vie éternelle.»

Après cela, je traduis entièrement le « chapitre des poissons » aux étonnantes similitudes.

« Et c'est pourquoi le symbole ordonnait aux juifs de manger des poissons purs, qui avaient des écailles et des nageoires, et tous les autres poissons leur étaient impurs et défendus par la loi. Par cela nous comprenons que notre vie intérieure doit avoir un vêtement de vertus, et notre exercice intérieur doit être recouvert d'attention raisonnable, de la même façon que le poisson est habillé et orné de ses écailles. Et notre force aimante doit se mouvoir de quatre manières. C'est-à-dire en triomphant de notre volonté propre, en aimant Dieu, en désirant de résister à la nature et d'acquérir des vertus. Ce sont quatre nageoires

INTRODUCTION

entre lesquelles notre vie intérieure doit nager, semblable aux poissons, en l'eau de la grâce divine. Le poisson a encore, au milieu, une nageoire droite, qui reste immobile en tous ses mouvements. Et c'est pourquoi notre sentiment intérieur, droit au milieu, doit être vide de tout et sans personnelle préférence, c'est-à-dire que nous devons laisser Dieu agir en nous et en toutes les choses du ciel et de la terre. Et c'est la quatrième nageoire qui nous équilibre en la miséricorde de Dieu et dans la véritable paix divine. Et ainsi notre exercice a des nageoires et des écailles et devient pour nous une nourriture pure qui plaît à Dieu. Mais les écailles qui revêtent et ornent notre exercice doivent être de quatre couleurs, car certains poissons ont des écailles grises, d'autres des écailles rouges, d'autres des écailles vertes, et d'autres encore des écailles blanches. Les écailles grises nous apprennent qu'il faut revêtir notre exercice d'humbles images, c'est-à-dire que nous songerons à nos péchés, à notre manque de vertus, à l'humilité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa mère, et à toutes les choses qui peuvent nous abaisser et nous humilier, et nous aimerons la pauvreté et le mépris, et d'être inconnu de tout le monde et d'en être dédaigné. C'est la couleur grise, qui est très belle aux yeux de Dieu.

« Ensuite nous revêtirons notre exercice d'écailles rouges, c'est-à-dire que nous nous souviendrons que le fils de Dieu a été martyrisé par amour pour nous ; et nous porterons sa passion en notre mémoire, pareille à un glorieux miroir devant nos yeux intérieurs, afin de nous rappeler son amour et de nous réjouir en toutes les douleurs. Et nous songerons aussi aux multiples tourments des martyrs qui, par leurs souffrances, ont suivi le Christ jusqu'en la vie éternelle. Ce sont de rouges écailles, bien arrangées, et elles revêtent agréablement notre émotion intérieure.

« Nous devons encore orner notre intimité d'écailles vertes. C'est-à-dire que nous méditerons attentivement la belle vie des confesseurs et des saints, de quelle façon ils ont méprisé le monde, et par quelles œuvres étonnantes, et de quelles diverses manières ils ont honoré Dieu et l'ont servi. C'est la couleur verte qui attire et réjouit les cœurs amoureux et les yeux sains. C'est pourquoi, agissons nos nageoires, et suivons les saints au moyen de toutes les bonnes œuvres possibles.

Après cela, nous revêtirons d'écailles blanches notre exercice intérieur, c'est-à-dire que nous nous mirerons en la pureté des vierges, et nous observerons de quelle façon ils ont combattu et vaincu la chair et le sang, c'est-à-dire l'inclination de la nature. Et c'est pourquoi ils portent la couronne d'or, et suivent l'agneau, c'est-à-dire le Christ, avec des chants nouveaux, que nul ne chantera, excepté ceux qui ont conservé la chasteté dans l'âme et dans le corps. Mais si nous avons perdu la pureté, nous pouvons cependant acquérir l'innocence et nous habiller

INTRODUCTION

d'autres vertus, et arriver au jour du jugement plus lumineux que le soleil, et posséder la gloire de Dieu, éternellement et sans fin. Et c'est pourquoi nous couvrirons notre intimité de quatre espèces d'écailles, et chaque espèce doit avoir les vivantes nageoires de la bonne volonté, c'est-à-dire qu'il faut que nous désirions d'accomplir par les œuvres ce que nous comprenons par la raison. Ainsi la nourriture intérieure est pure; car toute science et toute sagesse sans vie vertueuse, sont des écailles sans nageoires; et toutes les vertus pratiquées sans considération sont des nageoires sans écailles; et c'est pourquoi, nous devons connaître, aimer et pratiquer les vertus, afin que notre vie soit pure; et alors nous serons nourris de poissons purs qui ont des écailles et des nageoires.»

Et le passage suivant :

« Ensuite, chaque lampe avait un vase d'or, plein d'eau, où l'on éteignait le feu enlevé aux lumignons. En cela nous apprenons que chaque don exige de notre esprit une intention tellement simple en chaque vertu cardinale, que nous puissions éprouver en nous une amoureuse excession vers l'union de Dieu. Et c'est ce que nous observons également en Jésus-christ qui est notre miroir à tous; car en toute vertu qu'il pratiquait, il excédait si amoureusement qu'il recherchait avec amour l'union de son Père. Et nous réunirons toutes nos excessions en cette excession amoureuse qu'il opérait vers son Père en toute vertu cardinale. Car ces excessions amoureuses sont nos vases d'or, pleins d'eau, c'est-à-dire de vérité et de justice, et nous immergerons en eux nos mèches enflammées, c'est-à-dire les actes de toutes les vertus que nous avons pratiquées; nous les y éteindrons et les y plongerons, en nous recommandant à sa justice et en nous unissant à ses vénérables mérites, sans cela la mèche de toutes nos vertus fumerait et sentirait mauvais devant Dieu et devant tous ses saints. »

Ailleurs, il examine les douze gemmes du Rational, et y observe des reflets d'éternels symboles, ainsi que d'imprévisibles, exactes et révélatrices analogies; jugez-en :

« Aux rayons du soleil, la topaze surpasse en splendeur toutes les pierreries; et, de même, l'humanité de N.-S. J.-C. surpasse en splendeurs et en sublimités tous les saints et tous les anges à cause de son union avec l'éternel Père, et en cette union la réflexion du soleil divin est si claire et si glorieuse, qu'elle attire et reflète dans sa clarté, en une vision simple, tous les regards des saints et des anges, et ceux aussi de tous les hommes justes auxquels cette splendeur est révélée. Et, de cette façon, la topaze attire et reflète également en elle tous les regards qui sont devant elle, à cause de sa grande clarté. Mais, si vous voulez tailler la topaze, elle s'obscurcira, et si vous la laissez en son état naturel, elle restera claire. Et, de même, si vous voulez scruter et pénétrer la splendeur du Verbe éternel, cette

INTRODUCTION

splendeur s'obscurcira, et vous la perdrez. Mais laissez-la en elle-même, et suivez-la d'une vision simple, dans l'abnégation de vous-même, et elle vous éclairera.»

Examinez à présent d'étranges relations entrevues à travers d'autres pierres.

«En cet article nous comparons le Christ au noble saphir, dont il y a deux espèces. La première est jaune à nuances pourpres, et semble mêlée de poudre d'or, l'autre est bleu de ciel et dans la réflexion des rayons solaires elle émet une splendeur enflammée, et on ne peut regarder au travers. Et nous trouvons tout cela en Notre-Seigneur, dans ce cinquième article. Car lorsque sa noble âme monta au ciel, son corps gisait dans le tombeau, jaune, à cause du départ de l'âme, pourpre, à cause de ses plaies sanglantes, et mêlé de poudre d'or parce qu'il était uni à la divinité. Et son âme descendit aux enfers, bleu de ciel, en sorte que tous ses amis se réjouirent et devinrent bienheureux en sa splendeur. Et dans sa résurrection, la splendeur devient si puissante et si énorme dans le corps et dans l'âme, à cause de l'irradiation du soleil de la divinité, qu'elle éjacule des éclairs et des rayons enflammés, et enflamme en l'amour tout ce qu'elle effleure. Et ce noble saphir, le Christ, nul ne peut regarder au travers, car il est sans fond, selon la divinité.»

Je passe l'améthyste «d'où semblent effluer des roses rouges» et je clos ceci en traduisant les derniers symboles de la chrysolithe, de l'émeraude et du jaspé.

En premier lieu, la chrysolithe :

«Cette communion des saints et la rémission des péchés s'obtiennent par les *flots de la nuit*, c'est-à-dire deux sacrements de la Sainte Église, le baptême et la pénitence. Ce sont les flots qui lavent dans la foi la nuit de la ténèbre : le péché. Et Dieu a fait ce serment dès le temps d'Abraham, qu'il se donnerait à nous et nous deviendrait commun ; et à cause de son commun amour supereffluent, il a voulu nous laver dans son sang. Et afin que nous crussions sans nul doute à son serment qu'il a juré par lui-même, il l'a scellé de sa propre mort, et les mérites de sa mort il les a donnés en commun à la Sainte Église pour la rémission des péchés, et aux saints, pour l'ornement de leur gloire. Cet article, «communion des saints, rémission des péchés», la précieuse pierre de la chrysolithe nous le symbolise ; car elle est semblable aux eaux de la mer par sa translucidité et sa viridité, et de plus elle a des reflets d'or. Et de même tous les saints et tous les justes sont translucides par la grâce ou la gloire, et ils sont verts par leur vie sainte, et ils ont des reflets d'or par l'amour divin, dont ils sont transilluminés. Et les trois ornements sont communs à tous les saints et à tous les justes, car c'est le trésor des saintes églises, ici et dans l'éternelle vie. Et tous ceux qui ont éloigné d'eux,

INTRODUCTION

par la pénitence, la couleur de la mer rouge, c'est-à-dire une vie pécheresse, sont pareils à la chrysolithe. »

« Vous saurez que cette mer est rouge à cause du pays et du fond où elle se trouve, c'est entre Jéricho et Zoara. Jéricho signifie la lune et Zoara la bête qui aveugle la raison. Entre la lune de l'inconstance et l'inclination de la raison vers la bête, demeure toujours la mer Rouge, c'est-à-dire une vie impure. Nulle créature ne peut demeurer vivante en la mer Rouge, et tout ce qui ne vit pas en elle descend au fond, et c'est pourquoi elle s'appelle la mer Morte, parce qu'il n'y a pas de mouvement en elle, et elle est semblable au bitume ou à la poix, car elle saisit et tue tout ce qui vient en elle, et, de cette façon, elle est bien semblable au péché qui saisit et tue spirituellement l'homme aux yeux de Dieu et l'enfonce en enfer. »

Voici enfin l'application de l'émeraude et du jaspe au troisième et au sixième article du symbole des apôtres :

« En cet article nous comparons au fils de Dieu la belle pierre qui s'appelle Émeraude, et qui est si verte, que les feuillages et l'herbe, et tout ce qui est vert, ne peuvent égaler sa viridité. Et elle emplit et nourrit par sa viridité, les yeux des hommes qui la regardent. Or, que le Verbe éternel du Père se soit fait homme, c'est la couleur la plus verte que l'on ait jamais vue. Cette union est si verte et si belle et si joyeuse, que nulle autre couleur ne la peut égaler ; et c'est pourquoi elle a empli et nourri les yeux des hommes qui s'y sont préparés en une vision pieuse. Si l'on taille et polit l'émeraude, il n'y a rien de plus agréable et de plus doux à l'œil, et on peut y reconnaître et y observer tout ce qui est en face d'elle, comme en un miroir. Et, de même, si nous détaillons attentivement l'être de celui qui a adopté notre nature par amour pour nous, il faut que nous admirions, et nous ne pouvons assouvir de louanges sa sublimité. Et, lorsque nous considérons comment il s'est fait homme, nous devons, à cause de son humilité, avoir honte de nous, et ne pouvons suffisamment nous abaisser. Et lorsque nous examinons le motif pour lequel il s'est fait homme, nous ne pouvons nous réjouir, et ne pouvons l'aimer assez.

De ces trois manières, nous regarderons désireusement et nous polirons et nous examinerons amoureusement le Christ, la noble émeraude ; en le faisant, nous ne trouverons rien d'aussi agréable aux yeux de notre raison, et qui les attire davantage, car nous le trouvons réfléchi en nous, et nous nous trouvons réverbérés en lui par sa grâce et une vie vertueuse, et c'est pourquoi nous nous détournerons des choses temporelles, et nous porterons toujours ce miroir devant nous.

Et, en un autre article, nous comparons le Christ au noble jaspe, qui est de couleur verte et agréable à l'œil, et il est presque semblable à l'émeraude en sa

INTRODUCTION

viridité. Et c'est pourquoi nous l'assimilons à l'ascension de Notre-Seigneur, qui était verte et belle aux yeux des apôtres, et si agréable qu'ils ne pouvaient plus l'oublier durant toute leur vie. Et nous éprouverons, avec justice, la même chose en nous; nous considérerons que la noble émeraude, le Verbe éternel, est descendu dans notre nature, et par amour pour nous, avec une supereffluente viridité, et nous nous réjouirons en cela par-dessus tout, car cette vision est pleine de grâces. Nous considérerons ensuite que le jaspe glorieux, c'est-à-dire Jésus-Christ, est monté au ciel avec notre nature et est assis à la droite du Père, et nous a préparé l'état de gloire. Amen.»

Le livre des Douze Vertus

Ensuite vient *Le livre des Douze Vertus* que Laurentius Surius intitule plus exactement *Tractatus de præcipuis quibusdam virtutibus*. L'ascète de Groenendael semble avoir fait quelque violent effort pour ouvrir ses yeux corporels; et toutes ses pensées s'enlacent, avec l'ingénuité d'enfants divins, dans les rayons verts et bleus de l'humilité et de la miséricorde, tandis que sa prose, ordinairement sans personnages, s'anime ici de conseils et d'événements divers. Voici un fragment sur l'humilité:

«Atteindre le lieu inférieur, c'est ne rien conserver selon le mal; et, comme nous avons toujours quelque chose à délaissier, tant que nous sommes mortels, nous n'atteignons jamais le lieu inférieur, car périr c'est devenir, non selon les sens, mais selon la dissemblance. Et si quelqu'un disait que l'immersion dans l'humilité est le lieu inférieur, je ne voudrais pas le combattre. Mais il me semble que s'immerger dans l'humilité, c'est s'immerger en Dieu; car Dieu est le fond de l'humilité, et il est à égale hauteur et à égale profondeur au-dessus et au-dessous de tout lieu. Et entre l'abaissement et l'arrivée dans le lieu inférieur, il y a une différence, selon moi. Car, atteindre le lieu inférieur, c'est ne rien conserver selon le mal et éprouver l'abaissement, c'est s'immerger dans l'humilité et c'est un anéantissement en Dieu et une mort en Dieu. Or, nous avons toujours quelque chose à délaissier tant que nous vivons, et ne plus rien avoir à délaissier, c'est avoir atteint le lieu inférieur. C'est pourquoi nous ne pouvons atteindre le lieu inférieur. Car quel homme a été si humble qu'il n'eût pu être plus humble encore, et qui a aimé si ardemment qu'il n'eût pu aimer plus ardemment encore? excepté le Christ, certes, personne. Et c'est pourquoi, ne soyons jamais satisfaits tant que nous serons mortels, car nous pouvons toujours devenir plus humbles qu'aujourd'hui. Et c'est bien heureux d'avoir un Seigneur et un Dieu si grand, que nous ne pourrons jamais lui rendre d'honneurs ni d'hommages suffisants.

INTRODUCTION

Oui, quand bien même chacun des hommes pourrait tout ce que peuvent tous les hommes et tous les anges en chaque moment. Mais, si nous nous immergeons dans l'humilité, cela nous suffit, et nous satisfaisons Dieu par lui-même, car nous sommes en cette immersion *une vie* avec lui, non selon la nature, mais par l'immersion, puisque par l'humilité nous sommes descendus sous notre création et nous sommes écoulés en Dieu, qui est le fond de l'humilité. Et là il ne nous manque rien, car nous nous sommes immergés au travers de nous-mêmes jusqu'en Dieu, et là il n'y a plus de dons ni d'acceptations, ni rien qu'on puisse appeler *là*, car ce n'est ni *là*, ni *ici*, mais je ne sais où. »

Je transcris encore, du même livre, le passage qui va suivre, sur le détachement de tout :

« Or, celui qui a trouvé Dieu régnant ainsi, en lui, par sa grâce, et qui séjourne en Dieu au-dessus de l'œuvre des forces, peut demeurer insensible à la joie, à la douleur et à la multiplicité des créatures. Car Dieu est *essencié* en lui, et il est plus enclin à l'introversion qu'à l'extroversion ; et cette essence se rappelle à lui partout où se trouve l'homme ; et cette inclination et cette essence ne s'oublie point, à moins que l'homme ne se détourne délibérément de Dieu, ce qu'il ne fera pas volontiers ; car celui qui a éprouvé Dieu de la sorte ne pourrait pas se détourner facilement de Dieu, non que cela ne puisse arriver, car nul n'est sûr de rien, tant qu'il est mortel, à moins de quelque révélation.

« L'homme que Dieu a essencié en lui de la sorte, Dieu le prend divinement, et Dieu l'illumine en toutes choses, car toutes choses lui ont un goût divin. Car celui qui rapporte toutes choses à la gloire de Dieu, a le goût de Dieu en toutes choses, et Dieu s'image pour lui en toutes choses. Car il prend tout de la main de Dieu, le remercie et le loue en tout, et Dieu luit et resplendit en tout temps, car il veille sur Dieu avec une grande attention et jamais ne se tourne volontairement vers les choses inutiles. Et dès qu'il s'aperçoit qu'il est tourné vers les choses inutiles, il s'en détourne immédiatement avec une grande amertume de soi ; et se plaint à Dieu de son inconstance, et décide en soi de ne jamais plus se tourner sciemment vers les choses inutiles. Car tout est vide et vain, où n'est pas la gloire de Dieu, ou le bien du prochain, ou notre propre salut.

Celui qui veille ainsi sur soi, est de moins en moins inquiet, car il a souvent la présence de son ami et cela le réjouit par-dessus tout. Il est pareil à celui qui a une soif ardente. Dans sa soif il ne fait pas que boire, et il peut songer à bien d'autres choses qu'à la soif qui le tourmente, mais quoi qu'il fasse, et quel qu'il soit, ou à quelque objet qu'il songe, l'image de la boisson ne s'efface pas en lui, tant qu'il souffre de la soif, et plus la soif est longue, plus la souffrance augmente en l'homme. Et il en est de même de celui qui aime une chose si profondément

INTRODUCTION

qu'il ne goûte rien d'autre, et que rien ne lui va au cœur, excepté ce qui l'occupe et ce qu'il aime. Où qu'il soit, ou avec tel autre qu'il soit, quoi qu'il commence, et quoi qu'il fasse, rien n'éloigne de lui ce qu'il aime si ardemment. Et en toutes choses il trouve l'image de ce qu'il aime, et plus l'amour est grand et puissant, plus elle lui est présente; et il ne recherche pas dans ce but le repos et l'oisiveté, car aucune inquiétude ne l'empêche d'avoir, toujours présente, l'image de ce qu'il aime.»

Sur la foi chrétienne

Entr'ouvrons également l'opuscule *Sur la foi chrétienne, De fide et judicio, tractatulus insignis*, selon Surius. Il forme en ses vingt pages une sorte de catéchisme exactement splendide, dont j'extrais le fragment suivant sur le bonheur des élus :

« Nous contemplerons de nos yeux internes le miroir de la sagesse de Dieu, où luiront et où s'illumineront toutes les choses qui existeront jamais et qui pourront nous réjouir. Et nous entendrons, de nos oreilles extérieures, la mélodie et les suaves chants des saints et des anges qui loueront Dieu éternellement. Et de nos oreilles intérieures nous entendrons le Verbe inné du Père; et en ce Verbe nous recevrons toute science et toute vérité. Et la sublime odeur de l'Esprit Saint passera devant nous, plus douce que tous les baumes et toutes les herbes précieuses qui furent jamais, et ce parfum nous extraira de nous-mêmes, vers l'éternel amour de Dieu, et nous savourerons l'éternelle bonté de Dieu, plus douce que tous les miels, et qui nous nourrira, et pénétrera notre âme et notre corps; et nous en aurons toujours faim et soif, et par la faim et la soif, les délectations et les aliments demeureront toujours et se renouvelleront toujours; et voilà la vie éternelle.

« Nous comprendrons par l'amour et nous serons compris par l'amour, et Dieu nous possédera et nous le posséderons dans l'unité. Nous jouirons de Dieu et nous nous reposerons, unis à lui, dans la béatitude. Et cette jouissance sans mode, en ce repos superessentiel, est le fond suprême de la béatitude, car on y est englouti au-dessus de la faim, dans la satiété, la faim ne peut entrer en elle, car il n'y a là rien que l'unité; tous les esprits amoureux s'y endormiront en la ténèbre superessentielle; et néanmoins ils vivront et veilleront toujours dans la lumière de la gloire. »

De la Pierre étincelante

INTRODUCTION

Ensuite vient le livre de la *Pierre étincelante*. « *De calculo, sive de perfectione filiorum Dei, libellus admirabilis* », ajoute Surius. Il s'agit ici du caillou mystérieux dont l'Esprit dit dans l'Apocalypse : « *Et dabo illi (vincenti) calculum candidum, et in calculo nomen novum scriptum, quod nemo scit nisi qui accipit* » (Apoc. II, 17). Ce caillou, selon le moine de la forêt de Soignes, est le symbole du Christ, donné aux seuls amants, et semblable à une flamme imageant l'amour du Verbe éternel. Et alors s'entr'ouvrent encore ces mêmes ténèbres de l'amour, d'où émergent, en effrayantes fleurs entrevues au travers des graduelles dilatations de la contemplation, et au-dessus des étranges viridités d'une joie sans égale, des sanglots de lumière sans interruptions. — Examinez ceci :

« Et de là suit le troisième point, c'est-à-dire un exercice au-dessus de la raison et sans modes ; car l'unité en Dieu que tout esprit amoureux a possédée dans l'amour attire et exige éternellement, vers l'intérieur de son essence, les personnes divines et tous les esprits amoureux. Et tous ceux qui aiment, éprouvent cette attraction, plus ou moins, selon leur amour et leurs exercices. Et celui qui veille à cette attraction et s'y attache ne peut tomber dans le péché mortel. Mais le contemplateur qui a renié son être et toute chose ne subit pas de force répulsive, parce qu'il ne lui reste plus rien et qu'il est vide de tout ; et ainsi il peut toujours entrer, un et sans images, au plus intime de son esprit. Là, il voit se manifester une éternelle lumière, et en cette lumière il éprouve l'exigence éternelle de l'unité de Dieu. Et il se sent lui-même un éternel incendie de l'amour, qui par-dessus tout, désire être un avec Dieu. Et plus il observe cette attraction ou cette exigence, plus il l'éprouve. Et plus il l'éprouve, plus il désire d'être un avec Dieu, car il désire de payer la dette que Dieu le somme de payer. Cette éternelle exigence de l'unité de Dieu, opère en l'esprit une éternelle incandescence d'amour ; mais, comme l'esprit paie sa dette sans interruption, cela opère en lui une éternelle consommation ; car dans la réfection de l'unité, tous les esprits défont en leur œuvre, et n'éprouvent rien d'autre que la consommation de tout dans l'unité simple de Dieu. Cette unité simple de Dieu, nul ne peut l'éprouver ni la posséder, s'il ne se tient devant l'immense clarté et devant l'amour, au-dessus de la raison et sans modes. En cette présence, l'esprit éprouve en lui une éternelle inflammation dans l'amour ; et en cette incandescence de l'amour il ne trouve ni commencement ni fin. Et il se sent lui-même *un* avec cet incendie de l'amour. L'esprit demeure toujours en feu en lui-même, car son amour est éternel. Et il se sent toujours consumer dans l'amour, car il est attiré dans la réfection de l'unité de Dieu où l'esprit brûle dans l'amour. S'il observe lui-même, il trouve une distinction et une différence entre Dieu et lui, mais là où il brûle il est simple, et n'a pas de distinction, et c'est pourquoi il n'éprouve rien que l'unité ; car l'in-

INTRODUCTION

commensurable flamme de l'amour divin consume et engloutit tout ce qu'elle a enveloppé dans son essence.

Et vous pouvez remarquer ainsi que l'unité attirante de Dieu n'est autre chose que l'amour sans bornes, qui attire amoureusement vers le dedans, en une jouissance éternelle, le Père, le Fils et tout ce qui vit en lui. Et nous voulons arder et nous consumer en cet amour, éternellement, car en lui réside la béatitude de tous les esprits. Et c'est pourquoi nous devons tous établir notre vie sur un abîme sans fond; nous pourrons ainsi descendre éternellement dans l'amour, et nous immerger au travers de nous-mêmes dans la profondeur sans limites. Et par ce même amour nous nous élèverons et nous nous dépasserons nous-mêmes en l'inconcevable altitude. Et dans l'amour sans modes, nous errerons; et il nous égarera dans l'étendue sans bornes de l'amour de Dieu. Et là dedans, nous fluerons et nous effluerons hors de nous-mêmes, en la volupté inconnue de la bonté et de l'opulence divines. Et ce sera la fusion et la transfusion, l'absorption et la perabsorption éternelles de nous-mêmes, dans la gloire de Dieu. Voyez; en chacune de ces comparaisons, je montre au contemplateur son essence et ses exercices. Mais nul autre ne peut me comprendre, car nul homme ne peut enseigner à un autre la contemplation. Mais lorsque l'éternelle vérité est découverte à l'esprit, il lui est appris tout ce qui est nécessaire.»

Je devrais, pour être juste, vous traduire aussi les multiples étonnements des chapitre VI, VII et VIII, qui parlent de «La différence entre les mercenaires et les fidèles serviteurs de Dieu», «De la différence entre les fidèles serviteurs et les amis secrets de Dieu» et «De la différence entre les amis secrets et les enfants occultes de Dieu» où, bien réellement, l'anachorète du Val-Vert semble tremper sa plume à côté de ce monde. Mais le puis-je après tant d'excès? Enfin, je vous demande grâce encore pour le fragment suivant et définitivement dernier. Il est étrangement beau.

«Maintenant, comprenez; la progression est telle: en notre allée vers Dieu, nous devons porter notre être et toutes nos œuvres devant nous, comme une éternelle offrande à Dieu; et en la présence de Dieu, nous nous délaïserons nous-mêmes avec toutes nos œuvres, et mourant dans l'amour, nous dépasserons toute création, jusque dans le royaume superessentiel de Dieu. Là, nous posséderons Dieu en une éternelle mort à nous-mêmes. Et c'est pourquoi l'esprit de Dieu dit au livre de l'Apocalypse: "Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur". C'est avec raison qu'il les appelle morts bienheureux, car ils restent éternellement morts à eux-mêmes et immergés au travers d'eux-mêmes en l'unité jouissante de Dieu. Et ils meurent toujours nouvellement dans l'amour, par la réfection attirante de cette même unité. Ensuite l'esprit de Dieu dit encore: «Ils

INTRODUCTION

se reposeront de leur travail et leurs œuvres les suivront». En ce mode où nous naissons de Dieu en une vie spirituelle et vertueuse, nous portons nos œuvres devant nous comme une offrande à Dieu ; mais en l'absence de modes, où nous mourons de nouveau en Dieu, dans une vie éternellement bienheureuse, nos bonnes œuvres nous suivent, car elles sont une vie avec nous. En notre allée vers Dieu par les vertus, Dieu habite en nous ; mais en notre mort à nous-mêmes et à toute chose, nous habitons en Dieu. Si nous avons la foi, l'espérance et l'amour, nous avons reçu Dieu ; et il habite en nous avec ses miséricordes, et il nous envoie au-dehors comme ses fidèles serviteurs, pour garder ses commandements. Et il nous rappelle au-dedans comme ses amis mystérieux, si nous suivons ses conseils. Mais par-dessus toute chose, si nous voulons goûter Dieu, ou éprouver en nous la vie éternelle, nous devons, au-dessus de la raison, entrer en Dieu par notre foi ; et là nous demeurerons simples, oisifs et sans images, élevés par l'amour dans la nudité ouverte de notre pensée. Car en mourant dans l'amour à toute chose, en mourant dans l'ignorance et l'obscurité à toute attention, nous sommes élaborés et réformés par le Verbe éternel qui est une image du Père. Et dans l'oisiveté de notre esprit, nous accueillons l'incompréhensible splendeur qui nous enveloppe et nous pénètre, de la même manière que l'air est pénétré par la clarté du soleil. Et cette splendeur n'est autre chose qu'une vision et une contemplation sans bornes. Ce que nous sommes, nous le contemplons, et ce que nous contemplons, nous le sommes ; car notre pensée, notre vie et notre essence sont unies simplement à la vérité qui est Dieu, et élevées avec elle. Et c'est pourquoi, en cette vision ingénue, nous sommes une vie et un esprit avec Dieu, et c'est ce que j'appelle une vie contemplative. En nous attachant à Dieu par l'amour, nous choisissons la part la meilleure ; mais en regardant Dieu de cette façon dans la superessence, nous possédons Dieu tout entier. Cette contemplation est jointe à un exercice sans mode, c'est-à-dire à une vie anéantissante, car au moment où nous sortons de nous-mêmes, dans les ténèbres et dans l'absence de mode sans bornes, le rayon simple de la clarté de Dieu resplendit toujours ; or, nous sommes établis en ce rayon, et il nous tire hors de nous-mêmes, dans la superessence et dans la submersion de l'amour. Et cette submersion de l'amour est toujours accompagnée et suivie d'un exercice, sans mode, de l'amour. Car l'amour ne peut être oisif ; il veut pénétrer par la science et le goût l'immense opulence qui vit au fond de lui-même, et c'est une inassouvissable faim. Toujours recevoir dans cette impuissance, c'est nager contre le courant. On ne peut abandonner ni recueillir, se passer de cela, ni le recevoir, se taire ni parler, car c'est au-dessus de la raison et de l'intelligence et cela dépasse toutes les créatures. Et c'est pourquoi on ne peut l'atteindre ni le suivre, mais nous regarderons en notre intimité ; là nous

INTRODUCTION

sentons que l'esprit de Dieu nous mène et nous pousse en cette impatience de l'amour ; et nous regarderons au-dessus de nous ; là nous sentons que l'esprit de Dieu nous attire hors de nous-mêmes, et nous anéantit en lui-même, c'est-à-dire dans l'amour superessentiel avec lequel nous sommes un et que nous possédons le plus profondément et plus largement que toute chose.

« Cette possession est une délectation simple et abyssale de tous les biens et de la vie éternelle. Et nous sommes engloutis en cette délectation au-dessus de la raison et sans raison, dans le calme profond de la divinité qui ne sera jamais plus remuée. C'est par l'expérience seule que l'on peut savoir que ceci est vrai. Car comment cela est, ou qui, ou en quel lieu, ou quoi ; la raison ni l'exercice ne peuvent l'apprendre, et c'est pourquoi notre exercice qui suit, demeure sans mode, c'est-à-dire sans manière.

« Car le bien sans fond que nous goûtons et possédons, nous ne pouvons le concevoir ni le comprendre, et par nos exercices, nous ne pouvons jamais sortir de nous-mêmes pour y entrer. Et c'est pourquoi nous sommes pauvres en nous-mêmes, et riches en Dieu, pleins de faim et de soif en nous-mêmes, et rassasiés et ivres en Dieu, laborieux en nous et d'une oisiveté absolue en Dieu. Et nous demeurerons ainsi éternellement. Car sans les exercices de l'amour, nous ne pouvons jamais posséder Dieu. Et celui qui sent ou croit autrement est trompé. Et ainsi nous vivons en Dieu tout entiers, en possédant notre béatitude, et nous vivons tout entiers en nous-mêmes en nous exerçant à l'amour envers Dieu. Et encore que nous vivions tout entiers en Dieu et tout entiers en nous-mêmes, ce n'est cependant qu'une seule vie, mais elle a des sensations doubles et contraires. Car la richesse et la pauvreté, la faim, l'assouvissement, le travail et l'oisiveté, ces choses sont absolument contraires entre elles. Néanmoins c'est en cela que réside notre suprême noblesse, maintenant et éternellement, car nous ne pouvons entièrement devenir Dieu ni perdre notre essence créée, cela est impossible. Mais si nous restions entièrement en nous-mêmes, séparés de Dieu, nous serions malheureux et non sauvés, et c'est pourquoi nous nous sentirons tout entiers en Dieu et tout entiers en nous-mêmes ; et entre ces deux sensations, nous ne trouverons rien d'autre que la grâce de Dieu et les exercices de notre amour. Car, du haut de notre sensation suprême, la splendeur de Dieu luit en nous, qui nous apprend la vérité, et nous pousse à toutes les vertus en l'amour éternel de Dieu. Nous suivons cette splendeur sans interruption, jusqu'en la source d'où elle efflue ; et là nous n'éprouvons rien d'autre que le dépouillement de l'esprit, et l'immersion en l'amour simple et infini, sans retour. Si nous restions toujours là, par notre vision simple, nous éprouverions toujours cela, car notre immersion en la réfection divine, demeure éternellement sans interruption, si nous sommes sor-

INTRODUCTION

tis de nous-mêmes et si nous possédons Dieu dans les submersions de l'amour. Car si nous possédons Dieu dans les submersions de l'amour, c'est-à-dire dans la perte de nous-mêmes, Dieu nous est propre, et nous lui sommes propres, et nous nous immergeons au travers de nous-mêmes, en notre possession qui est Dieu, éternellement et sans retour. Cette immersion est essentielle par l'amour habituel, et c'est pourquoi elle a lieu pendant le sommeil et pendant la veille, qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas. Et, de cette façon, cette immersion ne mérite pas d'autres éloges, mais elle nous maintient en la possession de Dieu et de tous les biens que nous en avons reçus. Et cette immersion est semblable aux rivières, qui, sans interruption et sans retour, s'écoulent toujours en la mer, car c'est le lieu qui leur est propre. Et, de même, si nous possédons Dieu seul, notre immersion essentielle par l'amour habituel s'écoule toujours sans retour, en une sensation abyssale, que nous possédons et qui nous est propre. Si nous étions toujours simples, et si nous regardions toujours aussi absolument, nous aurions toujours une sensation pareille. Maintenant, cette immersion est au-dessus de toutes les vertus, et au-dessus de toutes les pratiques de l'amour. Car elle n'est autre chose qu'une éternelle sortie de nous-mêmes, par une claire prévision, en une altération, vers laquelle nous nous inclinons hors de nous-mêmes, comme vers une béatitude. Car nous éprouvons une éternelle inclination hors de nous-mêmes vers un autre que nous. Et c'est la plus intime et la plus occulte distinction que nous puissions éprouver entre Dieu et nous; et au-dessus d'elle il n'y a plus aucune différence. Cependant notre raison demeure les yeux ouverts dans les ténèbres, c'est-à-dire dans l'ignorance infinie, et en cette obscurité, nous demeure occulte et cachée, la splendeur sans bornes, car l'arrivée de son immensité aveugle notre raison. Mais elle nous enveloppe dans la simplicité, et nous transforme par son essence, et ainsi nous sommes élaborés hors de notre personnalité et transformés jusqu'en les immersions de l'amour où nous possédons la béatitude et sommes un avec Dieu. »

Les sept degrés de l'escalier d'amour

Voici maintenant le *Livre des sept degrés de l'escalier de l'amour* (chez Surius *De septem gradibus amoris, libellus optimus*), où le prieur de Groenendaël étudie sept vertus qui mènent de l'introversion jusqu'aux environs de l'absorption. Je crois que c'est une des œuvres les plus belles d'un saint, dont toutes les œuvres sont étranges et belles. Il faudrait traduire ici d'assez extraordinaires passages; entre autres celui où il s'occupe des quatre mélodies du ciel, mais la place nous man-

INTRODUCTION

que en cette introduction déjà trop longue. Je me contenterai donc de transcrire la page que voici :

« L'Esprit Saint clame en nous à haute voix et sans mots : " Aimez l'amour qui vous aime éternellement ". Sa clameur est un attouchement intérieur en notre esprit. Cette voix est plus effrayante que l'orage. Les éclairs qu'elle éjecte nous ouvrent le ciel et nous montrent la lumière et l'éternelle vérité. La chaleur de son attouchement et de son amour est telle, qu'elle nous veut dévorer tout entiers. Son attouchement en notre esprit crie sans interruption : " Payez votre dette, aimez l'amour qui vous a éternellement aimé ". De là naissent une grande impatience intérieure et une résignation sans modes. Car plus nous aimons, plus nous désirons d'aimer et plus nous payons ce que l'amour exige de nous, plus nous demeurons débiteurs de l'amour. L'amour ne se tait pas et il crie éternellement : " Aimez l'amour. " C'est un combat inconnu aux sens étrangers. Aimer et jouir, c'est travailler et subir. Dieu vit en nous par ses grâces. Il nous enseigne, il nous conseille, il nous ordonne l'amour. Nous vivons en lui au-dessus de la grâce et au-dessus de nos œuvres, en souffrant et en jouissant. En nous vivent l'amour, la connaissance, la contemplation et la possession, et au-dessus d'eux, la jouissance. Notre œuvre est d'aimer Dieu ; notre jouissance est de subir l'enlacement de l'amour.

« Entre l'amour et la jouissance il y a une distinction, comme entre Dieu et sa grâce. Où nous adhérons par l'amour nous sommes esprits, mais où il nous dépouille de notre esprit et où il nous réforme par son esprit, nous sommes jouissance. L'esprit de Dieu nous expire vers l'amour et vers les bonnes œuvres ; et il nous inspire dans le repos et dans la jouissance, et c'est là la vie éternelle ; de même que nous expirons l'air qui est en nous, et inspirons de l'air nouveau, et c'est en cela que consiste notre vie mortelle dans la nature. Et encore que notre esprit soit ravi et que son œuvre faille dans la jouissance et la béatitude, il est toujours renouvelé dans la grâce, dans la charité et dans les vertus. Et c'est pourquoi, entrer dans une jouissance oisive, sortir dans les bonnes œuvres et demeurer toujours uni à l'esprit de Dieu, voilà ce que j'aime. De même que nous ouvrons nos yeux matériels, que nous voyons, et que nous les refermons si rapidement que nous ne nous en apercevons pas ; de même nous mourons en Dieu, nous vivons hors de Dieu et nous demeurons toujours un avec lui. »

Le Livre des sept châteaux

Nous avons ensuite le *Livre des sept châteaux*, appelé par Laurentius Surius : *De septem custodiis opusculum longe piissimum* et qui n'est pas sans analogies avec

INTRODUCTION

le *Château de l'âme*, de sainte Thérèse d'Avila, aux sept demeures également, dont l'oraison est la porte. L'ermite de la forêt de Soignes envoie cette œuvre avec le *Miroir du salut éternel* «à la sainte sœur Clarisse, Marguerite Van Meerbeke, du cloître de Bruxelles», et c'est pourquoi les avis qu'il effeuille au prologue s'attendrissent un peu. Il lui enseigne ainsi de quelle façon elle ira à la fenêtre du parloir : pieusement, en éteignant en ses yeux le visage de l'homme ; et la joie de la douleur et le soin des malades, avec de pâles conseils d'hôpital. Ensuite s'élèvent les sept châteaux spirituels de sainte Claire, dont la grâce divine clôt les portes qu'il ne faut plus ouvrir pour regarder dans les rues de son cœur. Écoutez ce qui suit, toujours sur l'amour :

« Et l'âme aimante ne peut se donner à Dieu entièrement, ni recevoir Dieu entièrement, car tout ce qu'elle reçoit, au regard de ce qui lui manque, est peu de chose et ne compte pour rien en son émotion. Et c'est pourquoi elle est agitée et elle tombe dans l'impatience et dans la fureur de l'amour ; car elle ne peut se passer de Dieu ni l'obtenir, atteindre son fond ni son faite, le suivre ni l'abandonner. Et c'est là, la tempête et le fléau spirituels dont je vous ai parlé ; car ces multiples orages et ces agitations qui naissent des deux côtés de l'amour, nulle langue ne les peut exprimer. Car l'amour rend l'homme tantôt ardent, tantôt froid, tantôt audacieux, tantôt timide, tantôt joyeux et tantôt triste ; il lui apporte la crainte, l'espoir, le désespoir, les pleurs, les plaintes, les chants, les louanges, et des choses semblables sans nombre. Voilà ce que souffrent ceux qui vivent dans la fureur de l'amour, et cependant c'est la vie la plus intime et la plus utile que l'homme puisse vivre selon son mode.

« Mais là où le mode de l'homme défaille et ne peut aller plus haut, commence le mode de Dieu : c'est celui où l'homme, par ses peines, par l'amour et par ses désirs inapaisés, s'enlace à Dieu et ne peut s'y unir : là, arrive l'esprit de Notre-Seigneur, pareil à un feu violent qui brûle et consume et engloutit tout en lui ; en sorte que l'homme oublie tous ses exercices et s'oublie soi-même et ne s'éprouve plus autrement que s'il était un esprit et un amour avec Dieu. Ici se taisent les sens et toutes les forces, et ils sont assouvis et apaisés ; car la fontaine de la bonté et de l'opulence divines a tout inondé, et chacun a reçu plus qu'il ne peut désirer.

« Ensuite vient le troisième mode que nous attribuons à notre céleste Père ; c'est celui où il vide la mémoire de formes et d'images, et élève la pensée nue jusqu'en son origine, qu'il est lui-même. Là, l'homme est affermi dans son commencement, qui est Dieu, et y est uni. Et il lui est donné la force et la liberté de travailler intérieurement et extérieurement au moyen de toutes les vertus. Et il reçoit la science et l'intelligence en tous les exercices selon la raison. Et il apprend

INTRODUCTION

la manière de subir l'opération interne de Dieu, et la transformation des modes divins au-dessus de la raison, ainsi qu'il a déjà été dit. Et au-dessus de tous les modes divins, il comprendra, par la même intuition sans modes, l'essence de Dieu sans modes, qui est une absence de modes. Car on ne peut l'exprimer par les mots, ni les œuvres, ni les modes, ni les signes, ni les similitudes, mais cela se manifeste spontanément à l'intuition ingénue de la pensée sans images.

« Mais on peut mettre, sur la voie, des signes et des similitudes qui préparent l'homme à voir le règne de Dieu. Et vous imaginerez cette essence, semblable à l'incandescence d'un feu sans bornes, où tout est consumé en un calme, rougeoyant et immuable incendie. Et il en est ainsi de l'amour essentiel apaisé, qui est une jouissance de Dieu et de tous les saints, au-dessus de tous les modes, et au-dessus de toutes les œuvres et de toutes les pratiques des vertus. Cet amour est un flot, sans limites, et calmé, de richesses et de joies, où tous les saints sont engloutis avec Dieu en une jouissance sans modes. Et cette jouissance est sauvage et déserte comme un égarement ; car il n'y a là ni mode, ni chemin, ni sentier, ni repos, ni mesure, ni fin, ni commencement, ni rien qu'on puisse exprimer par les mots ni montrer. Et c'est notre béatitude simple à tous, cette essence divine, et notre superessence au-dessus de la raison et sans raison. Si nous voulons l'éprouver, il faut que notre esprit excède en elle, au-dessus de notre essence créée, vers ce centre éternel, où finissent et commencent toutes nos lignes. Et en ce centre ces lignes perdent leur nom et toute distinction et sont unies à ce centre, et deviennent cette même unité que le centre est lui-même, et néanmoins demeurent toujours en elles-mêmes des lignes convergentes.

« Voyez ; ainsi nous demeurerons toujours ce que nous sommes en notre essence créée, et cependant par l'ascension de l'esprit, nous passerons continuellement en notre superessence. En elle nous serons au-dessus de nous-mêmes, au-dessous de nous-mêmes, au delà de notre largeur, au delà de notre longueur, en un éternel égarement sans retour. »

Les Quatre tentations et La suprême vérité

Je me tairai à peu près de l'opuscule des *Quatre tentations*, où il s'agit des dangers très subtils qui menacent le contemplateur et dont le plus redoutable est le quiétisme ; mais en dehors de certaines découvertes dans la psychologie inconnue de l'oraison, l'œuvre, très brève ainsi que je l'ai dit, n'offre aucune cime exceptionnellement intense à notre âme.

L'autre opuscule, d'environ la même étendue, c'est-à-dire une vingtaine de pages, s'intitule le *Livre de la suprême vérité*, ou *Samuel*, chez Surius, qui ajoute :

INTRODUCTION

« *Qui alias de alta contemplatione dicitur, verius autem apologice quorumdam sancti hujus viri dictorum sublimium inscribi possit* ». Mais ce livre est si miraculeux qu'il faudrait le traduire entièrement ; et je n'en citerai rien aujourd'hui ; puisqu'il est aussi indivisible que l'essence dont il semble illustrer l'effusion assidue en son unique et effrayant miroir.

Le royaume des amants

J'aborde donc le *Livre du royaume des amants*, l'œuvre la plus étrange et la plus abstraite de l'illuminé du Val-Vert, au milieu de laquelle l'âme s'étend et s'effraie en un vide spirituel et sans doute normal, évoquant pour l'esprit, qui ne l'y suit pas, quelque cloche de verre absolument noir, où il n'y a plus d'air, ni d'images, ni rien que l'on puisse exactement concevoir, si ce n'est d'incessantes étoiles autour de l'exclusion de tout ce qui n'est pas éternel.

L'œuvre s'élève de ce verset de la Sagesse : *Justum deduxit per vias rectas et ostendit illi regnum Dei*, et enveloppe les trois vertus théologiques et les sept dons du Saint-Esprit. Je traduis immédiatement et plus amplement que jamais.

En premier lieu, ceci sur les déserts de l'essence :

« L'âme de l'homme étant faite de néant, que Dieu ne prit nul-le part, l'homme a suivi le néant qui n'est nulle part, et il a efflué de son moi en des égarements, par l'immersion en l'essence simple de Dieu, comme en son propre fonds, et il est mort en Dieu. Mourir en Dieu, c'est être bienheureux ; et chacun selon ses mérites, c'est être très différents en grâce et en gloire. Cette béatitude, c'est comprendre Dieu et être compris par Dieu, dans l'unité jouissante des personnes divines, et avoir coulé par cette unité dans la superessence de Dieu. Or, cette unité étant jouissante dans l'introversion, et fructifiance dans l'extroversion, la fontaine de l'unité coule : c'est-à-dire que le Père engendre le Fils, l'éternelle vérité, qui est l'image du Père où il se reconnaît lui-même avec toute chose. Cette image est vie et cause de toutes les créatures, car en cette image est toute chose selon le mode divin ; et par cette image toute chose est faite parfaitement, et toute chose est réglée sagement sur cet exemplaire, et par la raison de l'image toute chose est appropriée à sa fin, autant qu'il appartient à Dieu de l'approprier ; car chaque créature a reçu les moyens d'acquérir la béatitude. Mais la créature raisonnable n'est pas l'image du Père, selon l'effluence de son mode créé, car elle efflue en tant que créature, et c'est pourquoi elle connaît et aime avec mesure en la lumière de la grâce ou de la gloire. Car nul ne possède la nature divine activement, selon le mode divin, si ce n'est les personnes divines ; puisque nulle créature ne peut travailler selon un mode sans mesure, car si elle travaillait ainsi, elle serait

INTRODUCTION

Dieu et non créature. Par son image, Dieu a fait les créatures semblables à lui selon la nature, et celles qui sont tournées vers lui, il les a faites plus semblables encore, au-dessus de la nature en la lumière de la grâce ou de la gloire, chacune d'elles, selon qu'elle y est apte, par l'état de son âme ou par ses mérites. Maintenant, tout ceux qui éprouvent l'attouchement interne, et qui ont la raison illuminée et l'impatience de l'amour, et à qui s'est montrée l'absence de mode, ont l'introversiion jouissante en la superessence de Dieu. Or, Dieu est attaché à son essence d'une manière jouissante, et contemple cette même essence dont il jouit. Selon le mode de la jouissance, la lumière divine défaille sans interruption en l'essence sans mode; mais dans la contemplation et dans la fixation des regards, la vision ne peut sombrer, car on contempera toujours ce dont on jouit. Ceux qui défont sans interruption dans la lumière sont ceux qui se reposent dans les jouissances, au milieu des sauvages solitudes où Dieu se possède dans la jouissance; là, défaille la lumière dans le repos et dans l'absence de mode en l'essence sublime. Là, Dieu est trône de lui-même, et tous ceux qui possèdent Dieu en grâce et en gloire à ce degré, sont les trônes et les tabernacles de Dieu, et ils sont morts en Dieu dans un repos éternel.

«De cette mort, naît une vie superessentielle, c'est-à-dire une vie contemplative; et ici commence le don d'intelligence. Car Dieu en contemplant sans interruption l'essence même dont il jouit, et accordant l'impatience là où il rend semblable, donne même le repos et la jouissance, là où il unit. Mais là où l'on est un dans l'essence, et dans l'immersion, il n'y a plus de dons ni d'acceptations. Et parce qu'il accorde la raison illuminée, là où il rend semblable, il donne de même la splendeur illimitée là où il unit. Cette splendeur illimitée est l'image du Père. Nous sommes créés à cette image, et pouvons lui être unis en une sublimité plus haute que les trônes, pourvu que nous contemplions, au-dessus de la défaillance, la glorieuse face du Père, c'est-à-dire la sublime nature de la divinité. Or, cette splendeur sans fond a été donnée en commun à tous les esprits jouissants en grâce et en gloire. Ainsi elle coule pour tous comme la splendeur du soleil, et cependant ceux qui la reçoivent ne sont pas tous également éclairés. Le soleil transillumine plus clairement le verre que la pierre, et le cristal que le verre, et chaque pierre précieuse brille et montre sa noblesse et sa puissance et sa couleur à la clarté du soleil. De même, chacun est illuminé à la fois en grâce et en gloire selon son aptitude à la sublimité; mais celui qui est le plus illuminé en grâce, l'est moins que celui qui est le moins illuminé en gloire. Cependant la lumière de la gloire n'est pas intermédiaire entre l'âme et cette splendeur illimitée; mais notre état, et le temps, et l'inconstance nous inquiètent, et c'est pourquoi nous acquérons des mérites, et ceux qui sont dans la gloire n'en acquièrent point.

INTRODUCTION

« Cette splendeur sublime est l'ingénue contemplation du Père, et de tous ceux qui contemplent en jouissant, et regardent fixement en une, et au moyen d'une incompréhensible lumière, chacun selon qu'il est illuminé. Car la lumière sans fond luit sans intermittences en toutes les pensées, mais l'homme, qui vit ici, dans le temps, est souvent accablé d'images, en sorte qu'il ne contemple pas toujours activement et fixement la superessence au moyen de cette lumière. Mais il l'a possédée virtuellement en recevant ce don, et il peut contempler quand il le veut. La lumière au moyen de laquelle on contemple étant illimitée, et ce que l'on contemple étant abyssal, ceci ne peut jamais atteindre cela ; mais la fixation et la contemplation demeurent éternellement en l'absence de mode, en l'aspect jouissant de la sublime Majesté, où le Père, par l'éternelle sagesse regarde fixement l'abîme de son essence en son mode. »

Une grande partie de ce livre du *Royaume des amants* est écrite en vers singuliers. Le rythme ternaire et irrespirablement monotone est à peu près semblable à celui du *Stabat mater* ; seulement, le troisième vers de chaque strophe reproduit la même rime à travers l'œuvre entière et s'appuie toujours sur une abstraction d'où s'élèvent les deux vers précédents comme de jumelles fleurs d'inquiétude et d'obscurité. On peut imaginer cette musique au vide autour du songe intérieur des vierges de Memlinck, tandis que leurs sens secrets, leur visage et leurs petites mains confluent dans l'extase ; mais, malheureusement, une traduction ne peut renouveler ici ce goût de ténèbres et de pain trempé dans la nuit ; ni arrêter l'image de cette impression d'obscurité illuminée de larmes, de glace traversée de fers rouges et d'oppression sans horizon ; c'est pourquoi je ne traduirai qu'un seul de ces poèmes ténébreux. Il s'agit du don d'Intelligence :

*Pour que ce don l'éclaire,
Il doit se dépasser,
Dans la superessence.
La clarté sans mesures,
Il l'apercevra là
Dans la simplicité foncière.
La lumière de la vérité
Fluera à travers lui,
Et il disparaîtra tout en elle.
Cette lumière générale,
Luit sur ceux qui sont purs,
Et les éclaire selon leurs mérites.
Alors ils peuvent regarder*

INTRODUCTION

*Et contempler sans s'épargner,
L'aspect de la jouissance.
On contempera toujours
Ce dont on jouit, avec confiance,
Au loin dans l'امission.
L'amant est allé très loin.
Ce qui fait toujours tendre les yeux
Vers la sublime béatitude.
Cependant il est atteint;
Et l'amant possède l'amante,
Dans les déserts de l'unité.
Nous demeurerons donc ainsi
En nous efforçant toute notre vie
Vers le sublime abîme.*

Il faudrait traduire encore bien des morceaux de ce volume exceptionnel; mais il est temps de le fermer enfin, et je termine par ce chapitre intitulé : *Du don de la sagesse sapide*.

« Le septième don divin est celui de la sagesse sapide. Il est accordé sur la cime de l'introversion, et traverse l'intelligence et la volonté selon leur introversion dans l'absolu. Cette saveur est sans fond et sans mesure et flue intérieurement vers le dehors, et imbibe le corps et l'âme (en proportion de leur aptitude respective à la recevoir) jusqu'au sens le plus intime, c'est-à-dire jusqu'à une sensation corporelle. Les autres sens, comme la vue et l'ouïe, prennent leur joie au-dehors en les merveilles que Dieu a créées à sa gloire et pour les besoins de l'homme. Cette incompréhensible saveur, au-dessus de l'esprit, et dans l'amplitude de l'âme, est sans mesure, et c'est l'Esprit Saint, l'incompréhensible amour de Dieu. Au-dessous de l'esprit, la sensation est mesurée. Mais, comme les forces sont immanentes, elles inondent tout. Or, le Père de l'éternité a orné l'esprit introversé, de jouissance dans l'unité, et de compréhension active et passive dans l'امission de soi, et cet esprit devient ainsi le trône et le repos de Dieu; et le Fils, l'éternelle vérité, a orné de sa propre clarté l'intelligence introversée, afin de contempler l'aspect de la jouissance. Et maintenant l'Esprit Saint veut orner la volonté introversée et l'unité immanente de la force, afin que l'âme goûte, sache et éprouve combien Dieu est grand. Cette saveur est si immense, que l'âme s' imagine que le ciel, la terre et tout ce qui est en eux, doivent se dissoudre et s'anéantir en ce goût sans bornes. Ces délices sont au-dessus et au-dessous, au-dedans et au-dehors, et ont enveloppé et saturé absolument le royaume de l'âme. Alors l'intelligence

INTRODUCTION

regarde la simplicité d'où effluent toutes ces délices. De là naît l'attention de la raison illuminée. Elle sait bien cependant qu'elle est impuissante à connaître ces inconcevables délices, car elle observe au moyen d'une lumière créée, tandis que cette joie est sans mesure. C'est pourquoi la raison défaille en son attention ; mais l'intelligence, qui est transformée par cette splendeur sans limites, contemple sans interruption l'incompréhensible joie de la béatitude. »

Il nous reste à dire un mot des diverses traductions de l'œuvres de Ruysbroeck. Il y a vingt ans, Ernest Hello, qui est avec Villiers de l'Isle Adam et Stéphane Mallarmé, le plus grand mystique français de cette époque, a publié un assez bref volume où sont réunis, sous des rubriques à peu près arbitraires, divers passages de notre auteur, traduits d'une traduction latine écrite au XVI^e siècle par un chartreux de Cologne, Laurentius Surius.

Cette traduction de Surius, d'une latinité belle et subtile, révèle scrupuleusement et admirablement le sens de l'original ; mais inquiète, allongée et affaiblie, elle est semblable à quelque image lointaine à travers des vitres impures, lorsqu'on envisage les bizarres couleurs du primitif flamand. Là où l'auteur emploie un mot, il en met habituellement deux ou trois, et ensuite, inapaisé, paraphrase encore bien souvent ce qu'il a déjà abondamment traduit. Le solitaire a des cris d'amour si intenses, qu'ils ressemblent parfois à des blasphèmes ; Surius en a peur et il dit autre chose. Par moments, le vieil ermite regarde encore au-dehors et cherche, pour parler de Dieu, des images, au jardin, à la cuisine ou dans les étoiles ; Surius n'ose pas toujours l'y suivre et il s'efforce d'atténuer ou se flatte d'ennoblir.

« Il m'échappe comme un truand, » dit une des béguines flamandes en parlant de Jésus, et d'autres ajoutent :

*Je tiens auberge avec Jésus.
Il est mien et je suis sienne.
Il me dépense nuit et jour,
Il a volé mon cœur ;
Je suis englouti dans sa bouche.
Je n'ai rien à faire au-dehors !*

Ailleurs Dieu dit à l'homme :

*Je veux être ta nourriture
Ton hôte et ton cuisinier,
Ma chair est bien rôtie*

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

*Sur la croix par pitié pour toi,
Nous mangerons et nous boirons ensemble.*

Le traducteur est effrayé et transforme ces élans singuliers en pâles explications. L'aspect sauvage et naïf, et l'amour immense et barbare de l'œuvre originale disparaissent le plus souvent dans une sage, correcte, abondante et monotone phraséologie claustrale ; bien que la fidélité intérieure reste toujours irréprochable. Ce sont des fragments de cette traduction que Ernest Hello a traduits à son tour ; ou plutôt, il a réuni en chapitre arbitraires, des phrases prises en divers endroits de l'œuvre et déformées par une double translation, et en a composé une sorte de centon, admirable, à peu près sans interruption, mais où, malgré mes recherches, je n'ai retrouvé que trois ou quatre morceaux presque intègrement reproduits.

Quant à la présente traduction, elle n'a d'autres mérites que sa littéralité scrupuleuse. Peut-être eût-il été possible de la rendre, sinon plus élégante, du moins plus lisible, et d'épurer quelque peu l'œuvre au point de vue de la terminologie théologique et métaphysique. Mais il m'a semblé moins dangereux et plus loyal de m'en tenir à un mot-à-mot presque aveugle. J'ai résisté aussi à d'inévitables tentations d'infidèles splendeurs, car sans cesse l'esprit du vieux moine touche à d'étranges beautés, que sa discrétion n'éveille pas, et toutes ses voies sont peuplées d'admirables rêves endormis, dont son humilité n'a pas osé troubler le sommeil.

ICI COMMENCE
LE LIVRE PREMIER DE
L'ORNEMENT DES NOCES
SPIRITUELLES

PROLOGUE

Ecce sponsus venit, exite obviam etc.

« Voici l'époux qui vient, sortez à sa rencontre. » Saint-Mathieu l'évangéliste écrit ces paroles et le Christ les a dites à ses disciples et à tous les hommes en la parabole des Vierges. Cet époux est le Christ, et la nature humaine est l'épouse que Dieu a faite à son image et à sa ressemblance. Et il l'avait placée à l'origine en l'endroit le plus élevé, le plus beau, le plus riche et le plus fertile de la terre, c'était le paradis. Et il lui avait soumis toutes les créatures et il l'avait ornée de grâces, et il lui avait fait une défense, afin que par l'obéissance elle pût mériter d'être affermie en une éternelle union avec son époux et de ne jamais plus tomber en quelque affliction ou en quelque péché.

Alors vient un trompeur ; l'ennemi infernal et envieux, sous la forme d'un serpent rusé, et il trompa la femme, et à eux deux ils trompèrent l'homme, qui possédait l'essence de la nature. Et l'ennemi dépouilla la nature, l'épouse de Dieu, par ses conseils trompeurs, et elle fut chassée en une terre étrangère ; pauvre et misérable, prisonnière et opprimée, persécutée par ses ennemis, comme si elle ne devait jamais plus revenir en sa patrie, vers le pardon.

Mais lorsque Dieu jugea les temps venus, et que les souffrances de son aimée l'eurent apitoyé, il envoya son fils unique sur la terre, en une riche salle et en un temple glorieux, c'est-à-dire dans le corps de la Vierge Marie. Là il épousa sa fiancée, notre nature, et l'unit à sa personne, au moyen du sang le plus pur de la noble Vierge. Le prêtre qui unit les époux était l'Esprit saint, l'ange Gabriel annonça le mariage et la glorieuse Vierge donna son consentement. Ainsi le Christ, notre fidèle époux, a uni notre nature à la sienne et nous a visités en terre étrangère, et nous a enseigné de célestes mœurs et la fidélité parfaite. Et il a travaillé et combattu comme un champion contre notre ennemi et il a brisé la prison et remporté la victoire, et sa mort a tué notre mort, et son sang nous a délivré, et il nous a libéré dans le baptême sous ses eaux vivifiantes, et il nous a enrichis de ses sacrements et de ses dons, afin que nous sortions (comme il dit) ornés de toutes les vertus et le rencontrions dans la salle de la gloire, pour jouir de lui-même durant l'éternité.

Maintenant le maître de la vérité, le Christ dit : « Voyez l'époux arrive, sortez

à sa rencontre. » En ces paroles, Jésus, notre amant, nous apprend quatre choses. Dans le premier mot il donne un ordre, puisqu'il dit: *Voyez*. Ceux qui restent aveugles et ceux qui négligent cet ordre sont damnés sans exception. Dans l'autre mot il nous montre ce que nous verrons, c'est-à-dire l'arrivée de l'époux, en disant: *L'Époux arrive*. En troisième lieu, il nous apprend et nous ordonne ce qu'il faut faire, puisqu'il dit: *Sortez*. En quatrième lieu, en disant: *À sa rencontre*, il nous montre la récompense de toutes nos œuvres et de toute notre vie; la rencontre amoureuse de l'Époux.

Ces paroles, nous allons les expliquer et les analyser de trois manières, premièrement selon le mode ordinaire d'une vie commençante, c'est-à-dire active, nécessaire à tous les hommes qui veulent être sauvés. En second lieu, nous voulons analyser ces paroles en les appliquant à une vie interne, élevée et désirante, où beaucoup d'hommes parviennent par les vertus et la grâce de Dieu. En troisième lieu, nous voulons les élucider en les appliquant à une vie superessentielle et contemplative, que peu d'hommes atteignent et peuvent goûter, à cause de la suprême sublimité de cette vie.

CHAPITRE I

ICI COMMENCE LA VIE ACTIVE

Le Christ, sagesse du Père, dès le temps d'Adam, a dit et dit encore (intérieurement selon sa divinité) à tous les hommes : « Voyez » et cette vision est nécessaire. Maintenant, remarquons attentivement qu'à celui qui veut voir matériellement ou spirituellement, il faut trois choses.

Premièrement, pour que l'homme puisse voir au-dehors, il doit avoir la lumière extérieure du ciel, ou une autre lumière matérielle, afin que le milieu, c'est-à-dire l'air à travers lequel on voit, soit éclairé. En second lieu, il lui faut la volonté, afin de laisser se refléter en ses yeux les choses qu'il verra. Troisièmement, il faut que les instruments, les yeux, soient sains et sans tache, afin que les objets matériels et grossiers puissent s'y refléter subtilement. S'il manque à l'homme une de ces trois choses, sa vision matérielle s'évanouit. Nous n'allons plus parler de cette vision, mais d'une autre, spirituelle et surnaturelle, où réside toute notre béatitude.

Trois choses sont nécessaires à la vision spirituelle et surnaturelle. D'abord la lumière de la grâce divine, ensuite la libre conversion de la volonté vers Dieu, enfin, une conscience pure de tout péché mortel.

Maintenant, remarquez donc : Dieu étant un bien commun, et son amour sans bornes étant commun, il accorde une double grâce ; la grâce antécédente et la grâce par laquelle on mérite la vie éternelle. Tous les hommes, les païens et les juifs, les bons et les méchants, ont en commun la grâce antécédente. À cause du commun amour de Dieu envers tous les hommes, il a fait prêcher et publier son nom et la délivrance de la nature humaine jusqu'aux extrémités de la terre. Celui qui veut se convertir le peut. Tous les sacrements, le baptême et tous les autres, sont préparés pour tous les hommes qui les veulent recevoir selon leurs besoins. Car Dieu veut sauver tous les hommes et ne veut perdre personne. Car au jour du jugement nul ne pourra se plaindre qu'on n'eût pas fait assez pour lui, s'il avait voulu se convertir. Ainsi Dieu est une lumière et une splendeur communes qui illuminent le ciel et la terre, et les hommes selon leurs mérites et leurs besoins.

Mais encore que Dieu soit commun, et que le soleil luise sur tous les arbres, plus d'un arbre reste sans fruit, et d'autres portent des fruits sauvages inutiles aux

hommes. C'est pourquoi on taille ces arbres et on y greffe des rameaux fertiles, afin qu'ils portent de bons fruits savoureux et utiles aux hommes.

Le rameau fertile qui vient du vivant paradis du royaume éternel, c'est la lumière de la grâce divine. Nulle œuvre ne peut être savoureuse ni utile à l'homme si elle ne vient de ce rameau. Ce rameau de la grâce divine, qui rend l'homme agréable et par lequel on mérite la vie éternelle, est offert à tous. Mais s'il n'est pas enté sur tous les hommes, car ils ne veulent pas émonder les branches sauvages de leurs arbres, c'est-à-dire l'incrédulité ou une volonté perverse et désobéissante aux commandements de Dieu.

Mais pour que ce rameau de la grâce divine soit planté en notre âme, il faut, nécessairement, trois choses : la grâce antécédente de Dieu, la conversion du libre arbitre et la purification de la conscience. La grâce antécédente touche tous les hommes, car Dieu l'accorde à tous ; mais la conversion libre et la purification de la conscience, tous les hommes ne l'opèrent pas, et c'est pourquoi la grâce de Dieu, par laquelle ils mériteraient la vie éternelle, leur fait défaut.

La grâce antécédente de Dieu touche l'homme au-dedans ou au-dehors. Au-dehors, par les maladies ou la perte de biens extérieurs, de parents, d'amis, ou par la honte publique, ou bien l'homme est ému par des prédications, les exemples des saints ou des justes, par leurs paroles ou leurs œuvres, de sorte que l'homme se reconnaît. C'est l'attouchement de Dieu au-dehors.

Parfois aussi l'homme est attouché au-dedans, en se rappelant les peines et les douleurs de Notre Seigneur et le bien que Dieu lui a fait à lui et à tous les hommes, ou par la considération de ses péchés, de la brièveté de la vie, par la considération de la mort et de l'enfer, des peines éternelles de l'enfer et de l'éternelle joie du ciel, ou parce que Dieu l'a épargné dans ses péchés et a attendu sa conversion, ou bien il remarque les œuvres miraculeuses de Dieu au ciel, sur terre et en toutes les créatures. Ce sont les œuvres de la grâce divine antécédente qui touchent l'homme au-dedans ou au-dehors et de façons diverses. Et l'homme a encore une naturelle inclination vers Dieu, provenue de l'étincelle de son âme et de la raison suprême qui désire toujours le bien et hait le mal. Or, de ces trois manières, Dieu attouche tout homme selon ses besoins et chacun comme il faut, de sorte que l'homme est frappé, averti, effrayé, et s'arrête en lui-même à se considérer lui-même. Tout ceci est encore la grâce antécédente et non méritée, aussi prépare-t-elle à recevoir l'autre grâce, par laquelle on mérite la vie éternelle ; lorsque l'âme est vide ainsi de mauvaises volontés et de mauvaises œuvres, avertie, frappée, dans la crainte de ce qu'elle doit faire, et qu'elle considère Dieu et se considère avec ses œuvres mauvaises. De là viennent une douleur naturelle des péchés et une bonne volonté naturelle. C'est là l'œuvre suprême de la grâce antécédente.

Quand l'homme fait ce qu'il peut, et qu'il ne peut aller plus loin à cause de sa faiblesse, c'est la bonté infinie de Dieu qui doit achever cette œuvre. Alors advient une splendeur plus haute de la grâce de Dieu, semblable à un rayon de soleil, et elle est déversée dans l'âme selon les mérites, encore qu'elle ne soit ni méritée ni désirée. En cette lumière Dieu se donne lui-même, par bonté libre et par générosité, et nul ne peut la mériter avant de l'avoir. Et c'est, en l'âme, une opération interne et mystérieuse de Dieu, au-dessus du temps, et elle remue l'âme et toutes nos forces. Ici finit la grâce antécédente et commence l'autre, c'est-à-dire la surnaturelle lumière.

Cette lumière est la première condition exigée, et de là naît une seconde condition spirituelle, c'est-à-dire une libre conversion de la volonté en un moment de ce temps, et alors naît l'amour dans l'union de Dieu et de l'âme. Ces deux conditions se tiennent, de sorte que l'une ne peut être accomplie sans l'autre. Là où Dieu et l'âme s'unissent dans l'unité de l'amour, Dieu accorde sa lumière au-dessus du temps, et l'âme donne sa libre conversion par la force de la grâce, en un bref moment du temps, et la charité y naît dans l'âme, de Dieu et de l'âme, car la charité est une ligue d'amour entre Dieu et l'âme amoureuse.

De ces deux choses, c'est-à-dire de la grâce de Dieu et de la libre conversion de la volonté illuminée par la grâce, naît la charité, c'est-à-dire l'amour divin. Et de l'amour divin procède le troisième point, la purification de la conscience. Et ces trois choses se tiennent, de telle sorte que l'une ne peut exister longtemps sans l'autre, car dès que quelqu'un a l'amour divin, il a la contrition parfaite de ses péchés.

Cependant on peut concevoir ici l'ordonnance de Dieu et des créatures, comme elle est démontrée en cet endroit. Car Dieu donne sa lumière et par cette lumière l'homme donne la conversion volontaire et parfaite. D'elles deux naît l'amour parfait envers Dieu, et de l'amour naît la contrition parfaite, et la purification de la conscience. Et cela s'accomplit dans la considération du péché et des taches de l'âme, et parce que l'homme aime Dieu, il entre en lui un mépris de soi et de toutes ses œuvres.

Voilà l'ordre de la conversion. De là naissent un véritable repentir et une douleur parfaite du mal que l'on a fait, et une ardente volonté de ne pécher jamais plus et de servir Dieu dorénavant dans une humble obéissance; de là naissent une confession sincère, sans réticences, sans duplicités et sans feintes, le désir de satisfaire Dieu d'après le conseil éclairé du prêtre, et d'entreprendre la pratique de toutes les vertus et de toutes les bonnes œuvres. Ces trois choses, comme vous venez de l'entendre, sont nécessaires à la vision divine. Si vous les possédez, le Christ dit en vous : *Voyez*, et vous devenez réellement voyant.

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

Voilà ce premier point parmi les quatre principaux, où le Christ, Notre Seigneur, dit : *Voyez*.

CHAPITRE II

COMMENT NOUS OBSERVERONS L'ARRIVÉE DU CHRIST DE TROIS MANIÈRES

Ensuite il nous montre ce que l'on verra lorsqu'il dit : *L'Époux arrive*. Le Christ, notre époux, dit ce mot en latin : *Venit*. Ce mot renferme en lui deux temps, le passé et le présent, et cependant il marque ici l'avenir.

Et c'est pourquoi nous compterons trois venues de notre époux Jésus-Christ. En sa première venue, il s'est fait homme par amour pour l'homme. L'autre venue est quotidienne et fréquente en tout cœur amoureux, avec de nouvelles grâces et de nouveaux dons, selon ce que l'homme est capable de recevoir. En la troisième nous remarquons l'arrivée au jugement ou à l'heure de la mort. En toutes ces venues il faut observer trois choses, la cause et le pourquoi, le mode intérieur et l'œuvre extérieure.

La cause de la création des anges et des hommes est la bonté et la noblesse infinies de Dieu ; il voulut que l'opulence et la béatitude qu'il est, fussent révélées aux créatures raisonnables pour qu'elles pussent en jouir dans le temps, et au-dessus du temps dans l'éternité.

La raison pour laquelle Dieu devint homme, c'est son inconcevable amour et la détresse de tous les hommes, perdus depuis la chute du péché originel, et ne pouvant plus se relever.

Mais la raison pourquoi le Christ, selon sa divinité et son humanité, accomplit ses œuvres sur la terre, est quadruple. À savoir : son amour divin qui est sans mesure. L'amour créé, qui se nomme charité et qu'il avait en son âme par l'union du Verbe éternel et des dons absolus de son Père. Enfin, la grande détresse de la nature humaine et la gloire de son Père. Ce sont les raisons de l'arrivée du Christ, notre époux, et de toutes ses œuvres extérieures et intérieures.

Maintenant il nous faut observer en Jésus-Christ, notre époux, si nous voulons le suivre dans les vertus selon nos forces, le mode qu'il eut au-dedans et les œuvres qu'il opéra au-dehors, car ce sont les vertus et les actes des vertus.

Le mode qu'il avait selon sa divinité, nous est inaccessible et incompréhensible, car c'est d'après lui qu'il est né du Père sans interruption, et que le Père en lui, et par lui, connaît et crée, et ordonne, et régit toute chose, au ciel et sur la terre ; car il est la sagesse du Père et ils effluent spirituellement un esprit, c'est-à-dire un amour, qui est leur lien et celui de tous les saints et de tous les justes,

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

au ciel et sur la terre. Nous ne parlerons plus de ce mode, mais de celui qu'il avait, par ces dons divins et selon son humanité, créé. Ces modes sont multiples singulièrement, car autant le Christ avait de vertus intérieures, autant il avait de modes ; car chaque vertu a son mode spécial. Ces vertus et ces modes étaient, en l'âme du Christ, au-dessus de l'intelligence et au-dessus de la compréhension de toutes les créatures. Mais nous en prenons trois, à savoir, l'humilité, la charité, et la souffrance intérieure ou extérieure dans la patience. Ce sont trois racines principales et trois origines de toutes les vertus et de toute perfection.

CHAPITRE III

DE DEUX GENRES D'HUMILITÉ EN JÉSUS-CHRIST

Maintenant comprenez : on trouve deux genres d'humilité en Jésus-Christ, selon sa divinité.

Premièrement, il voulut devenir homme ; et cette nature, qui était bannie et maudite jusqu'au fond de l'enfer, il l'accepta selon sa personnalité et voulut s'unir à elle. En sorte que tout homme, bon ou méchant, peut dire : Jésus-Christ, le fils de Dieu, est mon frère.

En second lieu, il choisit pour mère une pauvre vierge, et non une fille de roi, en sorte que cette pauvre vierge devint la mère de Dieu qui est l'unique Seigneur du ciel et de la terre et de toutes les créatures. Ensuite, toutes les œuvres d'humilité que le Christ accomplit jamais, on peut dire que Dieu les a accomplies.

Maintenant prenons l'humilité qui était en Jésus-Christ selon son humanité et par la grâce et les dons divins ; selon cette humilité, son âme s'inclinait de toute sa puissance, en respects et en vénération, devant la haute puissance du Père. Car un cœur incliné est un cœur humble. C'est pourquoi il faisait toutes ses œuvres à la louange et à la gloire de son Père, et ne cherchait en nulle chose, sa gloire selon son humanité.

Il était humble et soumis à la loi ancienne, et aux commandements, et souvent aux coutumes lorsque c'était utile. Et c'est pourquoi il fut circoncis, et porté dans le temple, et racheté selon l'usage et il payait l'impôt à César comme les autres juifs. Et il était humblement soumis à sa mère et à Joseph, et c'est pourquoi il les servait avec une sincère déférence, selon leurs besoins. Il choisit pour amis les pauvres et les méprisés, afin de convertir l'univers. C'étaient les apôtres. Et il était humble et soumis parmi eux et parmi tous les hommes. Et c'est pourquoi il était à la disposition de tous les hommes, en quelque détresse qu'ils fussent au-dedans ou au-dehors ; comme le serviteur de l'univers. Voilà ce que nous trouvons d'abord en Jésus-Christ, notre époux.

CHAPITRE IV

DU SECOND MODE DE CHARITÉ AVEC L'ORNEMENT DE TOUTES LES VERTUS

Ensuite, venait la charité, commencement et source de toutes les vertus. Cette charité maintenait les forces suprêmes de son âme en une tranquillité et en une jouissance de la même béatitude que celle dont il jouit à présent. Et cette même charité le tenait continuellement élevé vers son Père, avec vénération, amour, louanges, respect, avec d'internes prières pour les besoins de tous les hommes, et avec l'offrande de toutes ses œuvres à la gloire de son Père.

Et cette même charité, faisait encore effluer le Christ avec amour, avec confiance, avec bonté, vers tous les besoins de l'homme, matériels ou spirituels. Et c'est pourquoi, par sa vie, il a donné à tous les hommes le modèle selon lequel ils vivront. Il a nourri spirituellement tous les hommes bien disposés, par de véritables et internes enseignements, et par des miracles au-dehors, selon les sens, et par des prodiges. Et parfois il les nourrissait aussi d'aliments matériels lorsqu'ils le suivaient dans les déserts et qu'ils étaient dans le besoin. Il faisait entendre les sourds, marcher les boiteux, voir les aveugles, parler les muets, et il chassait l'ennemi du corps de l'homme. Il ressuscitait les morts ; on entendra cela au sens matériel et spirituel. Jésus-Christ notre amant nous a élaboré au-dedans et au-dehors dans la véritable fidélité. Nous ne pouvons comprendre sa charité jusqu'au fond, car elle effluait des insondables fontaines de l'Esprit Saint, au-dessus de toutes les créatures qui reçurent jamais la charité, car il était Dieu et homme en une personne. Voilà le second point de la charité.

CHAPITRE V :

DU TROISIÈME MODE DE LA VERTU AVEC LA PATIENCE JUSQU'À LA MORT

Le troisième point, c'est de souffrir dans la patience. Nous examinerons ceci sérieusement, car c'est ce qui orne le Christ, notre époux, durant toute sa vie. Car il a souffert de bonne heure, lorsqu'il est né; c'était la pauvreté et le froid. Il fut circoncis et répandit son sang. Il dut fuir en pays étrangers. Il servit le seigneur Joseph et sa mère, il souffrit la faim et la soif, la honte et le mépris et les paroles et les œuvres infâmes des juifs. Il jeûna, veilla et fut tenté par l'ennemi. Il était soumis à tous les hommes, il allait de pays en pays, de ville en ville, péniblement et plein de zèle, prêcher l'évangile.

Enfin il fut pris par les juifs, qui étaient ses ennemis et qu'il aimait. Il fut trahi, moqué, injurié, flagellé, frappé, et condamné sur de faux témoignages. Il porta sa croix, avec grande douleur en la ville suprême. Il fut déshabillé nu comme à sa naissance (et l'on ne vit jamais un corps aussi beau, ni une mère aussi malheureuse). Il subit la honte, la douleur, le froid devant tout le monde (car il était nu et il faisait froid et ses cheveux flottaient dans ses blessures). Il fut cloué au bois de la croix, au moyen de clous grossiers; et étiré à lui déchirer les veines. Il fut élevé et secoué sur sa croix de manière à faire saigner ses blessures, sa tête fut couronnée d'épines, et ses oreilles entendaient les juifs furieux s'écrier : Crucifiez-le! crucifiez-le! et bien d'autres mots indignes. Ses yeux voyaient l'obstination et la méchanceté des juifs et la détresse de sa mère, et ses yeux périssaient sous l'amertume de la douleur et de la mort, ses narines sentaient les saletés que la bouche des juifs crachait sur son visage, sa bouche et son palais étaient abreuvés de vinaigre et de fiel et tous les endroits sensibles de son corps étaient blessés par les verges.

Et voilà le Christ, notre époux, blessé à mort, abandonné de Dieu et des créatures, mourant sur la croix, pendu comme un bâton dont personne ne veut, sans Marie, sa pauvre mère, qui ne pouvait lui venir en aide.

Et le Christ souffrit encore spirituellement, en son âme, de l'endurcissement des juifs et de ceux qui le faisaient mourir, car quelque prodige et quelque miracle qu'ils vissent, ils demeuraient en leur méchanceté; et il souffrait à cause de leur corruption et de la vengeance de sa mort, car Dieu l'allait venger dans le corps et dans l'âme. Il souffrait encore de la douleur et de la misère de sa mère et

de ses disciples, qui étaient en grande tristesse. Et il souffrait parce que sa mort allait être perdue pour bien des hommes, et il souffrait à cause de l'ingratitude de beaucoup, et des serments impies de ceux qui allaient maudire et scandaliser celui qui mourait d'amour pour nous. Et sa nature et sa raison inférieure souffraient parce que Dieu leur retirait l'influx de ses dons et de ses consolations, et les abandonnait à elles-mêmes en une telle détresse! Et le Christ s'en plaignait et disait: Mon Dieu! Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? Notre amant tut toutes ces plaintes et dit à son Père: Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Le Christ fut exaucé par son Père, à cause de son humble respect, car ceux qui agirent alors par ignorance furent convertis peu après.

Voici les vertus intérieures du Christ: l'humilité, la charité et la souffrance dans la patience. Ces trois vertus, Jésus, notre époux, les a pratiquées toute sa vie, et il est mort en elles, et il a payé notre dette en satisfaisant à la justice, et il a ouvert son flanc dans les générosités. Et de là effluent les rivières des délices, et les sacrements de la béatitude. Et il s'est élevé dans sa puissance, et il est assis à la droite de son Père, et il règne éternellement. C'est la première venue de notre époux, et elle est absolument passée.

CHAPITRE VI

DE L'AUTRE VENUE DU CHRIST

L'autre venue du Christ, notre époux, a lieu tous les jours dans les hommes justes ; et fréquemment avec des grâces et des dons nouveaux en tous ceux qui s'y prêtent selon leurs forces. Nous ne voulons pas parler ici de la première conversion de l'homme ni de la grâce première qui lui fut donnée quand il se convertit du péché aux vertus. Mais nous voulons parler d'un accroissement journalier de dons nouveaux et de vertus nouvelles, et d'une venue plus actuelle du Christ, notre époux, en notre âme.

Maintenant, il nous faut observer, la cause, le mode et l'œuvre de cette venue. La cause en est quadruple : la miséricorde de Dieu, notre misère, la générosité divine et notre désir. Ces quatre causes font croître les vertus et la sublimité.

Maintenant comprenez : Lorsque le soleil envoie ses rayons et sa splendeur en une profonde vallée, entre deux hautes montagnes, et tandis qu'il se trouve au zénith, de manière à pouvoir illuminer le fond de la vallée, il se produit un triple phénomène ; car la vallée s'éclaire de la réverbération des montagnes, et elle devient plus chaude et plus fertile que la plaine. Et de même, lorsqu'un homme juste réside en sa misère, au plus pauvre de soi, et reconnaît qu'il n'a rien, qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien par lui-même, ni s'arrêter ni s'avancer, et lorsqu'il s'aperçoit aussi qu'il défaille souvent dans les vertus et dans les bonnes œuvres, il avoue ainsi sa pauvreté et sa détresse, et il forme la vallée de l'humilité. Et parce qu'il est humble et dans le besoin, et parce qu'il avoue ses besoins, il les montre et s'en plaint à la bonté et à la miséricorde de Dieu. Il remarque la sublimité de Dieu, et son abaissement. Et il devient ainsi une profonde vallée. Et le Christ est le soleil de la justice et de la miséricorde, qui brille au midi du firmament, c'est-à-dire à la droite de son Père, et rayonne jusqu'au fond des cœurs humbles, car le Christ est toujours remué par la détresse, lorsque l'homme s'en plaint et la montre humblement. Alors s'élèvent là, deux montagnes, c'est-à-dire un double désir, l'un de servir et d'aimer Dieu par ses mérites, l'autre d'obtenir des vertus excellentes. Ces deux désirs sont plus hauts que le ciel, car ils atteignent Dieu sans intermédiaire, et désirent son immense générosité. Alors la générosité ne peut se retenir, elle doit fluer, car l'âme est en ce moment susceptible d'accueillir des dons plus nombreux.

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

Voilà les causes de la nouvelle venue du Christ, avec de nouvelles vertus. Alors la vallée, c'est-à-dire le cœur humble, reçoit trois choses. Elle est éclairée davantage, et illuminée par la grâce, et échauffée par la charité, et devient plus fertile en vertus parfaites et en bonnes œuvres. Ainsi, vous avez la cause, le mode et l'œuvre de cette venue.

CHAPITRE VII

DE QUELLE MANIÈRE ON CROÎT JOURNELLEMENT EN VERTUS, GRÂCE AU SAINT-SACREMENT

Il y a encore une venue du Christ, notre époux, qui a lieu tous les jours, dans l'accroissement de la grâce et dans les dons nouveaux, à savoir, lorsque l'homme reçoit quelque sacrement, d'un cœur humble et bien préparé. Il reçoit alors des dons nouveaux et de plus amples grâces, à cause de son humilité et par le travail interne et secret du Christ dans le sacrement. Ce qui est contraire au sacrement, c'est le manque de foi dans le baptême, le manque de contrition dans la confession, c'est d'aller au Saint-Sacrement de l'autel en état de péché mortel, ou de mauvaise volonté, et il en est de même pour les autres sacrements. Ceux qui agissent ainsi ne reçoivent pas de nouvelles grâces, mais pèchent plus grièvement encore.

Voilà l'autre venue du Christ, notre époux, qui a lieu tous les jours. Nous la considérons d'un cœur plein de désirs, afin qu'elle s'opère en nous, car elle est indispensable si nous voulons persévérer et progresser dans la vie éternelle.

CHAPITRE VIII

DE LA TROISIÈME VENUE DU CHRIST.

La troisième venue, future encore, aura lieu au jugement dernier ou à l'heure de la mort. La raison de cette venue, c'est l'opportunité du temps, la congruence de la cause, et la justice du juge.

Le temps opportun de cette venue est l'heure de la mort et le jugement dernier de tous les hommes. Quand Dieu créa l'âme de rien et l'unit au corps, il lui assigna un certain jour et une certaine heure, connus de lui seul, où elle doit abandonner le temps et se manifester à sa présence.

Congruence de la cause, car l'âme doit rendre compte à l'éternelle vérité, des paroles et de toutes les œuvres émises. Justice du juge, car au Christ appartiennent le jugement et la sentence, car il est le fils des hommes et la sagesse du Père, sagesse à laquelle appartient tout jugement, car tous les cœurs, au ciel, sur terre et aux enfers sont clairs et ouverts devant elle. Et c'est pourquoi ces trois points sont la cause de la venue générale au dernier jour, et de la venue spéciale à tout homme, à l'heure de sa mort.

CHAPITRE IX



DE L'ATTITUDE DU CHRIST AU JUGEMENT DERNIER

Le Christ, notre époux et notre juge en ce jugement, récompensera et se vengera selon la justice, car il accordera à chacun selon ses mérites. Il donne à tout homme juste, pour toute bonne œuvre en l'esprit du Seigneur, un salaire sans mesure, qu'il est lui-même et que nulle créature ne peut mériter. Mais comme il coopère dans la créature, la créature mérite, par sa vertu, de l'avoir en salaire. Et par une justice nécessaire, il donne aux damnés, éternelle douleur et éternelle peine, car ils ont méprisé et rejeté un bien éternel pour un bien périssable. Et ils se sont volontairement détournés de Dieu, contrairement à sa gloire et à sa volonté, et se sont tournés vers les créatures. Et ils sont maudits justement.

Ceux qui témoignent au jugement sont les anges et la conscience des hommes. Et l'adversaire, c'est l'ennemi infernal, et le juge, c'est le Christ, que nul ne peut tromper.

CHAPITRE X

DE CINQ ESPÈCES DE PERSONNES QUI DOIVENT COMPARAÎTRE AU JUGEMENT

Cinq espèces de personnes doivent paraître devant ce juge.

La première et la pire, est celle des chrétiens qui meurent en état de péché mortel, sans pénitence et sans regret, car ils ont méprisé la mort et les sacrements du Christ, ou bien ils ont reçu ceux-ci inutilement et indignement, et ils n'ont pas pratiqué les œuvres de miséricorde envers leur prochain, dans la charité, selon les commandements de Dieu. Et c'est pourquoi ils sont damnés au plus profond de l'enfer.

Les autres sont les incroyants, les païens ou les juifs; ils doivent paraître devant le Christ, cependant ils étaient damnés dès leur vie, car ils n'avaient en leur temps ni grâce, ni amour divin, et c'est pourquoi ils demeuraient en l'éternelle mort de la damnation, mais ils seront moins tourmentés que les mauvais chrétiens, car ils ont reçu de Dieu moins de dons, et lui doivent moins de fidélité.

La troisième catégorie est celle de bons chrétiens qui sont tombés dans le péché, par moments, et se sont relevés par la contrition et la pénitence, mais n'ont pas payé toute leur dette à la justice; ceux-ci appartiennent au purgatoire.

La quatrième catégorie comprend les hommes qui ont gardé les commandements de Dieu, ou s'ils les ont enfreints, ils sont revenus à Dieu par la contrition, la pénitence, les œuvres d'amour et de miséricorde et ont accompli leur pénitence, en sorte que leur âme, au sortir de leur bouche, monte au ciel sans passer par le purgatoire.

La cinquième catégorie comprend tous ceux qui, au-dessus des œuvres extérieures de la charité, ont leur séjour dans le ciel et sont unis à Dieu et immergés en Dieu et en qui Dieu est immergé, en sorte qu'entre Dieu et eux il n'y a pas d'autre intermédiaire que le temps et leur état mortel. Lorsqu'ils sont délivrés du corps, à l'instant même, ils jouissent de leur éternelle béatitude et ils ne sont pas jugés, mais jugeront eux-mêmes les autres hommes, avec le Christ, au dernier jour. Et alors toute vie mortelle, et toute peine temporelle, sur terre, et aussi en purgatoire finiront. Et tous les damnés s'enfonceront et s'abîmeront jusqu'au fond de l'enfer, en une dissolution et une horreur éternelles, avec l'ennemi et ses compagnons. Et les bénis seront en un moment dans l'éternelle gloire, avec

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

le Christ, leur époux. Et ils contempleront et goûteront en jouissant l'opulence sans bornes de l'essence divine, éternellement et à jamais.

Et c'est là la troisième venue que nous attendons tous, et qui est encore future. La première venue où Dieu se fit homme et vécut dans l'humilité, et mourut d'amour pour nous, nous l'imiterons au-dehors par les mœurs parfaites des vertus, et au-dedans par la charité et la véritable humilité. L'autre venue, qui est actuelle, où il vient avec des grâces en tout cœur amoureux, nous la désirerons et nous prierons tous les jours, afin de persévérer et de croître en nouvelles vertus. La troisième venue, au jugement ou à l'heure de notre mort, nous l'attendrons désireusement avec résignation et respect, afin d'être délivré de cette misère, et d'entrer en la salle de la gloire. Cette venue, de trois manières, est le second point des quatre principaux, où Jésus-Christ dit : *Sponsus venit*, l'époux arrive.

CHAPITRE XI

D'UNE SORTIE SPIRITUELLE VERS TOUTES LES VERTUS

Maintenant comprenez et observez. Le Christ dit au commencement du sermon : *Voyez* ; c'est-à-dire, voyez par la charité et la pureté de la conscience, comme vous l'avez appris au commencement. Or, il nous a montré ce que nous verrons : ce sont ces trois venues.

Il nous ordonne ce qu'il faut faire ensuite, et dit : *Sortez*, si vous avez rempli la première condition nécessaire, c'est-à-dire si vous voyez en grâce et en charité et si vous avez bien observé votre modèle, le Christ, en sa sortie ; il jaillit en vous, de votre amour et de l'observation amoureuse de votre époux, une ardeur de justice, c'est-à-dire un désir de le suivre dans les vertus. Alors le Christ dit en vous : *Sortez*. Cette sortie doit avoir trois modes. Nous devons sortir vers Dieu, vers nous-mêmes, vers notre prochain par la charité et la justice ; car la charité s'efforce toujours vers en haut, c'est-à-dire vers le royaume de Dieu, qui est Dieu lui-même ; car il est la source dont elle a efflué sans intermédiaire et qui demeure toujours immanente. La justice qui naît de la charité veut rendre parfaites les mœurs et les vertus qui conviennent au royaume de Dieu, c'est-à-dire des âmes.

Ces deux choses, la charité et la justice établissent un fondement solide dans le royaume de l'âme, que Dieu va habiter, et ce fondement c'est l'humilité.

Ces trois vertus supportent tout le poids et tout l'édifice de toutes les vertus et de toute sublimité ; car la charité maintient l'homme en face des insondables biens de Dieu d'où elle efflue, de manière qu'il persévère en Dieu, et croisse en toutes les vertus et en véritable humilité : Et la justice maintient l'homme en présence de l'éternelle vérité de Dieu, afin que la vérité lui soit découverte, et qu'il soit illuminé, et accomplisse toutes les vertus sans erreur. Mais l'humilité maintient toujours l'homme devant la suprême puissance de Dieu, afin qu'il demeure toujours abaissé et petit, et s'abandonne à Dieu, et ne tienne plus à soi. Voilà la façon dont l'homme se tiendra devant Dieu, afin de croître toujours en nouvelles vertus.

CHAPITRE XII

DE QUELLE FAÇON L'HUMILITÉ EST LE FONDEMENT DE TOUTES LES VERTUS

Maintenant comprenez, car ayant fait de l'humilité la base de tout, nous voulons d'abord parler d'elle.

L'humilité est le désir de l'abaissement ou de la profondeur, c'est-à-dire une inclination ou un interne désir d'abaissement du cœur et de la conscience, devant la sublimité de Dieu. La justice de Dieu exige cette soumission et, grâce à la charité, le cœur amoureux ne peut l'abandonner. Lorsque l'homme amoureux et humble considère que Dieu l'a servi si humblement, si amoureusement et si fidèlement, et ensuite que Dieu est si haut, si puissant, si noble, et l'homme si pauvre, si petit et si bas, il naît de tout cela, dans le cœur humble, un immense respect et une immense vénération envers Dieu ; car vénérer Dieu par toutes les œuvres, au-dedans et au-dehors, c'est l'œuvre première et la plus délicieuse de l'humilité, et la plus savoureuse de la charité, et la plus opportune de la justice. Car le cœur humble et amoureux ne peut rendre à Dieu et à sa noble humanité, des honneurs, ni s'abîmer en des abaissements qui satisfassent son désir. Et c'est pourquoi il semble à l'homme humble qu'il fasse toujours trop peu en l'honneur de Dieu et dans son humble service. Et il est humble, et il vénère la Sainte Église et les sacrements, et il est frugal dans ses aliments et sa boisson, dans ses paroles, dans ses réponses à tous et dans ses relations. Il se contente de ses vêtements pauvres, des emplois les plus vils, et son visage est humble, sans artifice et sans feinte. Et il est humble dans ses pratiques, extérieurement et intérieurement, devant Dieu et devant les hommes, en sorte que nul ne soit scandalisé à cause de lui. Et c'est ainsi qu'il dompte et éloigne l'orgueil, qui est la cause et l'origine de tous les péchés. L'humilité rompt les pièges de l'ennemi, du péché et du monde. Et l'homme est réglé en lui-même et affermi dans le lieu même de la vertu. Le ciel lui est ouvert et Dieu est enclin à écouter sa prière et il est comblé de grâces. Et le Christ, la pierre solide, est son appui, et celui qui édifie les vertus dans l'humilité, ne peut s'égarer.

CHAPITRE XIII

DE L'OBÉISSANCE

De cette humilité naît l'obéissance, car nul autre que l'homme humble ne peut être intérieurement obéissant.

L'obéissance est une disposition soumise et souple et une bonne volonté prête à tout ce qui est bien. L'obéissance soumet l'homme aux ordres, aux défenses et à la volonté de Dieu, et elle soumet l'âme et la force sensuelle à la raison transcendante, de telle sorte que l'homme vive convenablement et raisonnablement. Et elle rend l'homme soumis et obéissant à la Sainte Église et aux sacrements, aux prélats, à leurs enseignements, à leurs ordres, à leurs conseils, et à toutes les bonnes pratiques de la sainte chrétienté. Elle prépare également l'homme, et l'assouplit au service de tous, dans les conseils, dans les œuvres, dans les soins corporels et spirituels, selon les besoins de chacun et la bonne prudence.

Et elle éloigne la désobéissance, qui est une fille de l'orgueil et qu'il faut fuir plus que le venin ou le poison. L'obéissance dans la volonté et les œuvres, orne, étend et manifeste l'humilité de l'homme. Elle donne la paix aux cloîtres, et si elle existe chez le prélat, comme il faut qu'elle existe, elle attire ceux qui sont sous ses ordres. Elle maintient la paix et l'égalité entre égaux. Et celui qui l'observe est aimé de ceux qui sont au-dessus de lui, et les dons de Dieu, qui sont éternels, l'élèvent et l'enrichissent.

CHAPITRE XIV

DE L'ABDICATION DE LA VOLONTÉ

De cette obéissance naît l'abdication de la volonté et du bon plaisir, car nul ne peut, en toute chose, renoncer à sa volonté propre, au profit de la volonté d'un autre, si ce n'est l'homme obéissant, car on peut obéir extérieurement en conservant sa volonté propre. L'abdication de la volonté fait vivre l'homme, sans choisir ceci ni cela, sans préférence en ce qu'il fait ou ce qu'il ne fait pas, lorsqu'il s'agit de choses étrangères ou qui s'éloignent de la vie et de l'enseignement des saints. Mais toujours il agit pour la gloire de Dieu, selon ses commandements et la volonté de ses supérieurs et en vue du repos de tous ceux avec lesquels il vit, selon la véritable prudence.

Par l'abdication de la volonté en ce qu'on fait, en ce qu'on ne fait pas, en ce qu'on souffre, la substance et l'occasion de l'orgueil sont repoussées et l'humilité suprême s'accomplit. Et Dieu domine l'homme comme il veut ; et la volonté de l'homme s'unit si bien à celle de Dieu qu'il ne peut plus vouloir ni désirer autrement. Il a dépouillé le vieil homme et revêtu l'homme nouveau, renouvelé et parfait selon la volonté divine. C'est de lui que le Christ a dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit, c'est-à-dire ceux qui ont renoncé à leur volonté, car le royaume des cieux leur appartient. »

CHAPITRE XV

DE LA PATIENCE

De l'abandon de la volonté naît la patience ; car nul ne peut être parfaitement patient en toute chose, excepté celui qui a soumis sa volonté à celle de Dieu, et de tous les hommes en tout ce qui est utile et convenable.

La patience est une tranquille tolérance de tout ce qui peut arriver à l'homme, de la part de Dieu ou des hommes. Rien ne peut troubler l'homme patient, ni la perte des biens de la terre, ni celle de ses amis ou de ses parents, ni les maladies, ni l'ignominie, ni la vie, ni la mort, ni le purgatoire, ni le démon, ni l'enfer. Car il s'est abandonné à la volonté de Dieu dans le véritable amour. Et pourvu que le péché mortel ne l'atteigne pas, tout ce que Dieu lui ordonne dans le temps ou l'éternité lui semble léger. Cette patience orne l'homme et l'arme contre la colère et la fureur soudaine et contre l'impatience de la souffrance, qui souvent trompe l'homme au-dedans et au-dehors et l'expose à de multiples tentations.

CHAPITRE XVI

DE LA DOUCEUR

De cette patience naissent la douceur et la mansuétude, car nul ne peut être doux dans les revers si ce n'est l'homme patient.

La douceur crée en l'homme la paix et le repos de toute chose ; car l'homme doux supporte les paroles et les gestes grossiers, et les mauvais visages et les mauvaises œuvres, et toutes les injustices envers lui et envers ses amis, et il se contente de tout, car la mansuétude est la souffrance dans le repos. Grâce à la douceur, la force de la colère demeure immuable en sa tranquillité, la force du désir s'érige vers les vertus, et la force de la raison qui le sait, se réjouit, et la conscience qui le savoure demeure en paix, car les autres péchés mortels, la colère et la fureur sont éloignés d'elle. Car l'esprit de Dieu se repose en l'homme doux et humble, et le Christ dit : « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre, » c'est-à-dire leur propre nature et les choses de la terre dans la douceur, et après cette terre, les choses éternelles.

CHAPITRE XVII



DE LA MANSUÉTUDE

De la même source que la douceur naît la mansuétude, car nul ne peut posséder la mansuétude, si ce n'est l'homme doux. Cette mansuétude fait que l'homme oppose un visage aimant et d'amicales paroles, et toutes les œuvres de miséricorde, à ceux qui sont irrités, s'il espère qu'ils rentreront en eux-mêmes et se corrigeront.

Grâce à la clémence et à la mansuétude, la charité demeure vivace et féconde en l'homme; car le cœur plein de mansuétude est semblable à la lampe pleine d'huile précieuse, car l'huile de la mansuétude éclaire de ses bons exemples le pécheur égaré, et elle panse et guérit par des paroles et des œuvres consolatrices, ceux dont le cœur est blessé, attristé ou irrité. Et elle enflamme et illumine ceux qui sont dans la charité et nulle jalousie et nulle envie ne peuvent l'atteindre.

CHAPITRE XVIII

DE LA COMPASSION

De la mansuétude naît la compassion, qui est une part de la souffrance de tous, car nul ne peut souffrir avec tous les hommes, si ce n'est celui qui a la mansuétude.

La compassion est un mouvement intérieur du cœur, obtenu par la pitié pour la détresse corporelle ou spirituelle de tous les hommes. Cette compassion fait que l'homme souffre avec le Christ dans les souffrances de celui-ci, lorsqu'il considère la raison de ces douleurs, le mode du Christ, sa résignation, son amour, ses blessures, sa sensibilité, ses tortures, sa honte, sa noblesse, sa misère, les ignominies subies, les mépris essuyés, la couronne, les clous, sa clémence, sa perte et sa mort dans la patience. Ces peines inouïes et multiples du Christ notre libérateur et notre époux, émeuvent toutes les pitiés de l'homme pitoyable.

La compassion fait que l'homme s'observe et remarque ses fautes, et son impuissance dans les vertus et dans tout ce qui importe à la gloire de Dieu ; sa tiédeur et sa lenteur, la multiplicité de ses défauts, la perte de son temps, et son imperfection actuelle dans les vertus et les bonnes mœurs. Tout cela fait que l'homme a pitié de soi, dans la compassion véritable. ensuite, la compassion fait que l'homme considère ses erreurs et ses égarements, le peu de soin qu'il a de Dieu et de son salut éternel, son ingratitude pour tout le bien que Dieu lui a fait et pour tout ce qu'il a souffert pour l'homme. Et il considère aussi qu'il est étranger aux vertus, qu'il ne les connaît ni ne les pratique, qu'il est habile et malin en tout ce qui est mal et injuste, il voit l'attention qu'il prête au gain et à la perte des dons de la terre, et son inattention et son insouciance envers Dieu, envers les choses éternelles et envers son salut. Cette considération fait éprouver à l'homme juste une grande compassion pour le salut de tous les hommes.

L'homme observera aussi avec pitié les besoins corporels de son prochain et les multiples douleurs de la nature, lorsque l'on remarque la faim que souffrent les hommes, la soif, le froid, la nudité, la maladie, la pauvreté, le mépris, l'oppression des pauvres de maintes façons, la tristesse à la perte des parents, des amis, des biens, de l'honneur, du repos ; et les innombrables afflictions qui tombent sur l'homme. Tout cela excite l'homme juste à la compassion, et il souffre avec tous les hommes, mais sa plus grande souffrance est l'impatience des autres, et

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

de voir qu'ils perdent leur salaire et méritent bien souvent l'enfer. Voilà l'œuvre de la compassion et de la miséricorde.

Cette œuvre de la compassion et de l'amour général, vainc et éloigne le troisième péché mortel, à savoir : la haine et l'envie, car la compassion est une blessure du cœur, qui fait aimer tous les hommes et qui ne peut guérir tant que quelque souffrance vit dans les hommes, car Dieu lui a ordonné tous les deuils et toutes les douleurs avant toutes les autres vertus. Et c'est pourquoi le Christ dit : « Bienheureux ceux qui sont affligés car ils seront consolés » à savoir lorsqu'ils moissonneront dans la joie ce qu'ils sèment maintenant, par la compassion, dans la tristesse.

CHAPITRE XIX

DE LA GÉNÉROSITÉ

De cette compassion naît la générosité, car nul ne peut être surnaturellement généreux avec la foi en tous les hommes et avec amour, excepté l'homme miséricordieux, car on peut donner généreusement à telle personne en particulier, sans charité et sans surnaturelle générosité.

La générosité est une large effluence du cœur ému de charité et de miséricorde. Lorsque l'homme considère avec compassion les souffrances et les peines du Christ, de cette considération naît la générosité, qui nous excite à louer et à remercier le Christ, de ses douleurs et de son amour, en même temps qu'elle fait naître le respect, la vénération, et la joyeuse et humble soumission du cœur et de l'âme dans le temps et dans l'éternité. Quand l'homme s'observe lui-même et dans la commisération de soi, et qu'il considère le bien que Dieu lui a fait, et son impuissance, il ne peut s'empêcher d'effluer en la libéralité de Dieu, et de se réfugier en sa miséricorde et en sa fidélité et de s'abandonner en lui, avec une libre et parfaite volonté de le servir à jamais. L'homme généreux, qui observe les erreurs, les égarements et l'injustice des hommes, désire et implore, avec une intime confiance l'effluence des dons divins et l'exercice de leur générosité sur tous les hommes, afin que ceux-ci rentrent en eux-mêmes et se convertissent à la vérité. L'homme généreux considère aussi avec compassion les besoins matériels de tous les hommes, il sert, il donne, il prête, il console ceux qu'il faut consoler, selon ses moyens et selon la prudence.

Au moyen de cette générosité, on pratique les sept œuvres de miséricorde, les riches par leurs services et leurs biens, les pauvres par la bonne volonté et le divin désir de faire le bien s'ils en avaient le pouvoir, et ainsi la vertu de générosité est parfaite.

Grâce à la générosité du fonds, toutes les vertus sont multipliées, et toutes les forces de l'âme sont illustrées. Car l'homme généreux a toujours la joie dans l'esprit, il est sans inquiétude dans le cœur et il surabonde en désirs et il est tout à tous dans les œuvres de la vertu ; car celui qui est généreux et n'aime point les choses de la terre, si pauvre qu'il soit, est semblable à Dieu, car tout ce qu'il a en lui et tous ses sentiments donnent et effluent. Et ainsi il a éloigné le quatrième péché mortel, l'avarice et l'avidité. Jésus-Christ dit de ces hommes : « Bienheu-

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

reux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde» en ce jour où ils entendront cette voix leur dire: « Venez, vous les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. »

CHAPITRE XX

DU ZÈLE ET DE LA DILIGENCE

De cette générosité naissent un zèle surnaturel et une diligence en toutes les vertus et en tout ce qui est convenable. Nul ne peut éprouver ce zèle, excepté l'homme généreux et diligent. C'est une intérieure et impatiente impulsion vers toutes les vertus, et vers la ressemblance du Christ et de ses saints. En ce zèle, l'homme désire joindre à la gloire et dépenser en l'honneur de Dieu, son cœur et ses sens, son âme et son corps, et tout ce qu'il est, et tout ce qu'il peut recevoir.

Ce zèle fait veiller l'homme dans la raison et dans les distinctions, et lui fait pratiquer les vertus, par l'âme et le corps, dans la justice. Grâce à ce zèle surnaturel, toutes les forces de l'âme sont ouvertes à Dieu et préparées à toutes les vertus. La conscience est réjouie et la grâce divine est augmentée, la vertu est pratiquée avec joie, et les œuvres extérieures sont ornées. De celui qui a reçu de Dieu ce zèle vivide est éloigné le cinquième péché capital, qui est la tiédeur et la tristesse aux vertus indispensables au salut. Et parfois, ce zèle vivide écarte la lourdeur et la lenteur de la nature corporelle. C'est à ce sujet que Jésus-Christ dit : « Bienheureux ceux qui souffrent la faim et la soif pour la justice, car ils seront rassasiés. » Ce sera, lorsque la gloire de Dieu se manifestera, et emplira chacun d'eux en proportion de son amour et de sa justice.

CHAPITRE XXI

DE LA MODÉRATION ET DE LA SOBRIÉTÉ

Du zèle, naissent la modération et la sobriété au-dedans et au-dehors ; car nul ne peut garder la véritable modération dans la sobriété, s'il n'est singulièrement diligent et zélé à conserver l'âme et le corps en la justice. La sobriété sépare la force supérieure d'avec la force animale et garde l'homme d'immodérations et d'excès. La sobriété ne veut goûter ni savoir les choses qui ne sont pas permises.

L'incompréhensible et sublime nature de Dieu dépasse toutes les créatures au ciel et sur la terre, car tout ce que la créature conçoit est créature. Mais Dieu est au-dessus de toute créature, et au-dedans et au-dehors de toute créature, et toute compréhension créée est trop étroite pour le comprendre. Mais pour que la créature conçoive et comprenne Dieu, elle doit être attirée au-dessus d'elle-même en Dieu et il faut qu'elle comprenne Dieu par Dieu. Ceux qui voudraient alors savoir ce que Dieu est et l'étudier, qu'ils sachent que c'est défendu. Ils deviendraient fous. Toute lumière créée, doit faillir ici. Cette quiddité de Dieu dépasse toute créature. Mais l'Écriture, la nature et toutes les créatures, nous montrent où elle est. On croira les articles de foi et on ne tentera pas de les pénétrer, car c'est impossible tant que nous sommes ici : voilà la sobriété. On n'exposera et n'expliquera pas autrement que selon la vie du Christ et de ses saints, les occultes et subtils enseignements de l'Écriture que l'Esprit-Saint a inspiré. L'homme étudiera la nature et l'Écriture, et toute créature en tirera son profit, et rien de plus. Voilà la sobriété de l'esprit.

L'homme gardera la sobriété des sens, et il domptera par la raison la force animale, afin que le plaisir animal ne se délecte pas trop au goût des aliments et des boissons, mais que l'homme mange et boive comme un malade prend une potion ; parce qu'il le faut bien pour conserver ses forces et pouvoir servir Dieu. Et voilà la sobriété du corps. L'homme gardera le mode et la mesure dans les mots et les œuvres, dans le silence et les paroles, dans le boire et dans le manger, en ce qu'il fait et en ce qu'il ne fait pas, à la manière de la Sainte Église et à l'exemple des saints.

Par la modération et la sobriété de l'esprit, au-dedans, l'homme conserve la fermeté et la persévérance dans la foi, et la pureté de l'intelligence et l'apaisement de la raison, nécessaires pour comprendre la vérité ; et la flexibilité à la volonté

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

de Dieu vers toutes les vertus ; la paix du cœur et la sérénité de la conscience. Et grâce à ceci, il possède la paix affermie en Dieu et en lui-même.

Et par la modération et la sobriété des sens corporels au-dehors, l'homme conserve souvent la santé et le contentement de la nature corporelle ; son honneur dans les relations du dehors et la réputation de son nom. Et ainsi il a la paix en soi et la paix avec son prochain. Car il attire et réjouit tous les hommes de bonne volonté, par sa modération et sa sobriété. Et il éloigne le sixième péché mortel, qui est l'immodération, la gloutonnerie et la gourmandise. C'est de ceci que le Christ a dit : « Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés fils de Dieu. » Car étant semblables au Fils, qui a fait la paix en toutes les créatures qui le désiraient et qui font la paix à leur tour, par la modération et la sobriété, le Fils partagera entre eux l'héritage de son Père, et ils posséderont cet héritage avec lui dans l'éternité.

CHAPITRE XXII

DE LA PURETÉ

De cette sobriété naît la pureté de l'âme et du corps, car nul ne peut être absolument pur de corps et d'âme, excepté celui qui est sobre de corps et d'âme.

La pureté de l'esprit consiste en ce que l'homme n'adhère à nulle créature par quelque affectueux désir, mais s'attache à Dieu seul, car on se servira de toutes les créatures et on jouira de Dieu seul. La pureté de l'esprit fait que l'homme s'attache à Dieu au-dessus de l'intelligence et au-dessus des sens, et au-dessus de tous les dons que Dieu peut déverser en l'âme ; car tout ce que la créature reçoit en son intelligence ou en ses sens, la pureté veut le dépasser et se reposer en Dieu. On n'ira pas au sacrement de l'autel à cause des délectations, du désir ou du plaisir, de la paix, de l'apaisement et des douceurs qu'on y trouve, ni à cause de quoi que ce soit, mais à la gloire de Dieu seul, et afin de croître en toutes les vertus. Voilà la pureté de l'esprit.

La pureté du cœur signifie que l'homme, en toute tentation corporelle ou en tout remuement de la nature se tourne vers Dieu sans hésitation, dans la liberté de sa volonté, en s'abandonnant à lui avec une nouvelle confiance et un ferme propos de demeurer toujours avec Dieu. Car consentir au péché ou au désir que la nature corporelle désire comme une bête, est une séparation d'avec Dieu.

La pureté du corps veut que l'homme s'abstienne et se garde d'œuvres impures, de quelque genre qu'elles soient, lorsque sa conscience lui assurera qu'elles sont impures et contraires aux commandements, à la gloire et à la volonté de Dieu.

Grâce à ces trois espèces de pureté, le septième péché mortel, la luxure, est vaincu et repoussé. La luxure est une inclination jouissante de l'esprit, divergent de Dieu vers une chose créée, c'est l'œuvre impure de la chair en dehors de la permission de la Sainte Église, et la résidence corporelle du cœur en quelque goût ou quelque désir d'une créature, quelle qu'elle soit. Je n'ai pas en vue, ici, les mouvements subits de l'amour ou du désir que nul ne peut éviter.

Vous savez maintenant que la pureté de l'esprit conserve l'homme à la ressemblance de Dieu, insoucieux des créatures, incliné en Dieu et uni à lui. On compare la chasteté du corps à la blancheur du lys et à la pureté des anges. En la résistance, on la compare à la rougeur des roses, et à la noblesse des martyrs. Si

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

on la garde par amour pour Dieu et en son honneur, elle est alors parfaite et on l'assimile au tournesol, car c'est l'un des suprêmes ornements de la nature.

La pureté du cœur fait se renouveler et s'accroître la grâce de Dieu. En la pureté du cœur sont inspirées, pratiquées et conservées toutes les vertus. Elle garde et conserve les sens au-dehors, elle dompte et vainc le désir animal au-dedans et elle est l'ornement de toute l'intimité. Elle est l'exclusion du cœur aux choses de la terre et à tout mensonge et son éclosion aux choses du ciel et à toute vérité. Et c'est pourquoi le Christ a dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Vision en laquelle réside notre éternelle joie et tout notre salaire et l'entrée de notre béatitude. C'est pourquoi l'homme sera sobre et modéré en toute chose, et se gardera de fréquentations et de toute occasion qui pourraient ternir la pureté de l'âme ou du corps.

CHAPITRE XXIII

DE TROIS ENNEMIS À VAINCRE PAR LA JUSTICE

Si nous voulons posséder cette vertu et repousser ces ennemis, nous devons avoir la justice et nous devons la pratiquer et la conserver jusqu'à notre mort, en la pureté du cœur, car nous avons trois ennemis puissants qui nous tentent et nous combattent en tout temps, en tout état et de maintes manières. Si nous faisons la paix avec l'un deux et si nous le suivons, nous sommes vaincus, car ils s'accordent en tous les dérèglements.

Ces trois ennemis sont : le démon, le monde et notre propre chair, elle, qui est le plus près de nous et nous est souvent le pire et le plus nuisible des ennemis. Car nos désirs animaux sont les armes par lesquelles nos ennemis nous combattent. L'oisiveté et l'insouciance de la vertu et de la gloire de Dieu sont la cause et l'occasion du combat. Mais l'infirmité de la nature, la négligence et l'ignorance de la vérité sont le glaive au moyen duquel nos ennemis nous blessent et par moment nous vainquent.

Et c'est pourquoi il faut que nous formions des factions en nous-mêmes et que nous soyons divisés. Et la partie inférieure de nous-mêmes, qui est animale et qui est contraire aux vertus, nous devons la haïr et la persécuter et la faire souffrir au moyen de la pénitence et des rigueurs de la vie, en sorte qu'elle demeure toujours opprimée et soumise à la raison ; et que la justice, avec la pureté du cœur, garde toujours le dessus en toutes les œuvres vertueuses. Et toutes les peines, les douleurs et les persécutions que Dieu nous fait souffrir de la part de ceux qui sont ennemis de la vertu, nous les subirons avec joie, en l'honneur de Dieu et pour la gloire de la vertu, et en vue d'obtenir et de posséder la justice en la pureté du cœur ; car le Christ dit : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des Cieux leur appartient. » Car la justice conservée dans la vertu et dans les œuvres vertueuses est le denier qui pèse aussi lourd que le royaume de Dieu et c'est par lui que nous obtenons la vie éternelle. Par ces vertus, l'homme sort pour aller vers Dieu et vers soi, et vers son prochain, dans les bonnes mœurs, les vertus et la justice.

CHAPITRE XXIV

DU ROYAUME DE L'ÂME

Celui qui veut obtenir cette vertu et la conserver, ornera, occupera et ordonnera son âme comme un royaume. Le libre arbitre est le roi de l'âme. Il est libre par la nature et plus libre encore par la miséricorde. Il sera couronné d'une couronne nommée Charité. Cette couronne et ce royaume, on les recevra de l'Empereur qui est le Seigneur, le dominateur et le roi des rois, et on possédera, régira et conservera ce royaume en son nom. Ce roi, le libre arbitre, habitera la ville la plus haute du royaume, c'est-à-dire la force concupiscible de l'âme. Et il sera orné et vêtu d'une robe bipartie; le côté droit de la robe sera une vertu qui se nomme force, afin qu'il soit fort et puissant pour vaincre tout obstacle et qu'il puisse séjourner au ciel, dans le palais du suprême Empereur et incliner avec amour et dans un abandon plein de désir, sa tête couronnée devant le roi suprême. C'est l'œuvre propre de la charité. Par elle on reçoit la couronne, par elle on orne la couronne, et par elle on conserve et on possède le royaume durant l'éternité. Le côté gauche de la robe sera une vertu cardinale, qui se nomme force morale. Grâce à elle, le libre arbitre, le roi, subjuguera toute immortalité et accomplira toute vertu et aura le pouvoir de conserver son royaume jusqu'à sa mort.

Ce roi choisira des conseillers en son pays, les plus sages de son territoire. Ce seront deux vertus divines, la science et la discrétion, illuminées par la grâce divine. Elles habiteront près du roi, en un palais qui se nomme la force raisonnable de l'âme. Et elles seront vêtues et ornées d'une vertu morale qui se nomme tempérance; afin que le roi agisse et s'abstienne toujours d'après leurs conseils. Par la science on purgera la conscience de tous ses défauts et on l'ornera de toutes les vertus; et grâce à la discrétion, on donnera et on prendra, on fera et on ne fera pas, on se taira et on parlera, on jeûnera et on mangera, on écouterà et on répondra, et on agira en toute chose selon la science et la discrétion vêtues de leur vertu morale, qui se nomme tempérance ou modération.

Ce roi, le libre arbitre, établira aussi en son royaume un juge, qui sera la justice, qui est une vertu divine lorsqu'elle naît de l'amour. Et c'est une des vertus morales suprêmes. Ce juge habitera dans la conscience, au milieu du royaume, en la force irascible. Et il sera orné d'une vertu morale qui se nomme prudence.

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

Car la justice ne peut être parfaite. Ce juge, la justice, parcourra le royaume avec la force et la puissance du roi, accompagné de la sagesse du conseil et de sa propre prudence. Et il fera des promotions et donnera des démissions, il jugera et condamnera, fera mourir et laissera en vie, estropiera, aveuglera et rendra la vue, élèvera et abaissera et organisera, punira et châtiara toute chose selon la justice et anéantira tous les vices.

Le peuple du royaume, c'est toutes les forces de l'âme, elles seront appuyées sur l'humilité et sur la crainte divine soumises à Dieu en toutes les vertus, chacune d'elles de la manière qui lui est propre. Celui qui a occupé, conservé et ordonné ainsi le royaume de son âme, est sorti par l'amour et les vertus, vers Dieu, vers soi-même et vers son prochain. C'est le troisième point des quatre principaux.

CHAPITRE XXV

D'UNE RENCONTRE SPIRITUELLE ENTRE DIEU ET NOUS

Lorsque l'homme est voyant par la grâce de Dieu et qu'il a la conscience pure, et s'il a examiné les trois venues du Christ, notre époux, et si enfin il est sorti par les vertus, alors a lieu la rencontre de notre époux, et c'est le quatrième point et le dernier. En cette rencontre résident toute notre béatitude et le commencement et la fin de toutes les vertus, et sans cette rencontre nulle vertu ne serait pratiquée.

En sorte que celui qui veut rencontrer le Christ comme son époux bien aimé et qui veut posséder en lui et avec lui la vie éternelle, doit rencontrer le Christ, maintenant, dans le temps, en trois points ou de trois manières. Premièrement, il doit aimer Dieu en toute chose où nous mériterons la vie éternelle. Deuxièmement, il faut qu'il ne s'attache à rien qu'il puisse aimer autant ou plus que Dieu. Troisièmement, il faut qu'il repose en Dieu de tout son zèle, au-dessus de toutes les créatures et au-dessus de tous les dons de Dieu, et de toutes les œuvres des vertus et au-dessus de toutes les grâces sensibles que Dieu peut répandre dans le corps et dans l'âme.

Maintenant comprenez ; celui qui a Dieu pour but, doit l'avoir présent à soi, par quelque raison divine. C'est-à-dire qu'il doit avoir en vue celui qui est le Seigneur du ciel, de la terre et de toute créature, celui qui est mort pour lui et qui peut et veut lui donner le salut éternel. En quelque mode ou sous quelque nom qu'il se représente Dieu, comme seigneur de toute créature, c'est toujours bien. Prend-il quelque personne divine et en elle l'essence et la puissance de la nature divine, c'est bien. Regarde-t-il Dieu comme le sauveur, le libérateur, le créateur, le dominateur, la béatitude, la puissance, la sagesse, la vérité, la bonté, et tout cela sous la même et infinie raison de la nature divine, c'est bien.

Encore que les noms que nous attribuons à Dieu soient nombreux, la sublime nature de Dieu est simple et innommée des créatures. Mais nous lui donnons tous ces noms à cause de sa noblesse et de sa sublimité incompréhensible et parce que nous ne pouvons le nommer ni l'énoncer complètement. Voilà sous quel mode et d'après quelle science Dieu nous sera présent en notre intention. Car avoir Dieu pour but, c'est le voir spirituellement. À cette recherche appartiennent aussi l'affection et l'amour, car connaître Dieu et être sans amour, cela

n'aide et n'avance à rien, et cela n'a aucune saveur. C'est pourquoi l'homme s'inclinera toujours, en toutes ses œuvres amoureusement vers Dieu, qu'il recherche et qu'il aime par-dessus toute chose. Voilà la rencontre de Dieu au moyen de l'intention et de l'amour.

Pour que le pécheur se détourne de ses péchés en une méritoire pénitence, il doit rencontrer Dieu par la contrition, la libre conversion et l'intention sincère de servir Dieu à jamais, et de ne jamais plus commettre de péché. Alors il reçoit de la miséricorde de Dieu en cette rencontre l'espoir assuré du salut éternel et le pardon de ses péchés, et il reçoit le fondement de toutes les vertus, la Foi, l'Espérance et la Charité et la bonne volonté de pratiquer toutes les vertus.

Si cet homme progresse dans la lumière de la foi et s'il observe toutes les œuvres du Christ, et toute sa souffrance et tout ce qu'il nous a promis, et tout ce qu'il a fait pour nous et tout ce qu'il fera jusqu'au jour du jugement et dans l'éternité; si cet homme examine tout cela dans un but utile à son salut, il est inévitable qu'il rencontre le Christ et que le Christ soit présent à son âme pleine de reconnaissance, de louanges et de dignes actions de grâces, pour tous ses dons et pour tout ce qu'il a fait et pour tout ce qu'il fera dans l'éternité. Alors sa foi est fortifiée et il subit une impulsion plus intime et plus puissante vers toutes les vertus. S'il progresse alors dans les œuvres des vertus, il doit encore rencontrer le Christ par l'anéantissement de soi. Qu'il ne se cherche pas soi-même et ne se propose pas de buts étrangers, mais qu'il soit discret en ses œuvres, qu'il ait Dieu en vue en toute chose, et ses louanges, et sa gloire, et qu'il persévère ainsi jusqu'à sa mort, alors sa raison sera illuminée et sa charité augmentée, et il deviendra plus pieux et plus apte à toutes les vertus.

On aura Dieu en vue dans toutes les bonnes œuvres; on ne peut d'ailleurs l'avoir en vue dans les œuvres mauvaises. On n'aura pas deux intentions, c'est-à-dire que l'on ne recherchera pas Dieu en même temps qu'autre chose, mais il faut que toute autre intention soit subordonnée à Dieu et ne lui soit pas contraire, mais soit d'un même ordre, et devienne un secours et une impulsion qui nous mènent plus aisément à Dieu. Ainsi l'homme est dans la vraie voie.

On se reposera aussi sur celui et en celui à qui l'on songe et que l'on aime, plutôt que sur les messagers qu'il envoie, c'est-à-dire sur ses dons. L'âme reposera également en Dieu, au-dessus de tous les ornements et de tous les présents que ses messagers peuvent envoyer.

Les messagers de l'âme sont l'intention, l'amour et le désir. Ils portent à Dieu toutes les bonnes œuvres et toutes les vertus. Au-dessus de tout cela, l'âme reposera en son aimé, au-dessus de toute multiplicité. Voilà la manière et le mode selon lesquels nous rencontrerons le Christ en toute notre vie, en toutes nos

œuvres et en toutes nos vertus, par l'intention droite, afin que nous puissions le rencontrer à l'heure de notre mort en la lumière de la gloire.

Ce mode ou cette manière, comme vous l'avez appris, se nomme une vie active, il est nécessaire à tous les hommes ou tout au moins ne faut-il pas qu'ils vivent contrairement à quelque vertu, encore qu'ils n'aient pas toutes les vertus à ce degré de perfection que j'ai indiqué. Car vivre contrairement aux vertus, c'est vivre dans le péché, car le Christ dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi » celui qui n'est pas humble est orgueilleux, celui qui est orgueilleux n'est pas humble et n'appartient pas à Dieu. Et il en est ainsi de tous les péchés et de toutes les vertus. Il faut toujours posséder la vertu et être en état de grâce, ou posséder ce qui lui est contraire et être dans le péché. Que chaque homme s'éprouve et vive comme il est indiqué ici.

CHAPITRE XXVI

COMMENT ON DÉSIRE CONNAÎTRE L'ÉPOUX EN SA NATURE

L'homme qui vit ainsi, en cette perfection, telle qu'elle est indiquée ici et qui rapporte toute sa vie et toutes ses œuvres à l'honneur et à la gloire de Dieu, et qui recherche et aime Dieu par-dessus toute chose, est souvent excité, en son désir, à voir, à savoir et à connaître le Christ, cet époux qui s'est fait homme par amour pour lui, a travaillé dans l'amour jusqu'à la mort, a chassé de lui le péché et l'ennemi, lui a donné sa grâce et s'est donné soi-même, lui a laissé ses sacrements, a promis son royaume et s'est promis soi-même en salaire éternel, et lui a promis enfin ce qui est nécessaire à son corps, les consolations et les douceurs intérieures, et d'innombrables dons, selon tous les genres de besoin. Lorsque l'homme considère tout ceci, il est excessivement excité à voir le Christ son époux et à connaître ce qu'il est en lui-même. Encore qu'il le connaisse en ses œuvres, cela ne lui semble pas suffisant. Alors il fera comme a fait le publicain Zachée qui désirait voir qui était Jésus-Christ. Il précédera toute la foule, c'est-à-dire la multitude des créatures, car elles nous rendent si petits et si courts, que nous ne pouvons apercevoir Dieu. Et il montera sur l'arbre de la foi, qui croît du haut vers le bas, car ses racines sont en la divinité. Cet arbre a douze rameaux, ce sont les douze articles. Les rameaux inférieurs parlent de l'humanité de Dieu, et des points qui intéressent le salut de notre corps et de notre âme. La partie supérieure de l'arbre parle de la divinité, de la trinité des personnes et de l'unité de la nature divine. L'homme se tiendra sur l'unité à la cime de l'arbre, car c'est là que Jésus doit passer avec tous ses dons.

Ici arrive Jésus, et il voit l'homme, et il lui dit dans la lumière de la foi, qu'il est, selon sa divinité, immesuré et incompréhensible, inaccessible et abyssal et qu'il dépasse toute lumière créée et toute compréhension limitée. C'est la suprême science acquise en la vie active, de reconnaître ainsi, dans la lumière de la foi, que Dieu est inconcevable et incognoscible. En cette lumière, le Christ dit au désir de l'homme : « Descendez vite, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison. » Cette descente rapide où Dieu l'invite n'est autre chose qu'une descente, par le désir et l'amour, dans l'abîme de la divinité, que nulle intelligence ne peut atteindre en la lumière créée. Mais là où l'intelligence reste dehors, entrent l'amour et le désir. L'âme en s'inclinant ainsi en Dieu, par l'intention de

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

l'amour, au-dessus de tout ce qu'elle comprend, se repose et demeure en Dieu et Dieu demeure en elle. Ensuite en montant par le désir, au-dessus de la multitude des créatures, au-dessus de l'œuvre des sens, au-dessus de la lumière de la foi, elle est illuminée, et elle reconnaît que Dieu est incognoscible et inconcevable. Enfin, en s'inclinant par ses désirs vers ce Dieu inconcevable, elle rencontre le Christ et est comblée de ses dons ; et en aimant et en se reposant au-dessus de tous les dons, au-dessus d'elle-même et au-dessus de toutes les créatures, elle habite en Dieu et Dieu en elle.

Voilà de quelle manière vous rencontrerez le Christ sur la cime de la vie active, si vous avez pour fondements, la justice, la charité et l'humilité, et si vous avez bâti là-dessus une maison, c'est-à-dire les vertus qui sont indiquées ici, et si vous avez rencontré le Christ par la foi, et l'intention de l'amour, vous habitez en Dieu et Dieu habite en vous, et vous possédez une vie active.

Et c'est le premier genre de vie dont nous voulions parler.

ICI COMMENCE
LE DEUXIÈME LIVRE DE
L'ORNEMENT DES NOCES
SPIRITUELLES

PROLOGUE

La vierge prudente, c'est-à-dire l'âme pure, qui a renoncé aux choses de la terre, et vit de la vie de Dieu dans les vertus, a puisé dans le vase de son cœur l'huile de la charité et des œuvres divines au moyen de la lampe de la conscience immaculée. Mais lorsque le Christ, son époux, retarde ses consolations et l'effluence nouvelle de ses dons, l'âme devient somnolente et dormante et lente.

Au milieu de la nuit, c'est-à-dire lorsqu'on s'y attend le moins, un cri spirituel retentit dans l'âme : « Voyez, l'Époux arrive, sortez à sa rencontre. » Nous allons parler de cette *vision* et de l'arrivée interne du Christ et de la sortie spirituelle de l'homme à la rencontre de Jésus, et nous allons élucider et expliquer ces quatre conditions d'une vie interne, élevée et désirante que tous n'atteignent pas, mais où beaucoup parviennent cependant, grâce aux vertus et au courage intérieur.

En ces paroles, le Christ nous apprend quatre choses. Dans les premières il veut que notre intelligence soit illuminée d'une surnaturelle lumière, c'est ce que nous remarquons en ce mot qu'il prononce : *Voyez*. Dans les autres il nous montre ce qu'il nous faut voir, c'est-à-dire l'arrivée interne de notre époux d'éternelle vérité, c'est ce que nous voyons lorsqu'il dit : *L'Époux arrive*. En troisième lieu il ordonne de sortir en d'internes pratiques selon la justice, et c'est pourquoi il dit : *Sortez*. En quatrième lieu, il nous montre la fin et le motif de toutes les œuvres, et c'est la rencontre de notre époux Jésus-Christ dans l'unité jouissante de la divinité.

CHAPITRE I

DE QUELLE MANIÈRE ON DEVIENT SURNATURELLEMENT VOYANT DANS LES EXERCICES INTÉRIEURS

Maintenant, parlons du premier mot. Le Christ dit : *Voyez*. Il faut trois choses à celui qui veut voir surnaturellement dans les exercices intérieurs. La première est la lumière de la grâce divine, plus sublimement éprouvée qu'elle ne peut l'être en la vie extérieure et active, sans activité interne. La deuxième est un dépouillement des images étrangères et une dénudation du cœur, en sorte que l'homme soit libre d'images, d'attachements et de toute créature. La troisième est une conversion libre de la volonté, au moyen de la concentration de toutes les forces corporelles et spirituelles, et délivrée de tout amour désordonné. Ainsi cette volonté conflue dans l'unité de Dieu et dans l'unité des pensées, afin que la créature raisonnable puisse obtenir et posséder surnaturellement la sublime unité de Dieu. C'est pour cela que Dieu a créé le ciel et la terre et toute chose. C'est pour cela qu'il s'est fait homme, qu'il a vécu pour nous et qu'il nous a instruits et nous a montré la voie vers cette unité. Et il est mort dans les liens de l'amour et il est monté aux cieux et nous a ouvert cette même unité en laquelle nous pouvons posséder l'éternelle béatitude.

CHAPITRE II

DE TROIS ESPÈCES D'UNITÉS QUI SONT EN NOUS NATURELLEMENT

Maintenant considérez attentivement : on trouve trois espèces d'unités naturelles en tous les hommes, et, de plus, surnaturelles chez les justes.

La première et la suprême unité de l'homme est en Dieu : car toutes les créatures sont immanentes en cette unité, en ce qui regarde l'essence, la vie et la conservation, et si elles se séparaient de Dieu en ce monde, elles tomberaient dans le néant et deviendraient *rien*. Cette unité est essentielle en nous selon la nature, que nous soyons bons ou méchants. Et sans notre coopération, elle ne nous rend ni saints ni bienheureux. Cette unité, nous la possédons en nous-mêmes et cependant au-dessus de nous, comme un commencement et un support de notre essence et de notre vie.

Une autre union ou unité existe en nous naturellement. C'est l'unité des forces suprêmes, en tant qu'elles prennent activement leur origine naturelle dans l'unité de l'esprit ou des pensées. C'est la même unité que celle qui est immanente en Dieu, mais elle est prise ici activement et là essentiellement. Néanmoins l'esprit est tout entier en chaque unité, selon l'intégrité de sa substance. Nous possédons cette unité en nous-mêmes, au-dessus de la sensibilité ; et de là naissent la mémoire, l'intelligence et la volonté, et toute la puissance des œuvres spirituelles. En cette unité, l'âme s'appelle esprit.

La troisième unité qui est en nous naturellement est le fonds des forces corporelles dans l'unité du cœur, source et origine de la vie corporelle. L'âme possède cette unité au centre vivace du cœur et d'elle effluent toutes les œuvres matérielles et les cinq sens, et l'âme en tire son nom d'âme ; car elle est la source de la vie et anime le corps, c'est-à-dire qu'elle le rend et le conserve vivant. Ces trois unités sont en l'homme naturellement, comme une vie et un règne. Dans l'unité inférieure on est sensible et animal, dans l'intermédiaire, raisonnable et spirituel ; et dans l'unité supérieure on est conservé essentiellement. Et cela existe en tous les hommes, naturellement.

Maintenant ces trois unités sont ornées et cultivées surnaturellement, comme un royaume et une éternelle demeure, par les vertus, dans la charité et dans la vie active. Et elles sont ornées mieux encore et plus glorieusement cultivées par les

exercices internes d'une vie spirituelle. Mais plus glorieusement et plus bienheureusement encore par une surnaturelle vie contemplative.

L'unité inférieure qui est corporelle, est ornée et cultivée surnaturellement par les pratiques extérieures, dans les mœurs parfaites, à l'exemple du Christ et des saints, en portant la croix avec le Christ, en soumettant la nature aux commandements de la Sainte Église et aux enseignements des saints, selon les forces de la nature et la prudence.

L'autre unité qui réside dans l'esprit et qui est absolument spirituelle, est ornée et cultivée surnaturellement par les trois dons divins : la Foi, l'Espérance et l'Amour, et par l'influx de la grâce et des dons divins, et par la bonne volonté faite à toutes les vertus, et le désir de suivre les exemples du Christ et de la sainte chrétienté.

La troisième unité, et la suprême, est au-dessus de notre intelligence et cependant essentiellement en nous, nous la cultivons surnaturellement lorsqu'en toutes nos œuvres de vertu, nous n'avons en vue que la gloire de Dieu, sans autre désir que de nous reposer en lui, au-dessus de la pensée, au-dessus de nous-mêmes et au-dessus de tout. Et c'est là l'unité d'où nous sommes efflués en tant que créatures, et où nous demeurons selon l'essence, et vers laquelle nous tâchons à retourner par l'amour. Voilà les vertus qui ornent cette triple unité dans la vie active.

Maintenant nous allons dire comment cette triple unité est ornée plus sublimement et cultivée plus noblement par l'exercice intérieur joint à la vie active. Lorsque l'homme, grâce à l'amour et à l'intention droite, s'élève en toutes ses œuvres et en toute sa vie, vers l'honneur et la gloire de Dieu, et cherche le repos en Dieu par-dessus toute chose, il attendra dans l'humilité et la patience et dans l'abandon de soi et dans l'espoir de nouvelles richesses et de nouveaux dons, et il sera toujours insoucieux, qu'il plaise à Dieu de lui accorder ses dons ou de les lui refuser. On se prépare ainsi à recevoir une vie interne de désirs, et quand on est prêt, on versera en cette aptitude une noble liqueur. Il n'y a pas de vase plus noble que l'âme aimante, ni de breuvage plus nécessaire que la grâce de Dieu. L'homme offrira ainsi à Dieu toutes ses œuvres et toute sa vie, dans une intention simple et droite, et en un repos au-dessus de son intention, au-dessus de lui-même et au-dessus de tout dans la sublime unité où Dieu et l'esprit amoureux sont unis sans intermédiaire.

CHAPITRE III

DE L'INFLUX DE LA GRÂCE DIVINE EN NOTRE ESPRIT

De cette unité, où l'esprit est uni à Dieu sans intermédiaire, effluent la grâce et tous les dons. De cette même unité où l'esprit repose au-dessus de soi, en Dieu, le Christ, l'éternelle vérité, dit : *Voyez, l'époux arrive, sortez à sa rencontre*. Jésus-Christ, qui est la lumière de l'éternelle vérité, dit : *Voyez*. Car c'est par lui que nous devenons voyants, car il est la lumière du Père, et sans lui il n'est point de lumière au ciel ni sur la terre.

Cette parole du Christ en nous n'est autre chose qu'un influx de sa lumière et de sa grâce. Cette grâce tombe en nous dans l'unité de nos forces supérieures et de notre esprit, d'où les forces suprêmes effluent activement en toutes les vertus, par la force de la grâce, et refluent en elle dans les liens de l'amour.

En cette unité résident la force et le commencement et la fin de toutes les œuvres des créatures, naturellement et surnaturellement, aussi loin que cette unité est élaborée créaturellement, par la grâce, les dons divins et la force propre des créatures ; et c'est pourquoi Dieu donne sa grâce dans l'unité des forces supérieures, afin que l'homme pratique toujours la vertu, par la force, la richesse et le flot des grâces. Car il donne la grâce pour les œuvres et se donne lui-même au-dessus de toutes les grâces, pour la jouissance et le repos. L'unité de notre esprit est notre demeure dans la paix divine et dans l'opulence de la charité ; et toute la multiplicité des vertus se rassemble là, et vit dans la simplicité de l'esprit. Maintenant la grâce divine qui efflue de Dieu, devient un courant intérieur ou une effluence de l'Esprit-Saint, qui fait dériver notre esprit intérieurement et le pousse dans toutes les vertus. Cette grâce flue au-dedans, non au-dehors, car Dieu nous est plus intérieur que nous ne le sommes à nous-mêmes ; et son courant intérieur et son travail en nous, naturellement ou surnaturellement, nous est plus proche et plus intérieur que notre propre travail. Et c'est pourquoi Dieu agit en nous au-dedans extérieurement, et toutes les créatures agissent en nous au-dehors, intérieurement. Et de là, la grâce, les dons divins et l'inspiration de Dieu viennent au-dedans, dans l'unité de notre esprit, et non au-dehors, dans les phantasmes des images sensorielles.

CHAPITRE IV

DE QUELLE MANIÈRE NOUS ÉTABLIRONS L'UNITÉ DANS LA LIBERTÉ SANS IMAGES

Maintenant le Christ dit spirituellement dans l'homme en introversion : *Voyez* ; trois choses, ainsi que je le disais auparavant, rendent l'homme voyant dans l'exercice intérieur. La première est l'illumination de la grâce divine. La grâce de Dieu dans l'âme est semblable à la chandelle dans la lanterne ou dans un vase de verre ; car elle éclaire et transillumine le vase, c'est-à-dire l'homme juste. Et elle se manifeste à l'homme qui l'a en lui pourvu qu'il soit attentif à s'observer soi-même. Et par lui, elle se manifeste également aux autres, au moyen des vertus et des bons exemples. Cette irradiation de la grâce divine remue et émeut bientôt internement l'homme. Et cette émotion rapide est la première chose qui nous fait voyants. De cette prompte émotion de Dieu, naît du côté de l'homme, le second point, à savoir une concentration de toutes les forces intérieurement et extérieurement, dans l'unité de l'esprit et les liens de l'amour. Le troisième point est la liberté, de sorte que l'homme puisse se retourner en soi, sans images et sans obstacles, aussi souvent qu'il le veut ; et qu'il se souvienne de son Dieu, c'est-à-dire que l'homme doit être indifférent à la joie et à la douleur, au gain ou à la perte, à l'élévation ou à l'abaissement, aux inquiétudes étrangères, au bonheur ou à la crainte et libre de toute créature. Ces trois choses font l'homme voyant dans l'exercice intérieur. Si vous les possédez, vous avez la base et le commencement de l'exercice et de la vie intérieurs.

CHAPITRE V

D'UNE TRIPLE VENUE DE NOTRE-SEIGNEUR DANS L'HOMME INTÉRIEUR

Alors même que les yeux sont clairs et que la vision est subtile, si l'objet qui leur est offert n'est ni aimable, ni gracieux, la clairvoyance réjouit et profite peu. Et c'est pourquoi le Christ montre aux yeux spirituels illuminés ce qu'ils verront, à savoir l'arrivée intérieure de Jésus-Christ, leur époux.

On trouve trois genres de venue spéciale de Dieu, dans les hommes qui s'exercent dévotieusement en la vie intérieure. Et chacune de ces venues élève l'homme à une essence plus haute et à un exercice plus intime.

La première venue du Christ en l'exercice intérieur pousse l'homme sensiblement, au-dedans, et l'attire violemment vers le ciel, et exige qu'il soit un avec Dieu. Cette impulsion et cette attraction s'éprouvent dans le cœur et dans l'unité de toutes les forces corporelles, et singulièrement, dans la force concupiscible, car cette venue remue et agit dans la partie inférieure de l'homme, car celle-ci doit être complètement purifiée, et ornée, et consumée, et attirée à l'intérieur. Cette impulsion de Dieu au-dedans, elle donne, elle prend, elle rend l'homme pauvre et riche, opulent et misérable, elle fait espérer et désespérer, elle refroidit et elle réchauffe. Ces dons et ces actions contraires sont ineffables en toute langue.

Cette venue, avec ses exercices, se divise en quatre modes, plus élevés les uns que les autres, selon que nous le montrerons ci-après. Et c'est par cela que la partie inférieure de l'homme est ornée dans la vie intérieure.

CHAPITRE VI



DE LA DEUXIÈME VENUE DE NOTRE-SEIGNEUR EN L'HOMME INTÉRIEUR

L'autre mode de l'arrivée intérieure du Christ, plus sublime et plus semblable à lui-même, et accompagné de clartés et de dons plus nombreux est un influx dans les forces suprêmes de l'âme, avec l'opulence des dons divins, qui affermissent, illuminent et enrichissent l'esprit de plusieurs manières. Ce flux de Dieu en nous, exige une effluence et un reflux, accompagnés de tous ces dons, vers la source même d'où le flux est venu. Dieu donne beaucoup dans ce flux, il y montre de grandes merveilles, mais il redemande à l'âme tous ses dons, multipliés au-delà de tout ce que les créatures peuvent accomplir. Cet exercice et ce mode sont plus nobles et plus semblables à Dieu que le premier, et c'est par cela que sont ornées les trois forces supérieures de l'âme.

CHAPITRE VII



DE LA TROISIÈME VENUE DE NOTRE-SEIGNEUR

Notre-Seigneur vient encore d'une troisième manière, et c'est une émotion ou un attouchement interne dans l'unité de l'esprit où sont les forces supérieures de l'âme, et d'où elles effluent, et en laquelle elles refluent, en demeurant toujours unies par les liens de l'amour et par l'unité naturelle de l'esprit. Cette venue engendre l'essence suprême et la plus intime dans la vie interne, et par elle, l'unité de l'esprit est ornée de multiples façons.

Maintenant, le Christ exige en chaque venue une spéciale égression de nous-mêmes, de manière à vivre d'une vie correspondant à sa venue. Et c'est pourquoi, à chaque venue, il dit spirituellement en notre cœur : « Sortez, par votre vie et vos pratiques, et allez où ma grâce et mes dons vous pousseront. » Car pour devenir parfaits, il nous faut sortir et agir en d'internes exercices, selon que l'esprit de Dieu nous pousse, nous charrie, nous influe et nous attouche. Mais si nous résistons à l'esprit de Dieu par la discordance de notre vie, nous perdons ce courant interne et alors les vertus nous font défaut. Voilà les trois venues du Christ dans les exercices intérieurs. À présent nous allons analyser et élucider spécialement chaque venue. Prêtez-nous donc une active attention, car celui qui n'a pas éprouvé cela ne le comprendra pas bien.

CHAPITRE VIII

LA PREMIÈRE DES TROIS VENUES A TROIS MODES, ET FONDE L'UNITÉ

La première venue du Christ, dans les exercices du désir est, ainsi qu'il est dit plus haut, un interne et sensible courant de l'Esprit-Saint, qui nous pousse et nous entraîne vers toutes les vertus. Nous comparerons cette venue au resplendissement et à la puissance du soleil, qui dès son lever, éclaire, transillumine et réchauffe le monde entier en un clin d'œil. De même brille et rayonne le Christ, éternel soleil, qui demeure sur la suprême cime de l'esprit, et illumine et embrase la partie inférieure de l'homme, à savoir son cœur physique et sa force sensorielle, et cela s'accomplit en un temps plus bref qu'un clin d'œil, car l'œuvre de Dieu est prompte, mais l'homme en qui elle a lieu doit être internement *voyant* au moyen d'yeux spirituels.

Le soleil brille en Orient, au milieu du monde, sur les montagnes ; il y accélère l'été et y crée les bons fruits et les vins puissants, en remplissant la terre de joie. Ce même soleil luit en Occident, au bout de la terre ; le pays y est plus froid et la force de la chaleur y est moindre, néanmoins il y produit un grand nombre de fruits excellents, mais on y trouve peu de vins.

Les hommes qui habitent en l'Occident d'eux-mêmes, demeurent dans les sens extérieurs et par leurs bonnes intentions, leurs vertus et leurs pratiques du dehors, en la grâce de Dieu, ils produisent d'abondantes moissons de vertus, de diverses manières, mais il goûtent rarement le vin de la joie intérieure et de la consolation spirituelle.

L'homme qui veut éprouver le rayonnement de l'éternel soleil, qui est le Christ lui-même, sera voyant, et habitera sur les montagnes de l'Orient ; en concentrant toutes ses forces et en élevant son cœur vers Dieu, libre et insoucieux de la joie et de la peine et de toutes les créatures. Là resplendit le Christ, soleil de la justice sur le cœur libre et exalté, et ce sont les montagnes que j'ai en vue. Le Christ, le soleil glorieux et la clarté divine, éclaire et transillumine et embrase de sa venue interne et par la force de son esprit, le cœur libre et toutes les puissances de l'âme. Et c'est l'œuvre première de la venue interne dans les exercices du désir. De même que la force et la nature du feu embrasent les matières offertes aux flammes, de même le Christ embrase le cœur offert libre et exalté dans l'inflam-

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

mation de sa venue interne, et il dit en cette venue : « Sortez par des exercices correspondant à cette venue. »

CHAPITRE IX

DE L'UNITÉ DU CŒUR

De cette chaleur naît l'unité du cœur, car nous ne pouvons obtenir l'unité véritable, si l'esprit de Dieu n'allume sa flamme en notre cœur. Car ce feu rend un et semblable à lui-même tout ce qu'il peut surmonter et transformer.

L'unité fait que l'homme se sent concentré, intérieurement, avec toutes ses forces, dans l'unité de son cœur. L'unité donne la paix interne et le repos du cœur. L'unité du cœur est un lien qui assemble et enlace le corps et l'âme et toutes les forces extérieures et intérieures, dans l'unité de l'amour.

CHAPITRE X



DE QUELLE FAÇON LES VERTUS PROCÈDENT DE L'UNITÉ

De cette unité naît l'intimité, car nul ne peut avoir l'intimité s'il n'est un et réuni en lui-même; la ferveur ou l'intimité est l'introversion de l'homme en son propre cœur, afin de comprendre et d'éprouver l'opération ou l'allocution intérieure de Dieu. L'intimité est une sensible flamme d'amour, que l'esprit de Dieu allume et attise dans l'homme, et celui-ci ne sait d'où elle vient ni ce qui lui est arrivé.

CHAPITRE XI

DE L'AMOUR SENSIBLE

De l'intimité naît un amour sensible qui pénètre le cœur de l'homme et la force concupiscible de l'âme. Cet amour concupiscible et la délectation sensible du cœur, nul ne les peut éprouver s'il n'a pas l'intimité.

L'amour sensible est le goût et l'appétit extraordinaires de Dieu comme d'un bien éternel où tout est contenu. L'amour sensible renonce à toutes les créatures non en tant que besoins, mais en tant que voluptés, l'amour intérieur se sent attouché au-dedans par l'amour éternel qu'il doit pratiquer éternellement. L'amour intérieur renie et méprise volontiers toute chose afin d'obtenir ce qu'il aime.

CHAPITRE XII

DE LA DÉVOTION

De cet amour sensible naît la dévotion envers Dieu et sa gloire. Car nul ne peut avoir la dévotion affamée en son cœur, si ce n'est l'homme qui possède l'amour sensible de Dieu. La dévotion existe lorsque le feu de l'amour élève vers le ciel sa flamme de désirs. La dévotion remue et attise l'homme intérieurement et extérieurement pour l'exciter au service de Dieu. La dévotion fait fleurir le corps et l'âme en gloire et en mérites aux yeux de Dieu et de tous les hommes. Dieu exige la dévotion en tout ce que nous faisons. La dévotion purge le corps et l'âme de tout ce qui pourrait nous retarder ou nous arrêter. La dévotion montre et accorde la véritable voie vers la béatitude.

CHAPITRE XIII

DE LA GRATITUDE

De la dévotion fervente naît la gratitude, car nul ne peut remercier ni louer Dieu parfaitement si ce n'est l'homme fervent et pieux. Or, il faut que nous louions et remercions Dieu, car il nous a créés et doués de raison, il a créé le ciel et la terre et il a établi les anges pour nous servir, et il s'est fait homme à cause de nos péchés, et il nous a instruits, il nous a enseigné et montré la voie, et il a souffert pour nous une mort méprisée, et il s'est promis lui-même et nous a promis son éternel royaume, non seulement pour notre récompense mais encore pour notre salaire. Et il nous a épargnés dans nos péchés, et ensuite il veut nous les pardonner ou les a déjà pardonnés. Et il a versé sa grâce et son amour en notre âme, il veut éternellement demeurer en nous et avec nous. Et durant tous les jours de notre vie, il veut nous visiter et nous a visités, selon nos besoins, au moyen de ses sublimes sacrements. Et il nous abandonne son corps et son sang en aliment et en breuvage, selon le désir et l'appétit de chacun. Et il nous a donné en exemple et offert comme des miroirs, la nature, l'Écriture et toutes les créatures, afin que nous puissions observer et apprendre de quelle façon nous transformerons toutes nos œuvres en vertus. Et il nous a envoyé la puissance et la force, et parfois il nous a accordé la maladie pour notre bien ; et la misère extérieure, en établissant en nous la paix et le repos intérieurs. Et il nous a permis de porter des noms chrétiens et d'être nés de parents chrétiens. Nous remercierons Dieu de tout cela ici-bas, afin de l'en remercier éternellement là-haut. Nous louerons également Dieu au moyen de tout ce que nous pourrons lui offrir.

Louer Dieu, c'est témoigner durant toute notre vie, à la toute-puissance, du respect et de la vénération. Louer Dieu, c'est l'œuvre essentielle des anges et des saints dans le ciel, et des hommes qui aiment, sur la terre. On louera Dieu par ses désirs, par ses forces érigées, par la parole, par les œuvres, par le corps, par l'âme, par les richesses et par un humble esclavage au-dedans et au-dehors. Ceux qui ne louent point Dieu ici, seront muets éternellement. Louer Dieu est l'œuvre la plus joyeuse et la plus voluptueuse des cœurs amoureux. Le cœur plein de louanges désire que toutes les créatures chantent les louanges de Dieu. Il n'y a pas de terme aux louanges de Dieu, car c'est là notre salut et nous le louerons éternellement.

CHAPITRE XIV



DE DEUX DOULEURS QUI NAISSENT DE LA GRATITUDE INTERNE

De la gratitude interne et de la louange naissent une double douleur du cœur et une peine dans le désir. La première douleur est l'impuissance dans la reconnaissance, et dans ce qu'il faut faire pour louer, honorer et servir Dieu. L'autre douleur vient de ce qu'on ne peut croître comme on voudrait en charité, en vertus, en confiance et en mœurs parfaites, afin de devenir digne de louer Dieu, de le remercier et de le servir ainsi qu'il convient. Voilà l'autre douleur. Ces deux douleurs sont à la fois la racine et le fruit, le commencement et la fin de toutes les vertus intérieures.

La souffrance et la douleur intérieures de l'impuissance dans les vertus et dans les louanges de Dieu, sont l'œuvre suprême en ce genre d'exercice intérieur, et c'est par elles que cet exercice devient parfait.

CHAPITRE XV

UNE SIMILITUDE AU SUJET DE CE PREMIER GENRE D'EXERCICE

Maintenant écoutez une comparaison, afin de comprendre cet exercice : lorsque le feu naturel, par sa chaleur et par sa force, a porté à l'ébullition l'eau ou tel autre liquide, c'est son œuvre suprême. Alors l'eau tournoie et retombe sur le même fond, puis elle est élevée de nouveau par la force du feu, pour retomber encore, de sorte que l'eau est toujours en ébullition et que le feu la met toujours en mouvement.

Et de la même façon opère le feu intérieur du Saint-Esprit. Il entraîne, chauffe et excite le cœur et toutes les forces de l'âme jusqu'à l'ébullition, c'est-à-dire jusqu'à remercier et louer Dieu de la manière que j'ai dite. Et ainsi l'on retombe sur le même fond où brûle l'Esprit-Saint, en sorte que le feu de l'amour brûle toujours et que le cœur de l'homme remercie et loue toujours par les paroles et les œuvres et reste toujours dans l'humilité, de manière que l'on estime grand ce que l'on fera et ce que l'on voudrait faire, et peu de chose, ce que l'on fait.

CHAPITRE XVI

ENCORE UNE SIMILITUDE AU SUJET DU MÊME EXERCICE

Lorsque l'été approche et que le soleil monte, il attire l'humidité de la terre le long des racines et du tronc des arbres, jusque dans les branches, et de là viennent la verdure, les fleurs et les fruits.

De même, lorsque le Christ, éternel soleil, s'élève dans notre cœur, en sorte que l'été règne sur l'ornement des vertus, il envoie sa lumière et son ardeur en nos désirs, et extrait le cœur de toute la multiplicité des choses de la terre, et crée l'unité et l'intimité, et fait croître et verdier le cœur par l'amour intérieur, et le fait fleurir d'amoureuse dévotion, et lui fait porter des fruits de gratitude et d'amour, et conserve éternellement ces fruits dans l'humble douleur de l'impuissance.

Ici finit le premier des quatre genres principaux d'exercices intérieurs, qui ornent la partie inférieure de l'homme.

CHAPITRE XVII

D'UNE AUTRE MANIÈRE D'AUGMENTER L'INTIMITÉ PAR L'HUMILITÉ

Mais en comparant ainsi à la splendeur et à la puissance du soleil les quatre modes de venues de Jésus-Christ, nous découvrons encore dans le soleil telle vertu ou telle influence qui rend les fruits plus précoces et les multiplie.

Lorsque le soleil s'élève énormément et qu'il entre dans le signe des Gémeaux, c'est-à-dire en une chose double et de même nature, au milieu du mois de mai, le soleil a une puissance redoublée sur les fleurs, les herbes et sur toutes les choses qui croissent sur la terre. Si alors les planètes qui régissent la nature sont bien ordonnées d'après la saison de l'année, le soleil resplendit sur la terre, et attire l'humidité dans l'atmosphère. De là naissent la rosée et la pluie et les fruits du sol croissent et se multiplient.

De même, lorsque le Christ, clair soleil, s'est élevé en notre cœur au-dessus de toute chose, et que les exigences de la nature matérielle, contraires à l'esprit, sont bien maîtrisées et réglés selon la raison, lorsque l'on possède les vertus de la façon dont j'ai dite dans le premier mode, lorsque, enfin, par l'ardeur de la charité, nous offrons et restituons à Dieu, avec reconnaissance et amour, la délectation et la paix que nous trouvons dans les vertus, de tout cela, naissent par moments de la douce pluie des nouvelles consolations intérieures et la céleste rosée de la douceur divine. Cette rosée et cette pluie font croître et multiplient toutes les vertus journellement, si nous n'y mettons pas obstacle. C'est une opération nouvelle et spéciale, et une venue nouvelle du Christ dans le cœur aimant. Et grâce à ceci, l'homme est élevé plus haut en un mode plus haut. Et le Christ dit sur ce sommet : « Sortez selon le mode de cette venue. »

CHAPITRE XVIII



DE LA PURE SATISFACTION DU CŒUR, ET DE LA FORCE SENSIBLE

De cette douceur naît la volupté du cœur et toutes les forces corporelles, en sorte que l'homme s'imagine qu'il est enlacé intérieurement dans les replis divins de l'amour. Cette volupté et cette consolation sont plus grandes et plus voluptueuses pour le corps et pour l'âme que toutes les voluptés accordées par la terre, alors même que l'homme pourrait en jouir entièrement. En cette volupté Dieu s'immerge dans le cœur au moyen de ses dons avec une telle profusion de délectations, de consolations et de joies, que le cœur déborde intérieurement. Et cela fait remarquer à l'homme combien sont malheureux ceux qui habitent hors de l'amour. Cette volupté liquéfie le cœur au point que l'homme ne peut se contenir tant est grande la plénitude de la joie intérieure.

CHAPITRE XIX

DE L'IVRESSE SPIRITUELLE

De ces voluptés naît l'ivresse spirituelle. L'ivresse spirituelle se produit lorsque l'homme éprouve plus de délectations et de délices que son cœur ou son désir n'en peuvent désirer ou contenir. L'ivresse spirituelle fait naître en l'homme d'étranges habitudes. Elle fait chanter aux uns les louanges de Dieu à cause de la surabondance de la joie, et elle fait pleurer aux autres les grandes larmes de la plénitude du cœur. Elle impatiente l'un dans tous ses membres, de sorte qu'il court, qu'il saute et qu'il trépigne, elle excite l'autre jusqu'à le faire gesticuler et applaudir, l'un clame à haute voix et manifeste la plénitude qu'il éprouve au-dehors, l'autre doit se taire et se liquéfier de délices en tous ses sens. Par moments il lui semble que l'univers entier éprouve ce qu'il éprouve, d'autres fois il s' imagine que nul ne goûte ce qui lui est arrivé. Souvent il lui semble que jamais plus il ne pourra perdre ni ne perdra cette plénitude, et d'autres fois il s'étonne que tous les hommes ne deviennent pas spirituels et divins; par moments il s' imagine que Dieu est tout à lui seul, et n'est à nul autre autant qu'à lui, d'autres fois il se demande avec étonnement ce que sont ces délices, d'où elles émanent, et ce qui lui est arrivé. C'est la vie la plus voluptueuse (au point de vue des sens corporels) que l'homme puisse obtenir sur la terre. À de certains moments cette volupté devient si énorme que l'homme s' imagine que son cœur va se déchirer. L'homme remerciera, louera, honorera et glorifiera humblement Dieu pour ces dons multiples et ces œuvres miraculeuses, et il remerciera avec une fervente dévotion le Seigneur qui peut tout cela, de ce qu'il veuille bien l'accomplir. Et toujours, l'homme veillera dans son cœur, et il dira sincèrement: «Seigneur, je n'en suis pas digne, mais j'ai besoin de votre bonté sans bornes et de votre appui.» En cette humilité il peut grandir et s'élever vers de plus sublimes vertus.

CHAPITRE XX

DES OBSTACLES QUE L'ON RENCONTRE EN CETTE CIRCONSTANCE

Cette venue ou ce genre de venue est accordé à ceux qui commencent, lorsqu'ils se détournent du monde, que leur conversion est complète et qu'ils abandonnent toutes les consolations de la terre pour être à Dieu absolument et ne plus vivre que pour lui; cependant ils sont encore faibles et ils ont besoin de lait et d'autres douceurs et non d'aliments trop forts, tels que les grandes tentations ou l'abandon de Dieu. Le givre et le brouillard leur nuisent souvent en cette saison, c'est-à-dire en cet état de l'âme, car ils sont au milieu du mois de mai de la vie intérieure. Le givre, c'est vouloir être quelque chose ou s'imaginer que l'on est quelque chose, ou s'attacher un peu à soi, ou bien croire que l'on a mérité des consolations et qu'on en est digne, c'est le givre qui enlèverait la fleur et le fruit de toutes les vertus. Le brouillard, c'est vouloir se reposer en d'internes consolations et en d'internes douceurs. Cela obscurcit l'atmosphère de la raison et les forces qui allaient éclore, et fleurir, et porter des fruits, se referment; et c'est pourquoi l'on perd la connaissance de la vérité et néanmoins on conserve parfois certains fausses douceurs accordées par l'ennemi et qui égarent l'homme à la longue.

CHAPITRE XXI

EXEMPLE QUI MONTRE DE QUELLE FAÇON IL FAUT SE CONDUIRE DANS CE CAS

Je veux vous donner ici une brève comparaison, afin que vous ne vous égariez pas et que vous puissiez vous conduire sagement dans ce cas. Vous observerez l'abeille sage et vous ferez comme elle. Elle demeure dans l'unité au milieu de l'assemblée de ses pareilles, et elle sort, non durant la tempête, mais lorsque le temps est calme et serein, aux rayons du soleil ; et elle vole vers toutes les fleurs où elle peut trouver de la douceur. Elle ne se repose sur aucune fleur, ni dans la beauté, ni dans la suavité, mais elle extrait des calices, le miel et la cire, c'est-à-dire la douceur et la substance de la clarté, et elle les rapporte à l'unité qui est formée de l'assemblée de toutes les abeilles, afin que le miel et la cire puissent utilement fructifier.

Le cœur épanoui sur lequel lui le Christ, éternel soleil, croît et fleurit sous ses rayons et s'écoule avec toutes les forces intérieures dans la joie et dans les douceurs.

Or, l'homme sage agira comme l'abeille, et il essorera pour se poser avec attention, avec intelligence et avec prudence, sur tous les dons et sur toute la douceur qu'il a éprouvée, et sur tout le bien que Dieu lui a fait, et grâce au rayon de l'amour et de l'observation intérieure, il éprouvera la multitude des consolations et des biens. Et il ne se reposera sur aucune fleur des dons, mais chargé de reconnaissance et de louanges il retournera son vol vers l'unité où il veut demeurer et se reposer avec Dieu éternellement.

Voilà l'autre genre d'exercice intérieur qui orne la partie inférieure de l'homme de multiples façons.

CHAPITRE XXII

DU TROISIÈME MODE DE LA VENUE SPIRITUELLE DU CHRIST

Lorsque le soleil du ciel arrive à son point culminant, à savoir dans le signe du Cancer (cela veut dire qu'il ne peut aller plus haut, mais qu'il commence à rétrograder) alors viennent les plus fortes chaleurs de l'année. Et le soleil attire l'humidité et la terre se dessèche et les fruits mûrissent.

De même, quand le Christ, divin soleil, s'élève sur les suprêmes cimes de notre cœur, c'est-à-dire au-dessus de tous les dons, de toutes les consolations et de toutes les douceurs qu'il peut nous accorder, en sorte que nous ne nous reposions en aucune des saveurs si grandes qu'elles soient, qu'il peut répandre dans notre âme, si alors nous sommes maîtres de nous, et si, comme je l'ai dit ci-dessus, nous retournons toujours avec d'humbles louanges et d'internes actions de grâces vers la source d'où effluent tous les dons selon les besoins et les mérites des créatures, le Christ s'arrête et demeure élevé sur la cime suprême de notre cœur et veut attirer toutes choses, c'est-à-dire toutes nos forces en lui. Or, lorsque la délectation et la consolation ne peuvent vaincre ni arrêter le cœur aimant, mais que celui-ci veut au contraire dépasser tous les dons et toutes les consolations pour atteindre celui qu'il aime, de tout ceci naît le troisième genre d'exercice intérieur par lequel l'homme s'élève, et est orné selon son affection et dans la partie inférieure de son être.

L'œuvre première du Christ et le commencement de ce mode résident en ceci : Dieu attire vers le ciel, le cœur, le désir et toutes les forces de l'âme, et exige qu'ils s'unissent à lui, et dit spirituellement dans le cœur : « Sortez de vous-même pour venir à moi, de la manière que je vous attire et que je vous exige. » Je ne puis montrer clairement cette attraction et cette exigence, aux hommes grossiers et insensibles, mais c'est une invitation et une exigence intérieures de Dieu, dans le cœur, pour l'unir à sa suprême unité. Cette invitation intérieure est au cœur aimant plus délicieux que tout ce qu'il a jamais éprouvé, car de ceci naissent un mode nouveau et un exercice plus élevé. Ici le cœur éclôt dans la joie et dans le désir, et toutes les artères béent et toutes les forces de l'âme sont prêtes et désirent d'accomplir ce qui est exigé par Dieu et par son unité. Cette invitation est une irradiation du Christ, éternel soleil, et cause une joie et une volupté si grandes dans le cœur, et le fait s'épanouir si largement que l'on ne peut le reclore qu'avec

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

peine. L'homme est blessé intérieurement en son cœur et sent la plaie de l'amour. Être blessé d'amour est la sensation la plus douce et la peine la plus lourde que l'on puisse éprouver. Être blessé d'amour, c'est un signe certain que l'on guérira. Cette blessure spirituelle fait du bien et du mal à la fois.

Le Christ, vrai soleil, luit et reluit dans le cœur ouvert et blessé, et exige de nouveau l'unité. Et cela renouvelle la blessure et toutes les plaies.

CHAPITRE XXIII

DES LANGUEURS ET DES IMPATIENCES DE L'AMOUR

De cette exigence intérieure et de cette invitation, et de l'impuissance de la créature qui se redresse, et s'offre avec tout ce qu'elle peut faire et cependant ne peut atteindre à cette unité, ni l'obtenir, naît la langueur spirituelle. Lorsque la partie la plus intime du cœur et la source de la vie sont blessées d'amour et que l'on ne peut obtenir ce que l'on désire par-dessus toute chose, et qu'il faut éternellement demeurer où l'on ne veut pas être, c'est encore la langueur qui naît de ces douleurs. Le Christ s'est élevé ici sur les cimes suprêmes de la conscience et lance ses rayons divins dans les désirs affamés et dans les affections du cœur, et ce resplendissement enflamme, dessèche et consume toute humidité, c'est-à-dire toutes les forces et toutes les puissances de la nature. Or, le cœur béant de désirs, et l'irradiation des rayons divins, font naître une perpétuelle langueur.

Si alors on ne peut obtenir Dieu, et si l'on ne veut ni ne peut y renoncer, il jaillit de ceci, au-dedans et au-dehors, une ardeur et une impatience terribles en ces hommes. Tant que dure cette impatience, nulle créature au ciel et sur la terre ne peut les consoler ni leur donner le repos. En cette fureur de l'amour, il est accordé parfois, intérieurement, de sublimes et d'utiles paroles et une sagesse et des enseignements singuliers. En cette impatience intérieure, on est prêt à souffrir tout ce qu'on peut souffrir, afin de pouvoir obtenir ce que l'on aime. La fureur de l'amour est une impatience intérieure qui ne veut plus suivre les exigences de la raison, à moins que l'on obtienne ce que l'on aime. La fureur intérieure mange le cœur de l'homme et boit son sang. La chaleur sensible de l'amour est plus ardente ici qu'à toute autre époque de la vie de l'homme. Et la nature matérielle de l'homme est secrètement blessée, et se consume sans travail extérieur, et les fruits des vertus mûrissent plus rapidement qu'en aucun des autres modes examinés ci-dessus.

En cette même saison, le soleil matériel entre dans le signe du Lion, qui est d'un naturel violent, car il est roi de tous les animaux. Et semblablement, lorsque l'homme entre en cette saison de son être, le Christ, clair soleil, est dans le signe du Lion, car le rayonnement de sa chaleur est si intense que le sang du cœur de l'homme impatient entre en ébullition. Et ce mode ardent, lorsqu'il règne, maîtrise et subjugué tous les modes; car ce mode voudrait être sans mode, c'est-à-

dire sans manière. Alors l'homme tombe parfois dans un languide espoir et dans un inquiet désir d'être délivré de la prison de son corps, afin de s'unir à celui qu'il aime. Il lève ses yeux intérieurs et contemple les salles du ciel, pleines de gloire et de joie, et son amant couronné en elles, s'écoulant dans ses saints en opulentes voluptés, tandis qu'il est privé de tout cela. Et de là naissent souvent en ces hommes des larmes extérieures et de grands désirs. Il regarde ici-bas et il voit le lieu d'exil où il est emprisonné et dont il ne peut s'évader, et des larmes de tristesse et de misère coulent alors. Ces larmes naturelles apaisent et rafraîchissent son esprit, et elles sont nécessaires à la nature matérielle pour conserver la force et la puissance et pour traverser ce mode ardent ; toutes les considérations variées et les pratiques extérieures sont utiles à l'homme impatient d'amour, pour conserver sa force et vivre longtemps dans les vertus.

CHAPITRE XXIV

DES EXALTATIONS ET DES MANIFESTATIONS DIVINES

Certaines personnes sont parfois élevées en esprit au-dessus des sens, par cette impatience et cette ardeur, et il leur est dit en paroles ou montré en images et en similitudes, telles vérités qui leur sont nécessaires à elles ou à d'autres hommes, ou bien elles découvrent l'avenir. Cela s'appelle des révélations ou des visions. Si ce sont des images matérielles, on les reçoit dans l'imagination. L'ange les fait naître dans l'homme par la puissance de Dieu. Si c'est une vérité spirituelle ou une similitude intellectuelle où Dieu se manifeste d'une façon infinie, on la reçoit dans l'intelligence et on peut la révéler par les mots, jusqu'aux limites de la force expressive des mots. Par moments l'homme peut encore être attiré au-dessus de soi et au-dessus de l'esprit (mais non cependant absolument hors de soi), en un bien incompréhensible qu'il ne peut plus *exprimer* ni montrer de la manière qu'il l'a vu et entendu, car voir et entendre, c'est une seule et même chose dans cette opération et cette vision simples. Et nul ne peut travailler en l'homme sans intermédiaire ou sans la collaboration de quelque créature, si ce n'est Dieu seul. Cela s'appelle le *ravissement*, ce qui veut dire qu'on est dérobé, repris ou enlevé. Dieu donne par moments à ces hommes de brefs éclairs dans l'esprit, semblables à des éclairs dans le ciel. Ainsi naît un éclair d'une étrange clarté et il resplendit hors de la nudité simple. Et ainsi l'esprit est élevé en un instant au-dessus de lui-même et immédiatement cette clarté est passée, et l'homme revient à soi. Dieu opère cela lui-même et c'est une œuvre sublime, car souvent ceux en qui elle s'accomplit deviennent des illuminés.

Parfois ceux qui vivent dans la violence de l'amour éprouvent Dieu d'une autre manière, car par moments luit en eux une certaine lumière que Dieu suscite par intermédiaire. En cette lumière, le cœur et la force du désir s'élèvent vers cette lumière, et en sa rencontre la joie et la volupté sont telles, que le cœur ne peut les supporter, mais éclate en cris de bonheur, et cela s'appelle *jubiler* ou *jubilation*, et c'est une joie que l'on ne peut montrer par les mots. Et il est impossible de se contenir, si l'on veut, le cœur élevé et large ouvert, aller à la rencontre de cette lumière, il faut que la voix suive, tant que durent cet exercice et cette lumière. Certains hommes intérieurs sont alors instruits par leurs anges ou par d'autres anges, en des songes, de maintes choses dont ils ont besoin. On trouve aussi des

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

hommes qui ont beaucoup de rappels soudains, ou d'inspirations, ou d'idées, ou de songes miraculeux et qui cependant demeurent dans les sens du dehors, mais ceux-là ne savent pas la fureur de l'amour, car ils sont multipliés au-dehors et n'ont pas la blessure de l'amour. Ces choses peuvent être naturelles ou provenir soit de l'ennemi, soit du bon ange. Et c'est pourquoi on peut y ajouter foi, tant qu'elles sont indifférentes quant à l'Écriture et à la vérité, mais si l'on y ajoute foi dans le cas contraire, on peut être aisément trompé.

CHAPITRE XXV

DE DEUX EXEMPLES QUI MONTRENT QUELS OBSTACLES PEUVENT SE RENCONTRER EN CE MODE

Maintenant je veux vous montrer les obstacles et les maux que rencontrent ceux qui sont dans la violence de l'amour. En cette saison, comme on vous l'a dit, le soleil passe dans le signe du Lion, et c'est l'époque la plus malsaine de l'année, encore qu'elle soit féconde, car alors commence la canicule qui amène bien des maux. Alors, la température devient si dénaturée et si chaude, qu'en certains pays les herbes et les arbres se dessèchent et qu'en certaines eaux des poissons étouffent et meurent, tandis que sur terre, des hommes languissent et meurent aussi. Et ce n'est pas uniquement à cause du soleil, sinon il en serait de même en tous les pays et en toutes les eaux et pour tous les hommes. Mais cela provient par moments de l'impureté et de l'intempérance des matières sur lesquelles le soleil exerce son action. De même, lorsque l'homme entre en cette impatience, il entre réellement dans la canicule ; et le resplendissement des rayons divins brûle si ardemment d'en haut, et le cœur blessé d'amour arde si violemment à l'intérieur, lorsque l'ardeur de l'affection et l'impatience des désirs s'enflamment ainsi, que l'homme tombe dans l'impatience et dans l'inapaisement, absolument comme une femme en travail d'enfant et qui ne peut guérir. S'il veut alors contempler sans interruption son cœur blessé, et celui qu'il aime, la douleur augmente sans cesse. Et la souffrance se développe si longtemps, que l'homme se dessèche en sa nature corporelle, comme les arbres dans les pays chauds, et il meurt dans la fureur de l'amour, et monte au ciel sans purgatoire. Mais, encore que celui qui meurt d'amour meure bien, on n'abîmera ni n'abattra l'arbre tant qu'il peut porter de bons fruits. Par moments Dieu efflue avec des grandes douceurs dans le cœur bouillant d'amour, et alors le cœur nage dans les voluptés comme le poisson dans l'eau ; et le fonds le plus intime du cœur brûle de fureur et de charité en nageant voluptueusement dans les dons de Dieu et s'enflamme de la voluptueuse impatience de l'amour. Et y demeurer longtemps abîme la nature corporelle. Tous ceux qui sont échauffés par l'amour doivent languir en cet état, mais ils ne meurent pas tous s'ils se conduisent sagement.

CHAPITRE XXVI

D'UN AUTRE EXEMPLE

Je veux encore vous prémunir contre une chose qui pourrait occasionner de grands dommages. Parfois tombe en ces jours ardents la rosée de miel de quelque fausse douceur, qui souille les fruits ou les gâte complètement ; et elle tombe de préférence au milieu du jour, par un clair soleil, en grandes gouttes, et il est difficile de la distinguer de la pluie. De même, certains hommes peuvent être arrachés à leurs sens extérieurs par quelque clarté que l'ennemi provoque. Et cette clarté les enserme et les enveloppe, et en ce moment leur sont montrés des images, des mensonges, des vérités multiples, et il leur est parlé de diverses façons, et tout ceci est vu et accueilli avec une grande joie. Et ici, tombent par moment les gouttes de miel d'une fausse douceur, où l'homme se complaît. Ceux qui y attachent grand prix en reçoivent beaucoup ; et ainsi l'homme est souillé bien souvent, car s'il veut tenir pour vraies des choses non semblables à la vérité, parce qu'elles lui ont été montrées ou enseignées, il tombe dans l'erreur, et le fruit des vertus est perdu. Mais ceux qui ont gravi les voies que j'ai montrées ci-dessus, encore qu'ils puissent être tentés par cet esprit et cette clarté, les reconnaîtront et cela ne pourra leur nuire.

CHAPITRE XXVII

LA COMPARAISON DES FOURMIS

Je veux donner une brève similitude à ceux qui vivent dans les bouillons de l'amour, afin qu'ils souffrent noblement et convenablement ce mode, et atteignent à une vertu plus haute. Il y a un petit insecte qui s'appelle fourmi, il est fort et sage et a la vie très dure, et il demeure avec ses pareils dans les terres chaudes et sèches. La fourmi travaille durant l'été et rassemble des vivres et du blé pour l'hiver, et elle fend le blé afin qu'il ne pourrisse et ne se gâte pas, et pour que l'on puisse s'en servir alors qu'on ne trouve plus rien. Et elle ne crée pas de routes étrangères. Mais toutes suivent le même chemin, et en attendant le temps opportun, elle devient capable de voler.

Ces hommes feront de même : ils seront forts en attendant la venue du Christ, sages contre l'aspect et l'inspiration de l'ennemi. Ils ne choisiront pas de mourir, mais ils préféreront la seule gloire de Dieu, et d'acquérir de nouvelles vertus. Ils habiteront dans l'assemblée de leur cœur et de leurs forces, et suivront l'invitation et l'exigence de l'unité divine. Ils demeureront en des terres chaudes et riches, c'est-à-dire dans la violente ardeur de l'amour et dans une grande impatience. Et ils travailleront durant l'été de cette vie et récolteront pour l'éternité les fruits des vertus, et ils les fendront en deux. L'une des parties signifie qu'ils désireront toujours la haute éternité jouissante ; l'autre que, par la raison, ils se réprimeront toujours tant qu'ils pourront, et attendront le temps que Dieu leur a marqué, et ainsi le fruit des vertus sera conservé dans l'éternité. Et ils ne créeront point de routes étrangères ni de modes singuliers, mais ils suivront à travers toutes les tempêtes le chemin de l'amour, vers le lieu où l'amour les conduira. Et en attendant le temps opportun, en persévérant dans toutes les vertus, ils pourront contempler Dieu et s'essorer dans son mystère.

CHAPITRE XXVIII

DU QUATRIÈME GENRE DE VENUE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Maintenant je veux parler du quatrième genre de venue de N.-S. Jésus-Christ, qui élève et accomplit l'homme en ses exercices intérieurs, selon la partie inférieure de son être. Mais ayant comparé toutes les venues intérieures au resplendissement du soleil et à sa force d'après l'évolution de l'année, nous continuerons de parler, en suivant le cours des saisons, d'autres effets et d'autres œuvres du soleil.

Quand le soleil commence à descendre des cieux, il entre dans le signe de la Vierge, ainsi nommé, parce que cette époque de l'année devient stérile comme une vierge. La glorieuse vierge Marie, mère du Christ, pleine de joies et riche de toutes les vertus, est montée au ciel en cette saison. La chaleur commence alors à diminuer, et on récolte pour s'en servir durant toute l'année, les fruits mûrs que l'on peut employer longtemps comme le blé, le vin et d'autres fruits, arrivés à maturité. Et l'on sème alors de ce même blé, afin qu'il soit multiplié à l'usage des hommes. En cette saison s'achève tout le travail solaire de l'année. De même, lorsque le Christ, glorieux soleil, s'est élevé au point culminant dans le cœur de l'homme, ainsi que je l'ai enseigné dans le troisième mode, et qu'ensuite il commence à descendre, à cacher l'irradiation de ses rayons divins et à délaisser l'homme, la chaleur et l'impatience de l'amour diminuent. Or, cette occultation du Christ et la soustraction de l'irradiation de sa lumière et de sa chaleur sont la première œuvre et la nouvelle venue en ce mode. Maintenant le Christ dit spirituellement en l'homme : *Sortez de la manière que je vous montre à présent*, et l'homme sort, et se trouve pauvre, misérable et abandonné. Ici toute tempête, toute fureur et toute impatience de l'amour se refroidissent, et l'été ardent devient l'automne et toute opulence se transforme en grande pauvreté. Et l'homme se prend à se plaindre à force de misère : où sont allées l'ardeur de l'amour, l'intimité, la reconnaissance, les actions de grâces voluptueuses, la consolation intérieure, la joie intime, la saveur sensible ? Où tout cela lui a-t-il fait défaut ? Et la violence bouillonneuse de l'amour et tous les dons qu'il a reçus ? Comment tout cela est-il mort en lui ? Et il est semblable à un savant qui a perdu sa science et son œuvre, et la nature est souvent troublée par une pareille perte.

Parfois ces malheureux sont privés des biens de la terre, de leurs amis, de leurs

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

parents, et abandonnés de toutes les créatures, et l'on méconnaît et on méprise leur sainteté, et l'on tourne en mal toutes leurs œuvres et toute leur vie, et ils sont rejetés et dédaignés par tous ceux qui les entourent, et parfois ils sont affligés de plaies et de maladies diverses, et tels d'entre eux tombent en tentations corporelles, ou même spirituelles, les plus graves de toutes.

De cette misère naissent la crainte de tomber; et une sorte de demi-doute, et c'est le point extrême où l'on peut s'arrêter sans désespérer. De tels hommes recherchent les bons, se plaignent à eux, et montrent leur détresse, et demandent du secours, et implorent la sainte Église, et tous les justes.

CHAPITRE XXIX

CE QUE FERA L'HOMME ABANDONNÉ

L'homme remarquera humblement ici qu'il n'a que sa détresse, et il dira dans la résignation et l'abandon de soi, cette parole qu'a dite le saint homme Job : *Dieu a donné, Dieu a repris, il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu, que le nom de Dieu soit béni.* Et il se délaissera soi-même en toute chose, et dira et pensera en son cœur : « Seigneur, je suis aussi volontiers pauvre de tout ce dont vous m'avez dépouillé, que je serais riche, Seigneur, si vous le vouliez ainsi et si cela se faisait en votre honneur. Ce n'est pas ma volonté selon la nature, qui doit s'accomplir, mais votre volonté et ma volonté selon l'esprit, Seigneur, car je suis à vous, et j'aimerais autant être à vous en enfer que dans le ciel, si cela pouvait servir à votre gloire, et c'est pourquoi, Seigneur, accomplissez sur moi l'excellence de votre volonté. » De toutes les douleurs et de toutes les résignations, l'homme se fera une joie intérieure, et il s'offrira aux mains de Dieu et se réjouira de pouvoir souffrir en l'honneur de Dieu. Et s'il persévère ainsi, jamais il n'aura goûté d'aussi intimes voluptés ; car rien ne réjouit autant l'amant de Dieu que de sentir qu'il est à son aimé. Et s'il s'est vraiment élevé jusqu'en ce mode, dans la voie des vertus, il n'est pas indispensable qu'il ait passé par les états divers que nous avons indiqués ci-dessus, car il sent en lui, dans le travail, dans l'humble obéissance et dans la patience et la résignation, la source de toutes les vertus. Et c'est en ceci que ce mode est éternellement sûr.

En cette saison le soleil des cieux entre dans le signe de la Balance, car le jour et la nuit sont égaux et le soleil équilibre la lumière et les ténèbres. De même, Jésus-Christ est dans le signe de la Balance pour l'homme résigné ; et soit qu'il accorde de la douceur ou de l'amertume de l'obscurité ou de la clarté, soit qu'il donne n'importe quoi, l'homme rétablit l'équilibre, toutes choses lui sont égales, excepté le péché, chassé une fois pour toutes. Lorsque toute consolation est ainsi enlevée à ces hommes résignés, qu'ils croient avoir perdu toutes leurs vertus et être abandonnés de Dieu et de toutes les créatures ; s'ils savent moissonner alors les fruits divers, le blé et le vin sont prêts et mûrs. Cela veut dire, que tout ce que les vertus corporelles peuvent souffrir, en quelque mode que ce soit, on l'offrira à Dieu avec joie, sans résister à sa suprême volonté. Toutes les vertus extérieures et intérieures qu'on pratiquait naguère avec joie dans les flammes de l'amour ;

maintenant qu'on les connaît, et qu'on peut les accomplir par ses seules forces propres, on les pratiquera de bon cœur et laborieusement, et on les offrira à Dieu, et jamais elles n'auront eu autant de mérite à nos yeux. Jamais elles n'auront été plus nobles ni plus belles. Toutes les consolations que Dieu accordait autrefois, on en sera dénué avec joie, puisque c'est à la gloire de Dieu. C'est la moisson de froment et de fruits temporels et divers dont nous vivrons éternellement ; et qui nous fera éternellement riches aux yeux de Dieu. Et c'est ainsi que les vertus deviennent parfaites et que la tristesse se transforme en un vin éternel. Ces hommes, et leur vie, et leur patience, amendent et instruisent tous ceux qui les connaissent et les entourent, et c'est ainsi que le froment de leurs vertus est semé et multiplié pour le bien de tous les justes. Voilà le quatrième genre de venue qui, selon ses forces corporelles et la partie inférieure de son être, orne et accomplit l'homme dans les exercices intérieurs. S'il n'en va pas ainsi, il ne peut s'élever sans cesse et devenir plus parfait. Mais comme Dieu, et leur propre cœur, et toutes les créatures, les visitent âprement, les éprouvent, les tentent et les combattent, la résignation devient en eux d'une perfection singulière. D'ailleurs, la résignation ou l'anéantissement de toute volonté propre dans la volonté divine, est strictement nécessaire à tous ceux qui veulent être sauvés.

CHAPITRE XXX

UNE COMPARAISON À PROPOS D'UN OBSTACLE QUE L'ON PEUT RENCONTRER EN CE QUATRIÈME MODE

Après ce temps de l'équinoxe, le soleil descend et la température se refroidit. Il y a des hommes imprudents qui accumulent alors de malfaisantes humeurs, et celles-ci remplissent l'estomac, détruisent la santé et provoquent maintes maladies, et elles font perdre le goût et la joie des bons aliments, et mènent ces hommes à la mort. Ces pernicieuses humeurs affligent certains hommes d'une hydropisie dont ils languissent et meurent parfois. De la surabondance des humeurs naissent les langueurs et les fièvres, dont beaucoup d'hommes souffrent et dont quelques-uns meurent. De même, tous les hommes de bonne volonté, tous ceux qui ont goûté de Dieu, et qui après, tombent et s'éloignent de Dieu et de la vérité, languissent dans la voie de la perfection, ou meurent à la vertu d'une mort éternelle, à cause de l'une de ces maladies et parfois à cause des trois. Et spécialement en cet abandon, une grande force est nécessaire à l'homme, et il faut qu'il s'exerce selon que je vous l'ai enseigné ; alors il ne sera pas trompé. Mais l'homme imprudent qui se conduit mal est sujet aux maladies, car la température s'est refroidie en lui. Et c'est pourquoi la nature se ralentit dans les vertus et les bonnes œuvres, et désire des aises et des douceurs pour le corps, sans discrétions souvent et plus qu'il n'en faut. D'autres hommes désireraient les divines consolations, s'ils pouvaient être à Dieu sans peine et sans travail. D'autres cherchent des consolations dans les créatures, d'où viennent fréquemment de grands maux. D'autres s'imaginent qu'ils sont malades et délicats, et que leurs forces sont épuisées, et que tout ce qu'ils peuvent obtenir leur est indispensable, et qu'ils peuvent prendre soin de leur corps dans le repos et la mollesse. Ces inclinations vers les choses et les aises du corps sont de malfaisantes humeurs qui remplissent l'estomac, c'est-à-dire le cœur de l'homme, et lui enlèvent le goût et la joie des bonnes nourritures, c'est-à-dire des vertus.

CHAPITRE XXXI

—

D'UN AUTRE OBSTACLE

Lorsque l'homme tombe ainsi dans les maladies et les froideurs, il désire avoir de l'eau, c'est-à-dire qu'il a une inclination vers l'extérieure possession des choses de la terre. Plus il reçoit alors et plus il désire, car il devient hydropique ; le corps, c'est-à-dire l'appétit et le désir deviennent énormes, et la soif ne diminue point. Mais l'aspect de la conscience et de la prudence se rétrécit et maigrit, car l'homme empêche alors l'influx de grâces de Dieu. S'il accumule l'eau des possessions de la terre autour du cœur, c'est-à-dire l'appétit et le désir deviennent énormes, et la soif ne diminue point. Mais l'aspect de la conscience et de la prudence se rétrécit et maigrit, car l'homme empêche alors l'influx de grâces de Dieu. S'il accumule l'eau des possessions de la terre autour du cœur, c'est-à-dire s'il y acquiesce avec un amour voluptueux, il ne peut demeurer dans les œuvres de charité, car il est malade, l'esprit intérieur et l'haleine lui manquent, c'est-à-dire la grâce de Dieu et la charité intérieure. Et c'est pourquoi il ne peut expulser l'eau des biens de la terre, mais le cœur en est entouré et souvent il arrive qu'ils y meurent d'une mort éternelle. Mais ceux qui accumulent les eaux des choses de la terre loin au-dessous du cœur, de façon à dominer leurs biens et à pouvoir les abandonner quand il le faut, encore qu'ils puissent languir longtemps en d'irrégulières inclinations, peuvent cependant guérir.

CHAPITRE XXXII

DE QUATRE ESPÈCES DE FIÈVRES QUI PEUVENT TOURMENTER L'HOMME

Ces hommes pleins d'humeurs malignes, c'est-à-dire d'affections déréglées pour les aises du corps et les consolations étrangères des créatures, peuvent tomber en quatre espèces de fièvres.

La première fièvre se nomme quotidienne; c'est la multiplicité du cœur, car ces hommes veulent tout savoir, parler de tout, corriger et juger tout, et ils s'oublient souvent eux-mêmes. Ils sont chargés d'inquiétudes étrangères, souvent ils doivent entendre ce qui leur déplaît, et la moindre occasion les trouble. Leur fièvre est diverse, tantôt ceci, tantôt cela, tantôt ici et tantôt là, elle est semblable au vent. C'est une fièvre quotidienne, car tout ceci les absorbe, les inquiète, les multiplie, du matin jusqu'au soir, et parfois la nuit dans le sommeil ou la veille. Encore qu'il en puisse être ainsi en état de grâce et sans péché mortel, cela empêche cependant l'intimité et les exercices intérieurs, et ôte le goût de Dieu et de toutes les vertus. Et c'est un éternel dommage.

L'autre fièvre survient de deux jours l'un; elle se nomme inconstance. Lorsqu'elle se prolonge, elle devient souvent dangereuse. Cette fièvre a deux natures différentes, l'une naît de la chaleur déréglée, l'autre du froid. Celle qui naît de la chaleur déréglée afflige certains justes, car lorsqu'ils sont attouchés par Dieu et puis abandonnés, ils tombent parfois dans l'inconstance. Ils embrassent aujourd'hui tel genre de vie et demain tel autre, et s'ils désirent le silence en ce moment, en d'autres ils veulent parler. Maintenant ils veulent entrer dans tel ordre, ensuite dans tel autre. Aujourd'hui ils veulent distribuer leurs richesses au nom de Dieu, et demain ils préfèrent les garder. Tantôt ils veulent parcourir les terres étrangères, et tantôt s'enfermer en une cellule. Tantôt ils désirent s'approcher souvent du Saint-Sacrement, et peu de temps après leur vénération diminue. En certains moments ils veulent dire d'abondantes prières, et peu après, préfèrent un long silence. C'est à la fois une curiosité et une inconstance qui arrêtent l'homme, et l'empêchent de comprendre la vérité intérieure, et elles détruisent la source et les exercices de l'intimité.

Or, sachez d'où naît cette inconstance chez les justes. Quand ces hommes appliquent leur méditation et leur interne penchant actif aux vertus et aux modes extérieurs, plus qu'à Dieu et à l'unité avec Dieu, encore qu'ils demeurent en la

grâce divine (car ils ont Dieu pour but dans les vertus), leur vie est néanmoins inconstante, car ils ne se sentent pas reposer en Dieu au-dessus des vertus. C'est pourquoi ils ont Celui qu'ils ne savent pas, car Celui qu'ils cherchent dans les vertus et dans les modes nombreux, ils l'ont en eux-mêmes, au-dessus de la pensée, au-dessus des vertus et au-dessus de tous les modes, et c'est pourquoi celui qui veut vaincre cette inconstance, doit apprendre à se reposer en Dieu et dans la haute unité de Dieu. L'autre fièvre d'inconstance, qui naît du froid, tous les hommes l'éprouvent qui aiment Dieu, mais cependant recherchent et aiment en même temps immodérément autre chose. Cette fièvre provient du froid, car en eux est pauvre la chaleur de la charité, puisque des choses étrangères excitent et éveillent avec Dieu les œuvres des vertus. Ces hommes sont inconstants de cœur, car en tout ce qu'ils font, la nature cherche secrètement ce qui lui est propre, et souvent à leur insu, car ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Ils élisent ou rejettent tour à tour tel ou tel genre de vie. Aujourd'hui ils choisissent tel prêtre pour confesseur et conseiller et demain tel autre. Ils demandent conseil en toutes choses et suivent rarement un conseil. Tout ce qu'on désapprouve et accuse en eux, ils voudraient l'exercer et le faire pardonner. Ils prononcent de belles paroles, mais il y a peu de choses en elles. Ils voudraient la gloire de leur vertu sans grand travail. Ils désirent que leurs vertus soient publiées et c'est pourquoi ils sont vides et n'ont plus le goût de Dieu ni d'eux-mêmes. Ils veulent instruire les autres, mais n'acceptent ni enseignements ni reproches. Une affection naturelle pour eux-mêmes, et un orgueil occulte les rend inconstants. Ces hommes sont au bord de l'enfer; s'ils font un pas de plus, ils y tombent.

De cette fièvre de l'inconstance naît parfois en cette sorte de gens, la fièvre quarte, c'est-à-dire que l'on devient étranger à Dieu, à soi, à la vérité, et à toutes les vertus, et l'homme tombe en un égarement où il ne sait plus où donner de la tête ni ce qu'il faut faire. Ce mal est plus dangereux que tout autre.

De cet égarement l'homme tombe souvent en une fièvre qui se nomme double quarte, et c'est l'inattention. Alors le quatrième jour se redouble, et le mal est presque incurable, car l'homme devient insoucieux de tout ce qui est indispensable à la vie éternelle. Et il peut tomber dans le péché comme un qui n'a jamais entendu parler de Dieu. Si cela arrive à ceux qui se conduisent mal en ce mode de la résignation, ils doivent se mépriser bien fort, eux qui n'ont jamais connu Dieu, ni la vie interne, ni aucune des délectations que les justes ont dans leurs exercices.

CHAPITRE XXXIII

DE QUELLE MANIÈRE CES QUATRE MODES SE TROUVENT EN JÉSUS-CHRIST

Il faut que nous allions dans la lumière pour ne pas nous égarer, et afin d'observer Jésus-Christ qui nous a enseigné ces quatre modes et nous y a précédés.

Le Christ, clair soleil, s'éleva dans le ciel de la sublime Trinité et dans l'aube de sa glorieuse Mère la vierge Marie, qui était et est encore l'aube du jour de toutes les grâces en lequel nous nous réjouissons éternellement.

Maintenant observez. Le Christ avait et a encore le premier mode, car il était unique et uni. En lui étaient et sont rassemblées et réunies toutes les vertus qui furent jadis pratiquées et qui le seront jamais, et outre cela, toutes les créatures qui cultiveront ces vertus. Il était ainsi le fils unique du Père, et uni à la nature humaine. Et il était également intérieur, car il apporta sur terre le feu qui a consumé tous les saints et tous les bons. Et il avait un amour sensible et fidèle pour son Père et pour tous ceux qui jouiront de lui éternellement, et sa pitié et son cœur exalté d'amour soupiraient et ardaient devant son Père pour les besoins de tous les hommes. Toute sa vie et toutes ses œuvres, au-dedans et au-dehors, et toutes ses paroles étaient des louanges de son Père. Voilà le premier mode.

Le Christ, soleil amoureux, rayonnait et resplendissait plus clairement et plus ardemment encore, car en lui se trouvait et se trouve la plénitude de tous les dons. Et c'est pourquoi le cœur du Christ, et ses mœurs, et ses habitudes et son service, effluaient en miséricordes, en douceurs, en humilités et en générosités. Et il était si gracieux et si aimant, que ses manière et sa personne attiraient tous ceux dont la nature était bonne. Et il était le lys immaculé au milieu des fleurs des champs, auquel les bons allaient puiser le miel d'éternelles douceurs et d'éternelles consolations. Selon son humanité il remerciait son Père éternel de tous les dons qui furent jamais accordés à l'humanité, et il le louait, car son Père est le Père de tous les dons, et il se reposait, selon les forces suprêmes de son âme, au-dessus de tous les dons, en la sublime unité de Dieu d'où effluent tous les dons ; et ainsi il avait le second mode.

Le Christ, glorieux soleil, rayonnait et resplendissait plus haut encore, et plus clairement et plus ardemment, car durant tous ses jours mortels, les forces de son corps, et sa sensibilité, son cœur et ses sens étaient invités et exigés par son Père à la sublime gloire et aux voluptés qu'il éprouve maintenant dans ses sens et

selon son corps. Et il y était enclin lui-même, selon ses désirs, naturellement et surnaturellement, et cependant il voulut attendre en cet exil, le temps que le Père avait prévu et arrêté de toute éternité. Et ainsi il avait le troisième mode.

Lorsque vint le temps opportun où le Christ devait récolter et emporter au royaume éternel les fruits de toutes les vertus qui furent jadis et qui seront jamais pratiquées, l'éternel soleil commença de descendre, car le Christ s'humilia et livra la vie de son corps aux mains de ses ennemis. Et il fut méconnu et délaissé par ses amis en une telle détresse ; et toute consolation, au-dedans et au-dehors, fut enlevée à la nature, et elle fut accablée de misères et de douleurs, de mépris, d'appesantissements, et paya tout ce qui était dû pour les péchés selon la justice. Et il souffrit tout cela dans une humble patience, et il accomplit les plus grandes œuvres de l'amour dans cette résignation, et c'est grâce à cela qu'il a reçu et racheté notre éternel héritage. Et c'est ainsi qu'a été ornée la partie inférieure de sa noble humanité, car c'est en elle qu'il a souffert cette douleur pour nos péchés. Et c'est pour cela qu'il se nomme le Sauveur du monde, et qu'il est illustre et glorifié, et qu'il est élevé et assis à la droite de son Père, et qu'il règne en sa puissance. Et toute créature, terrestre, céleste et infernale, ploie éternellement le genou devant son nom sublime.

CHAPITRE XXXIV

DE QUELLE FAÇON DOIT VIVRE L'HOMME S'IL VEUT ÊTRE ILLUMINÉ

L'homme qui selon la véritable obéissance aux commandements de Dieu, vit dans les vertus morales, et en outre s'exerce aux vertus intérieures, d'après la direction et l'impulsion de l'Esprit-Saint, en agissant et en parlant selon la justice, et qui ne se cherche pas soi-même dans le temps ni dans l'éternité, et qui supporte également dans la véritable patience, l'obscurité et l'affliction et tous les genres de misères, et qui remercie Dieu de tout cela, et s'offre en une humble résignation, a accueilli la première venue de Jésus-Christ selon le mode des exercices intérieurs. Et il est sorti de soi par la vie intérieure, et il a orné en lui de riches vertus et de dons, son cœur vivace et son unité sensible et corporelle. Lorsque cet homme est purifié et apaisé, et s'est replié sur soi, selon sa nature inférieure, il peut être intérieurement illuminé, s'il le demande et que Dieu juge le temps opportun. Il peut arriver aussi qu'il soit illuminé dès le commencement de sa conversion, afin qu'il s'offre entièrement à la volonté de Dieu et abandonne toute possession de soi, ce qui est la fin suprême. Mais s'il devait gravir ensuite ce mode et cette voie que je vous ai montrés, à la fois dans la vie extérieure et dans la vie intérieure, cela lui serait bien plus aisé qu'à celui qui s'élève des bas-fonds, car il aurait plus de lumières que les autres hommes.

CHAPITRE XXXV

DE L'AUTRE VENUE DU CHRIST

Maintenant nous allons parler d'un autre mode de la venue du Christ, dans les exercices intérieurs, qui ornent, illuminent et enrichissent l'homme, selon les trois forces suprêmes de son âme. Nous comparerons cette venue à quelque vivifiante fontaine à triple rivière.

Cette fontaine d'où effluent trois rivières, est la plénitude de la grâce divine en l'unité de notre esprit. Là réside la grâce, essentiellement en sa permanence, pareille à une fontaine pleine, et elle efflue activement par ses rivières en chacune des forces de l'âme, selon leurs besoins. Ces rivières sont de spéciaux influx, ou des opérations de Dieu dans les forces suprêmes, en lesquelles Dieu opère de manières diverses par l'intermédiaire de la grâce.

CHAPITRE XXXVI

DE QUELLE FAÇON LA PREMIÈRE RIVIÈRE DE CETTE FONTAINE ORNE LA MÉMOIRE

La première rivière de la grâce, que Dieu fait couler en cette venue, est une pure simplicité qui luit sans distinction dans l'esprit. Cette rivière prend sa source en la fontaine, dans l'unité de l'esprit et coule directement vers le bas, et pénètre toutes les forces de l'âme, les supérieures et les inférieures, et les élève au-dessus de toute multiplicité et de toute inoisiveté, et fait en l'homme la simplicité, et lui donne et lui montre un lien interne en l'unité de son esprit. L'homme est élevé ainsi selon sa mémoire, et délivré d'incidences étrangères et de l'inconstance.

Maintenant le Christ en cette lumière, exige une sortie, selon le mode de cette lumière et de cette venue. Alors l'homme sort et se remarque, et se trouve lui-même (grâce à la lumière simple répandue en lui), réuni, établi, pénétré et fixé, dans l'unité de son esprit ou de ses pensées. Ici l'homme est élevé et établi en une essence nouvelle, et il s'introverse et pose sa mémoire sur la nudité, au-dessus de toute incidence d'images sensorielles et au-dessus de la multiplicité. Ici l'homme possède essentiellement et surnaturellement l'unité de son esprit, pour sa propre demeure et comme un héritage propre et éternel. Toujours il a une inclination naturelle et surnaturelle vers cette même unité, et cette même unité aura, par les dons de Dieu et l'intention ingénue, une éternelle et amoureuse inclination vers cette unité plus sublime où le Père et le Fils sont unis avec tous les saints dans les liens du Saint-Esprit.

Et ainsi est satisfaite la première rivière qui exige l'unité.

CHAPITRE XXXVII

DE QUELLE FAÇON L'AUTRE RIVIÈRE ÉCLAIRE L'INTELLIGENCE

Grâce à l'amour interne, à l'inclination amoureuse et à la confiance divine, naît la seconde rivière de la plénitude des grâces, en l'unité de l'esprit, et c'est une spirituelle clarté qui flue et illumine dans l'intelligence ; avec une distinction dans les modes divers. Car cette lumière montre et donne à l'esprit, dans la vérité, la distinction de toutes les vertus. Mais cette lumière n'est pas sise tout entière en notre pouvoir, car encore que nous l'ayons toujours en notre âme, Dieu la fait parler et se taire, et il peut la manifester et la cacher, la donner et l'enlever, dans le temps et dans l'état qu'il veut, car cette lumière est sienne. Et c'est pourquoi il élabore, en cette lumière, et quand il veut, et où il veut, et qui il veut et ce qu'il veut. Ces hommes n'ont pas indispensablement besoin de révélations, ni d'être attirés au-dessus des sens, car leur vie, et leur demeure, et leurs habitudes, et leur essence, sont dans l'esprit au-dessus des sens, et au-dessus de la sensibilité. Et Dieu leur montre là ce qu'il veut et ce qui leur est nécessaire, à eux ou aux autres hommes. Néanmoins, Dieu, s'il le voulait, pourrait leur enlever leurs sens extérieurs, et leur montrer, au-dedans, des similitudes inconnues et des choses futures, de diverses façons.

Maintenant, le Christ veut que cet homme sorte, et aille dans la lumière, selon le mode de la lumière. Cet homme illuminé sortira donc et observera son état et sa vie au-dedans et au-dehors, afin de savoir s'il est parfaitement semblable au Christ selon son humanité et aussi selon sa divinité. Car nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu. Et cet homme élèvera ses yeux illuminés par la raison illuminée, dans la vérité intelligible, et il observera et il regardera, selon le mode des créatures, la sublime nature de Dieu, et les propriétés sans bornes qui sont en Dieu ; car à leur nature abyssale et sans bornes appartiennent des vertus et des œuvres abyssales.

Il faut donc considérer et examiner la sublime nature de Dieu ; comment elle est simplicité et ingénuité, inaccessible hauteur et profondeur abyssale, incompréhensible largeur et éternelle longueur ; silence ténébreux et sauvage désert ; repos de tous les saints dans l'unité et commune jouissance de soi et de tous les saints dans l'éternité. On pourrait remarquer encore maints étonnements dans la mer sans limites de la divinité, et bien que nous employions des comparaisons

sensibles pour la montrer au-dehors, à cause de la grossièreté de nos sens, en vérité, nous apercevons et examinons cependant à l'intérieur un bien infini et sans modes. Mais lorsque nous le montrons à l'extérieur, nous le revêtons de similitudes et de modes divers, selon que la raison de celui qui le montre et l'exprime est plus ou moins illuminée.

Cet homme illuminé remarquera et examinera aussi les propriétés du Père dans la divinité, comment il est force toute-puissante et puissance, créateur, moteur, conservateur, commencement et fin, cause et existence de toutes les créatures; c'est ce que montre en des splendeurs, la rivière de la grâce, à la raison illuminée. Elle montre aussi les propriétés du Verbe éternel, sagesse et vérité abyssales, modèle de toute créature et de toute vie, règle éternelle inébranlable, contemplation et transintuition sans voiles de toutes choses, clarté et transillumination de tous les saints, selon leurs mérites, au ciel et sur la terre. Mais cette rivière de clarté, accordant plusieurs modes dans la distinction, montre aussi à la raison illuminée, les propriétés de l'Esprit Saint; charité et générosité inconcevables, pitié et miséricorde, bienveillance et fidélité infinies, opulence effluente et incompréhensiblement immense, bien sans bornes, coulant dans les délices à travers tous les esprits célestes, ardente flamme consumant tout dans l'unité, effluente fontaine, règne de toutes les saveurs, selon les désirs de chacun, préparation de tous les saints à leur éternelle béatitude, et leur introduction en elle; enveloppement pénétrant du Père, du Fils et de tous les saints en l'unité jouissante. Tout cela est observé et examiné, inséparable et sans parties, en la nature simple de la divinité. Et cependant ces propriétés, selon le mode personnel, se trouvent d'après notre examen, en une distinction multiple. Car d'après notre vision, il faut distinguer entre la puissance et la bonté, entre la générosité et la vérité, et néanmoins tout cela se trouve en l'unité, et inséparable en la sublime nature de la divinité. Mais les relations qui forment les propriétés des personnes, demeurent en une distinction éternelle. Car, le Père engendre la distinction. Le Père engendre son Fils sans interruption, et lui-même ne naît pas. Et le Fils naît et ne peut engendrer, et ainsi le Père a toujours un Fils dans l'éternité et le Fils un Père. Et ce sont les relations du Père au Fils et du Fils au Père. Et le Père et le Fils expirent un Esprit, c'est-à-dire leur volonté ou leur amour à tous deux. Et cet esprit n'engendre ni ne naît; mais il doit être éternellement expiré par eux deux. Et ces trois personnes sont un Dieu et un Esprit. Et toutes les propriétés par les œuvres effluentes, sont communes à toutes les personnes, car elles travaillent dans la force de leur nature simple.

CHAPITRE XXXVIII

DE QUELLE FAÇON ON ENTRE EN UN ÉTONNEMENT DE L'EFFLUENCE COMMUNE DE DIEU

L'opulence et la sublimité incompréhensibles, et la communauté de la générosité effluant de la nature divine, attirent l'homme en un étonnement, et avant tout il admire la communauté de Dieu et son effluence au-dessus de toute chose, car il voit l'inconcevable essence, qui est la commune jouissance de Dieu et de tous les saints. Et il voit que les personnes divines sont une commune effluence en œuvres, en grâces et en gloire, dans la nature et au-dessus de la nature, en tous les états et en tous les temps, dans les saints et les hommes, au ciel et sur la terre, en toutes les créatures raisonnables, ou non raisonnables ou matérielles, selon les mérites, les besoins et la réceptivité de chacun. Et il voit créés, le ciel et la terre, le soleil et la lune, et les quatre éléments avec toutes les créatures, et le cours du ciel commun à tous. Dieu est commun à tous, avec tous ses dons, les anges sont communs, l'âme est commune en toutes ses forces, et en toute la vie, et en tous les membres, et toute en chaque membre, car on ne peut la diviser, si ce n'est par la raison. Car la force supérieure et la force inférieure, l'esprit et l'âme, sont distincts, selon la raison, et cependant ils sont *un* dans la nature. Ainsi Dieu est tout et spécialement à chacun et néanmoins commun à toutes les créatures, car par lui sont toutes choses, et en lui et à lui sont suspendus le ciel, la terre et toute la nature. Lorsque l'homme remarque ainsi l'opulence et la sublimité étonnantes de la nature divine, et tous les dons multiples qu'il accorde et offre à ses créatures, il s'élève intérieurement en lui, un étonnement à la vue d'une opulence et d'une sublimité si multiformes; à la vue de l'immense fidélité de Dieu envers toutes ses créatures. De là naissent une singulière joie interne de l'esprit, et une vaste confiance en Dieu, et cette joie interne entoure et pénètre toutes les forces de l'âme en l'intimité de l'esprit.

CHAPITRE XXXIX

DE QUELLE FAÇON LA TROISIÈME RIVIÈRE AFFERMIT LA VOLONTÉ EN TOUTE PERFECTION

De cette joie, et de la plénitude des grâces, et de la fidélité divine naît et efflue la troisième rivière en cette même unité de l'esprit. Cette rivière, comme une flamme, allume la volonté et engloutit et absorbe toutes choses en l'unité. Et elle fait déborder, et sature de riches dons et de singulière noblesse, toutes les forces de l'âme, et elle crée en la volonté un amour sans travail, spirituel et subtil.

Maintenant le Christ dit intérieurement en l'esprit par l'entremise de cette rivière en flamme: *Sortez par des exercices, selon le mode de ces dons et de cette venue*. Grâce à la première rivière, c'est-à-dire à une lumière simple, la mémoire est élevée au-dessus des incidences sensorielles, et établie et affermie en l'unité de l'esprit. Grâce à l'autre rivière, c'est-à-dire à la clarté épanchée au-dedans, l'intelligence et la raison sont illuminées pour reconnaître les modes divers des vertus et des exercices, et distinctement les mystères des Écritures. Grâce à la troisième rivière, c'est-à-dire à une ardeur inspirée, la volonté sublime s'enflamme en un amour plus tranquille, et s'orne de plus grandes richesses. De cette façon cet homme est devenu spirituellement illuminé, car la grâce de Dieu demeure comme une fontaine en l'unité de l'esprit; et ses rivières créent dans les forces de l'âme une effluence de toutes les vertus. Et la fontaine de la grâce exige toujours un reflux vers la source même d'où sort ce flux..

CHAPITRE XL

COMMENT L'HOMME AFFERMI SORTIRA DE QUATRE MANIÈRES

Maintenant, l'homme affermi dans les liens de l'amour, demeurera dans l'unité de son esprit, et sortira par la raison illuminée et par de surabondants actes de charité au ciel et sur la terre, et observera toutes choses avec une claire distinction et donnera toutes choses du fond d'une générosité véritable et d'une opulence divine.

Cet homme est obligé de sortir de quatre manières et il y est d'ailleurs pareillement enclin. La première sortie se dirige vers Dieu et vers tous les saints. La deuxième vers les pécheurs et les hommes pervers. La troisième vers le purgatoire et la quatrième vers soi-même et vers tous les bons.

CHAPITRE XLI

LA PREMIÈRE SORTIE SE DIRIGERA VERS DIEU ET VERS TOUS LES SAINTS

Maintenant, comprenez ; l'homme sortira et observera Dieu en sa gloire avec tous les saints. Et il examinera la riche et généreuse effluence de Dieu, chargée de gloire, de Dieu lui-même et d'incompréhensibles délices, et s'écoulant en tous les saints d'après le désir de tous les esprits. Et de quelle façon ils refluent, chargés d'eux-mêmes et de tout ce qu'ils ont reçu et de tout ce qu'ils peuvent accomplir, vers cette même et riche unité d'où émanent toutes les voluptés.

Ce flux de Dieu exige toujours un reflux ; car Dieu est un océan fluant et re-fluant, qui s'écoulent sans interruption en tous ses amants, selon les besoins et les mérites de chacun, et il résorbe tous ceux qui sont doués, au ciel et sur terre, avec tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils peuvent. Et il en est dont il exige plus qu'ils ne peuvent s'offrir, car il se montre trop riche, trop généreux et trop immensément bon, et en ces manifestations il exige un amour et une gloire dignes de lui. Car Dieu veut être aimé de nous en proportion de sa noblesse, et c'est en quoi faillent tous les esprits, et ainsi l'amour devient sans mode et sans manière ; car ils ne savent comment l'accomplir ni comment y arriver. Car l'amour de tous les esprits est mesuré, et c'est pourquoi l'amour recommence toujours en eux, afin que Dieu soit aimé selon son exigence et selon leur désir. Et c'est pourquoi tous les esprits se rassemblent sans interruption et forment une flamme ardente dans l'amour, afin de pouvoir aimer Dieu parfaitement, selon sa noblesse. La raison montre clairement que c'est impossible à la créature, mais l'amour veut toujours accomplir l'amour, ou se fondre ou se consumer et s'anéantir en sa défaillance. Cependant Dieu n'est jamais aimé comme il le mérite, par aucune créature. Et c'est à la raison illuminée une grande joie et une grande satisfaction, d'avoir un Dieu et un amant si sublime et si riche, qu'il dépasse toutes les forces créées et ne peut être aimé comme il le mérite, par qui que ce soit, excepté par lui-même.

Cet homme riche et illuminé distribue les dons du trésor de son Dieu, et des générosités de son propre fonds illuminé et débordant de grandes merveilles, à tous les chœurs des anges et à tous les esprits et à chacun en particulier selon ses mérites. Il vague parmi les chœurs, les louanges et toutes les essences et observe l'inhabitation de Dieu, proportionnée à la noblesse de chacun. Cet homme illuminé erre spirituellement et rapidement autour et au travers de toutes les

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

phalanges célestes, riche et débordant de charité, enrichissant et inondant les armées célestes de gloires nouvelles et de trésors puisés dans la débordante trinité et unité de la nature divine. Voilà la première sortie, se dirigeant vers Dieu et ses saints.

CHAPITRE XLII

L'AUTRE SORTIE SE DIRIGERA VERS TOUS LES PÉCHEURS

Cet homme descendra parfois vers les pécheurs, avec une grande compassion et une libérale miséricorde, et les amènera à Dieu avec une intime dévotion et de grandes prières. Et il rappellera à Dieu la bonté qu'il est, et sa puissance, et ce qu'il a fait pour nous et ce qu'il nous a promis; comme s'il l'avait oublié, car Dieu veut être prié. La charité aura tout ce qu'elle désire, mais il ne faut pas qu'elle soit morose, ni obstinée, elle se repose sur tous les trésors et sur toutes les libéralités de Dieu, car Dieu aime sans mesure, et c'est en cela que l'amour conserve le mieux le repos. Cet homme ayant un amour universel, il prie Dieu de laisser couler son amour et sa miséricorde sur les païens et les juifs et sur tous les incrédules, afin qu'il soit aimé, reconnu et loué dans le ciel, et que notre gloire, notre joie et notre paix s'étendent jusqu'aux extrémités de la terre. Voilà l'autre sortie vers les pécheurs.

CHAPITRE XLIII

LA TROISIÈME SORTIE SE DIRIGERA VERS SES AMIS DU PURGATOIRE

L'homme regardera parfois ses amis du purgatoire et considérera leur exil, leurs désirs et leurs lourdes douleurs. Alors il priera et invoquera la pitié, la miséricorde et la générosité de Dieu, et il exposera leur bonne volonté et leur grande misère, et leurs soupirs vers les divines richesses, et il rappellera qu'ils sont morts dans l'amour, et que la passion et la pitié du Sauveur est leur seul recours.

Maintenant, comprenez : s'il arrive que cet homme illuminé soit incité par l'esprit de Dieu à prier spécialement pour une chose déterminée, pour tel pécheur, pour telle âme ou pour obtenir quelque bienfait spirituel, de telle sorte qu'il remarque et éprouve très bien que c'est l'œuvre de l'Esprit Saint, et il ne faut pas qu'il s'obstine à suivre sa propre volonté. Il arrive parfois que l'homme devient si interne et s'embrase si bien dans sa prière qu'il est averti spirituellement que sa prière a été entendue. Et dans cet avertissement s'apaisent l'impulsion de l'esprit et la prière.

CHAPITRE XLIV

L'HOMME DIRIGERA LA QUATRIÈME SORTIE VERS SOI-MÊME ET VERS TOUS LES BONS

Maintenant l'homme arrivera vers soi-même et vers tous les bons de bonne volonté ; et il goûtera et examinera l'assemblée et l'union qu'ils ont en l'amour et il priera ardemment Dieu de laisser effluer ses dons habituels, afin qu'ils s'affermissent en son amour et en son éternel honneur. Cet homme illuminé enseignera et instruira, réprimandera et servira tous les hommes dans la fidélité et selon la discrétion, car il a un amour universel. Et c'est pourquoi il est un intermédiaire entre Dieu et toutes les créatures. Puis il retournera en soi avec intégrité, avec tous les saints et tous les bons, et possédera en paix l'unité de son esprit et en même temps l'unité sublime de Dieu où reposent tous les esprits. C'est là une véritable vie spirituelle, car tous les modes et toutes les vertus intérieures et extérieures et les forces suprêmes de l'âme, sont ornés par ceci surnaturellement selon l'opportunité véritable.

CHAPITRE XLV

À QUELS SIGNES ON RECONNAÎTRA CEUX QUI RENCONTRENT DES OBSTACLES DANS L'AMOUR VÉRITABLE

On rencontre certains hommes, qui sont fort subtils en paroles, et habiles à démontrer des choses sublimes, et qui cependant n'éprouvent point le mode illuminé ni l'amour universel dans les générosités. Afin que ces hommes apprennent à se connaître eux-mêmes et soient aussi reconnus par les autres, je les désignerai par trois signes. D'après le premier signe ils pourront se reconnaître eux-mêmes ; d'après les deux autres, tout homme intelligent les reconnaîtra.

Premier signe : Là où l'homme illuminé est simple, et stable et dénué d'observation, grâce à une lumière divine, eux, au contraire, sont multiples, instables, et pleins d'études et d'observations, et ils ne goûtent aucune unité intérieure ni aucun apaisement sans images, et à ce signe ils pourront se reconnaître eux-mêmes.

Le deuxième signe réside en ceci, que là où l'homme illuminé a en lui une sagesse répandue par Dieu, en laquelle il reconnaît distinctement la vérité, sans travail, ils ont eux de subtiles incidences, sur lesquelles travaille leur imagination et qu'ils embellissent et observent habilement ; mais leur fonds est stérile, et ils ne peuvent produire de généreux enseignements, et leurs enseignements sont multiples, subtils et se rapportent à des choses étrangères, et gênent, arrêtent et encombrement les hommes intérieurs ; et ne montrent pas l'unité et n'y conduisent point ; mais apprennent les observations subtiles et les multiplicités. Ces hommes conservent obstinément leur doctrine et leur opinion quand bien même une autre opinion serait aussi bonne que la leur. Et ils ne pratiquent aucune vertu et n'en ont nul souci. Ils sont spirituellement orgueilleux en tout leur être. Voilà le deuxième signe.

Le troisième signe se manifeste en ceci ; que là où l'homme amoureux illuminé efflue universellement en charité au ciel et sur terre, ainsi que vous l'avez entendu, l'autre au contraire est spécial en toutes choses. Il lui semble qu'il est le plus sage et le meilleur. Il veut qu'on l'apprécie, ainsi que sa doctrine. Tous ceux qu'il n'enseigne ni ne conseille, et qui ne suivent pas son genre de vie et ne le reconnaissent pas pour maître, lui semblent dans l'erreur. Il pourvoit largement aux besoins de son corps, et s'inquiète peu des fautes légères. Cet homme n'est

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

ni juste, ni humble, ni généreux, ni serviteur des pauvres, ni intérieur, ni actif, ni sensible à l'amour divin, et il ne connaît pas Dieu et ne se connaît pas lui-même dans la vertu véritable. Voilà le troisième signe. Observez-le, étudiez-le et fuyez-le en vous même, et en tous les hommes, où vous le rencontrez. Mais ne croyez pas qu'il soit en nul homme, à moins de l'éprouver par les œuvres ; car cela souillerait votre cœur et l'empêcherait de connaître la divine vérité.

CHAPITRE XLVI

COMMENT LE CHRIST ÉTAIT, DEMEURE ET SERA ÉTERNELLEMENT L'AMANT DE TOUS

Afin de posséder et de désirer, par-dessus tous les autres modes dont nous avons parlé, ce mode universel, car c'est le mode suprême, nous allons prendre pour modèle Jésus-Christ qui était très universel et l'est encore, et restera tel dans l'éternité, car il a été envoyé sur terre pour le bien de tous les hommes qui voulaient se convertir. Néanmoins il dit lui-même qu'il n'a été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Ce ne sont pas seulement les juifs, mais tous ceux qui contempleront Dieu éternellement ; ils appartiennent à la maison d'Israël, eux, et non les autres, car les juifs méprisaient l'Évangile, et les païens entrèrent et le reçurent, et par eux tout Israël est converti, c'est-à-dire tous ceux qui sont élus éternellement.

Maintenant, remarquez comment le Christ se donna à tous en véritable fidélité. Sa prière interne et sublime effluait vers son père, et était commune à tous ceux qui veulent être sauvés. Jésus-Christ était tout à tous en son amour, en ses enseignements, en ses reproches, en ses consolations dans la douceur, en ses dons généreux, en ses pardons miséricordieux. Son âme et son corps, sa vie et sa mort et ses services étaient et sont communs à tous. Ses sacrements et ses dons sont à tous. Le Christ ne recevait ni aliment, ni boisson, ni rien de ce qui était nécessaire à son corps, sans songer au bien commun de tous les hommes qui seront sauvés jusqu'au dernier jour. Le Christ n'avait rien en propre ; mais tout était en commun, corps et âme, mère et disciples, tunique et manteau. Il mangeait et buvait pour nous, il vécut et mourut pour nous. Sa peine et ses douleurs et sa misère lui étaient propres et personnelles, mais les avantages et les biens qui en provenaient étaient communs. Et la gloire de ses mérites demeurera commune, éternellement.

CHAPITRE XLVII

REPROCHES À TOUS CEUX QUI VIVENT DES BIENS SPIRITUELS ET SONT DÉRÉGLÉS

Maintenant le Christ a laissé son trésor et ses rentes sur la terre. Ce sont les sept sacrements et les biens extérieurs de la Sainte Église, qu'il a conquis par sa mort et qui doivent être communs. Et ses serviteurs qui en vivent doivent être communs. Tous ceux qui vivent d'aumônes et sont en l'état ecclésiastique, devraient être communs, au moins dans leurs prières ; notamment tous les ecclésiastiques et tous ceux qui sont en cloîtres et en cellules. À l'origine de la Sainte Église et de notre foi, les papes, les évêques et les prêtres étaient communs, car ils convertirent le peuple, et fondèrent la Sainte Église et notre foi, et la scellèrent de leur sang et de leur mort. Ils étaient simples et ingénus, et ils avaient la paix continuelle en l'unité des esprits. Et ils étaient illuminés par la sagesse divine, riches et débordants de fidélité et de charité envers Dieu et envers tous les hommes. Mais à présent, c'est tout le contraire ; car ceux qui possèdent maintenant cet héritage et ces rentes, qui ont été donnés aux autres par amour et à cause de leur sainteté, sont instables en leur âme, et inassouvis et multiples ; car ils sont absolument tournés vers le monde, et n'examinent pas à fond les choses et les causes qu'ils ont en main. C'est pourquoi ils prient des lèvres ; mais le cœur ne goûte pas ce que cela signifie, et ils n'éprouvent pas le mystérieux prodige caché dans l'Écriture, dans les sacrements et dans leur sacerdoce. Et c'est pourquoi ils sont lourds et grossiers, et inéclairés en la divine vérité, et ils recherchent souvent sans modération les aliments et les boissons, et les aises du corps, et fasse Dieu qu'ils soient purs de corps ! Tant qu'ils vivent ainsi, ils ne seront jamais illuminés, et autant les premiers étaient généreux et effluents en charité et ne retenant rien, autant sont-ils à présent avarés et avides, et ils ne se privent de rien. Tout ceci est contraire aux saints et au mode universel dont nous avons parlé. Je parle ainsi au point de vue général. Que chacun s'examine, et s'instruise et se réprimande lui-même s'il le faut ; et s'il ne le faut pas, qu'il ait joie, paix et repos en sa bonne conscience, et qu'il serve et loue le Seigneur, et soit utile à lui-même et à tous les hommes, en l'honneur de Dieu.

CHAPITRE XLVIII

— DE QUELLE FAÇON LE CHRIST S'EST ABANDONNÉ À TOUS LES HOMMES ANS LE SACREMENT DE L'AUTEL

En voulant apprécier et louer singulièrement ce mode universel, je trouve encore un spécial bienfait que le Christ, en la Sainte Église, a laissé à tous les bons, en ce souper de la grande fête de Pâques, où il allait passer de cette misère à son Père, après avoir mangé l'agneau pascal avec ses disciples et lorsque la loi ancienne fut accomplie. À la fin du repas et de la fête, il voulut leur donner un mets spécial, ce qu'il désirait faire depuis longtemps. Et c'est par quoi il voulut finir la loi ancienne et inaugurer la loi nouvelle, et il prit du pain en ses vénérables mains, et il consacra son corps sacré, et ensuite son sang sacré, et les donna à tous ses disciples, et les laissa en commun à tous les justes, pour leur bien éternel.

Ce don et ce mets spéciaux réjouissent et ornent toutes les grandes fêtes et tous les banquets au ciel et sur la terre. En ce don, le Christ se donne lui-même à nous de trois manières ; il nous donne sa chair et son sang et sa corporelle vie glorifiée et pleine de joies et de douleurs. Et il nous donne son esprit avec les forces suprêmes, et plein de gloire, de dons, de vérités et de justifications. Et il nous donne sa personnalité avec la lumière divine qui élève son esprit et tous les esprits illuminés, jusqu'en la sublime unité jouissante.

Maintenant, le Christ veut que nous nous souvenions de lui, toutes les fois que nous consacrerons, offrirons et recevrons son corps. Maintenant remarquez comment nous nous souviendrons de lui. Nous observerons et examinerons de quelle façon le Christ s'incline vers nous, par d'amoureuses affections, par de grands désirs, par une joie aimante et une cordiale effluence en notre nature corporelle. Car il nous donne ce qu'il a reçu de notre humanité, à savoir, la chair et le sang et sa nature corporelle. Nous observerons et examinerons également ce précieux corps martyrisé, creusé et transblessé d'amour, à cause de sa fidélité envers nous. C'est par ceci que nous sommes ornés et nourris en la partie inférieure de notre nature humaine. Il nous donne aussi en ce don sublime du sacrement, son esprit plein de gloire, et les dons plus riches des vertus, et d'ineffables merveilles de charité et de noblesse.

Et c'est par cela que nous sommes nourris, et ornés et illuminés en l'unité de notre esprit et dans les forces supérieures, grâce à l'inhabitation du Christ avec

toutes ses richesses. Il nous donne encore dans le sacrement de l'autel sa sublime personnalité en incompréhensible lumière. Et grâce à cela nous sommes unis et transférés au Père, et le Père accueille ses fils élus en même temps que son Fils, selon la nature, et ainsi nous arrivons en notre patrimoine de la divinité dans une éternelle béatitude. Si l'homme a méritoirement médité ceci, il rencontrera le Christ de la même manière que le Christ vient à lui. Il s'élèvera de manière à recevoir le Christ, par le cœur, les désirs, l'amour sensible, et de toutes ses forces et avec une joie avide. Et c'est ainsi que le Christ se reçut lui-même. Et il n'est pas possible que cette joie soit trop grande; car notre nature reçoit sa nature, à savoir l'humanité du Christ glorifié, plein d'allégresses et de mérites. Et c'est pourquoi, je veux que l'homme en cet accueil, se dissolve et s'écoule à force de désirs, de joies et de voluptés, car il reçoit celui qui est le plus beau, le plus gracieux et le plus aimable des enfants des hommes, et il lui est uni. En cette jonction et en cette joie adviennent souvent de grands bonheurs à l'homme; et maintes mystérieuses et secrètes merveilles des trésors divins, sont manifestées et découvertes. Lorsque l'homme médite en cet accueil, le martyr et les souffrances de ce précieux corps du Christ, qu'il reçoit, il entre parfois en une telle dévotion amoureuse et en une si grande compassion sensible, qu'il désire d'être cloué avec le Christ au bois de la croix, et de répandre le sang de son cœur en l'honneur du Christ. Et il se presse dans les blessures et dans le cœur ouvert du Christ, son sauveur. En ces exercices il est souvent advenu des révélations et de grands bienfaits aux hommes.

Cet amour sensible né de la compassion; et l'imagination excitée par l'observation intérieure dans les plaies du Christ, peuvent se développer au point que ces hommes croient éprouver en leur cœur et en tous leurs membres, les plaies et les blessures du Christ. Et si quelque homme recevait réellement d'une manière quelconque les stigmates du Seigneur, ce serait un de ces hommes-là. Et ainsi nous satisfaisons le Christ, selon la partie inférieure de son humanité.

Nous demeurerons ainsi en l'unité de notre esprit et effluerons vers une immense charité au ciel et sur la terre, avec une claire distinction. Et ainsi nous portons une ressemblance du Christ, selon l'esprit, et le satisfaisons.

Grâce à la personnalité du Christ, et par l'intention simple et l'amour jouissant, nous nous dépasserons nous-mêmes, et nous dépasserons aussi la substance créée du Christ, et nous nous reposerons en notre héritage, qui est l'essence éternelle et divine. C'est ce que le Christ veut toujours nous donner spirituellement, toutes les fois que nous nous exerçons ainsi, et que nous nous préparons à le recevoir en nous. Et il veut que nous le recevions sacramentellement et spirituellement, au temps convenable et raisonnable. Et encore que l'homme n'ait pas

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

toujours de tels sentiments ni de tels désirs, pourvu qu'il n'ait d'autre intention que la gloire de Dieu et son propre progrès dans la voie du salut, il peut aller librement à la table du Seigneur, si sa conscience est pure de tout péché mortel.

CHAPITRE XLIX

DE L'UNITÉ DE LA NATURE DE DIEU EN LA TRINITÉ DES PERSONNES

La sublime et superessentielle unité de la nature divine, où le Père et le Fils possèdent leur nature en l'unité de l'Esprit Saint, au-dessus de la conception et de la compréhension de toute notre force en l'essence nue de notre esprit, dépasse en ce sublime calme, toutes les créatures de la lumière créée. Cette sublime unité de la nature divine est vivide et féconde; car de cette même unité, le Verbe éternel naît du Père sans interruption. Et par cette naissance, le Père connaît le Fils, et toutes choses dans le Fils. Et le Fils connaît le Père, et toutes choses dans le Père, car leur nature est simple. De cette réciproque vision du Père et du Fils en une éternelle clarté, effluent une éternelle complaisance et un amour sans fond, qui est le Saint-Esprit. Et par le Saint-Esprit et l'éternelle sagesse, Dieu s'incline vers chaque créature, distinctement, et comble de dons et embrase d'amour chacune d'elles, selon sa noblesse et selon l'état où elle est affermie et élue grâce à ses vertus et à l'éternelle prévoyance de Dieu. Et c'est par cela, que sont réunis dans les vertus et dans la justice, tous les esprits justes, au ciel et sur la terre.

CHAPITRE L

UNE COMPARAISON AU SUJET DE LA MANIÈRE DONT DIEU MET ET POSSÈDE L'ÂME NATURELLEMENT ET SURNATURELLEMENT

Maintenant, soyez attentifs : je vais vous donner une comparaison à ce sujet. Dieu a fait le ciel supérieur une pure et simple clarté encerclant et enveloppant tous les cieux, et tout ce que Dieu a créé de matériel et de corporel ; car c'est la demeure extérieure et le royaume de Dieu et de ses saints, pleins de gloire et de joie éternelles. Or, ce ciel étant une clarté sans mélange, il n'y a ici ni temps, ni état, ni tentation, ni jamais plus d'ébranlement, car il est inébranlablement affermi au-dessus de toutes choses. La sphère la plus proche du ciel incandescent se nomme le premier mobile. Tout mouvement, par la force de Dieu, émane du ciel supérieur. C'est ce mouvement qui entraîne l'évolution du firmament et de toutes les planètes. Et c'est par ce même mouvement initial que vivent et croissent toutes les créatures, chacune en son ordre. Maintenant, comprenez : l'essence de l'âme est pareillement semblable à un royaume spirituel de Dieu, plein de clartés divines, dépassant toutes nos forces, à moins que ces forces ne soient transformées d'une façon simple, que je ne veux pas dire à présent. Voyez ; en cette essence de l'âme où règne Dieu, l'unité de notre esprit est semblable au premier mobile ; car en cette unité, l'esprit est remué par en haut, dans la force de Dieu, naturellement et surnaturellement ; car, par nous-mêmes, nous n'avons rien dans la nature, ni au-dessus de la nature. Et cette impulsion de Dieu, lorsqu'elle est surnaturelle, est la cause première et principale de toute vertu. Et en cette impulsion de Dieu sont accordés à certains hommes illuminés, les sept dons du Saint-Esprit, pareils à sept planètes qui illuminent et fécondent toute la vie de l'homme. Voilà la manière dont Dieu possède l'unité essentielle de notre esprit, comme son règne ; et comment il opère et efflue avec ses dons en notre unité potentielle et en toutes nos forces.

CHAPITRE LI

COMMENT L'HOMME DOIT ÊTRE ORNÉ POUR RECEVOIR L'EXERCICE LE PLUS INTÉRIEUR

Maintenant, observez attentivement de quelle façon nous pouvons acquérir et posséder en la lumière créée, l'exercice le plus intérieur de notre esprit. L'homme qui est bien orné de vertus morales en la vie extérieure, et qui s'est élevé en la paix divine et en sublimité, par des exercices intérieurs, possède l'unité de son esprit, illuminée de surnaturelle sagesse, effluant en généreuse charité au ciel et sur terre, et s'érigeant, et refluant avec des vénération et des mérites, vers le même fonds et en la sublime unité de Dieu, d'où effluent tous les flots; car chaque créature, selon qu'elle reçoit plus ou moins de dons divins, a plus ou moins d'amour ascendant, et d'union intime avec son origine; car Dieu et tous ses dons, nous exigent en lui, et par les vertus, la charité et la ressemblance, nous voulons à notre tour, entrer en lui.

De cette inclination amoureuse de Dieu, et de son interne travail en l'unité de notre esprit; en même temps que de notre amour enflammé et de l'impression entière de toutes nos forces, en cette même unité où Dieu demeure, exsurge la troisième venue du Christ dans l'exercice intérieur. Et c'est une émotion ou un attouchement intérieur du Christ, en sa clarté divine, au plus intime de notre esprit. Nous avons comparé la venue précédente à une fontaine avec trois rivières. Mais nous allons comparer cette venue-ci à l'artère même de la fontaine. Car nulle rivière n'existe sans fontaine, et nulle fontaine sans artère vivide; et de même flue la grâce divine, dans les forces supérieures, avec des rivières, et elle impulse et embrase l'homme en toutes les vertus. Et elle est pareille à une fontaine dans l'unité de notre esprit, et elle retombe en la même unité d'où elle jaillit, comme une artère vivante et bouillonnante issue du fonds vivant de l'opulence divine, où jamais la fidélité, ni la pitié ne peuvent s'épuiser. Et c'est là l'attouchement que j'ai en vue. Et la créature supporte cet attouchement; car ici a lieu l'union des forces supérieures en l'unité de l'esprit, au-dessus de la multiplicité de toutes les vertus. Et ici, nul autre ne travaille, que Dieu seul, par bonté pure, et c'est la source de toutes nos vertus et de toute notre béatitude. En l'unité de l'esprit, où bouillonne cette artère, on se trouve au-dessus du travail et de la raison, mais non sans raison. Car la raison illuminée, et spécialement

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

la force amative, éprouvent cet attouchement ; et la raison ne peut concevoir le mode ni le genre de cet attouchement, ni ce qu'il est en soi ; car c'est une œuvre divine ; la source et la vasque de toutes les grâces et de tous les dons, et le dernier intermédiaire entre Dieu et la créature. Et au-dessus de cet attouchement, en la tranquille essence de l'esprit, flotte une incompréhensible clarté. Et c'est la sublime trinité d'où émane cet attouchement. Là vit et règne Dieu dans l'esprit, et l'esprit en Dieu.

CHAPITRE LII

—
DE LA TROISIÈME VENUE DU CHRIST, QUI NOUS PERFECTIONNE DANS LES
EXERCICES INTÉRIEURS, ET DE LA SORTIE LA PLUS INTIME DE L'ESPRIT,
GRÂCE À UN ATTOUchement DIVIN

Maintenant le Christ dit intérieurement en l'esprit, par cet attouchement : *Sortez par des exercices, selon le mode de l'attouchement.* Car ce profond attachement attire et exige notre esprit en l'exercice le plus intime que la créature puisse supporter, selon le mode des créatures dans la lumière créée. Ici l'esprit s'érige, grâce à la force aimante, au-dessus des œuvres, en l'unité où bouillonne cette source vivide de l'attouchement. Et cet attouchement exige que l'intelligence reconnaisse Dieu en sa clarté, et attire et invite la force amative à jouir de Dieu sans intermédiaire ; et c'est ce que désire, naturellement et surnaturellement, par-dessus toute chose l'esprit aimant. Par la raison illuminée, l'esprit s'élève dans l'observation intérieure, et contemple et observe au plus intime de son esprit, l'endroit où vit cet attouchement.

Ici défont en leur progrès, la raison et toute lumière créée, par la suréminente clarté divine qui pratique cet attouchement, aveugle en son occurrence toute vision créée, parce qu'elle est abyssale. Et toute intelligence dans la lumière créée est pareille ici aux jeux de la chauve-souris dans la splendeur du soleil. Cependant l'esprit est toujours nouvellement invité et excité par Dieu et par soi-même, à sonder cet intime attouchement, et à savoir ce que Dieu et cet attouchement sont. Et la raison se redemande toujours d'où cela vient, et fouille toujours à nouveau, afin de suivre ce rayon de miel jusqu'en sa source. Mais elle en sait autant le premier jour que le dernier. Et c'est pourquoi la raison et toute observation disent : *Je ne sais ce que c'est.* Car la suréminente clarté divine répercute et aveugle toute intelligence en sa rencontre.

Ainsi Dieu se tient en sa clarté, au-dessus de tous les esprits du ciel et de la terre. Et ceux qui ont transcreusé leur fonds, au moyen des vertus et des exercices intérieurs, jusqu'en leur origine, c'est-à-dire, jusqu'à la porte de la vie éternelle, peuvent éprouver cet attouchement. Là rayonne si immensément la splendeur de Dieu, que la raison et toute intelligence faillent en leur progrès, et doivent reculer devant l'inconcevable clarté de Dieu. Mais en l'esprit qui éprouve cela dans son fonds, encore que la raison et toute intelligence défont devant la

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

splendeur divine, et restent au-dehors, devant la porte, la force amative veut néanmoins avancer, car elle est invitée et exigée comme l'intelligence ; et elle est aveugle et veut jouir ; et la jouissance réside plus dans la saveur et dans l'émotion que dans la compréhension. Et c'est pourquoi l'amour veut avancer, alors que l'intelligence demeure au-dehors.

CHAPITRE LIII

DE L'ÉTERNELLE FAIM DE DIEU QU'ÉPROUVE NOTRE ESPRIT

Ici commence une faim éternelle, qui ne sera jamais plus assouvie. C'est une avidité et une aspiration intérieures de la force amative et de l'esprit créé, vers un bien incréé. Et comme l'esprit désire la jouissance et qu'il y est invité et exigé par Dieu, il veut toujours la réaliser. Voyez ; ici commencent une éternelle aspiration et d'éternels efforts en une impuissance éternelle. Ce sont les hommes les plus pauvres qui soient, car ils sont avides et gourmands et ils ont la boulimie. Quoi qu'ils boivent et mangent, ils ne sont jamais rassasiés en ce mode, car cette faim est éternelle. Car un vase créé ne peut contenir un bien incréé, et c'est pourquoi il y a là d'éternels efforts affamés, et Dieu inonde tout en une impuissance.

Il y a ici de grands festins d'aliments et de breuvages, que nul ne sait, excepté celui qui y a assisté ; mais le plein assouvissement dans la jouissance est l'aliment qui y fait défaut ; et c'est pourquoi la faim se renouvelle toujours. Cependant, fluent dans l'attouchement des rivières de miel, pleines de toutes les voluptés, car l'esprit goûte ces voluptés de toutes les manières qu'il peut imaginer, mais tout cela est selon le mode créaturel et au-dessous de Dieu, et c'est pourquoi il y a ici une faim et une impatience éternelles.

Si Dieu accordait à cet homme tous les dons que possèdent tous les saints, et tout ce qu'il peut offrir ; mais sans se donner lui-même, l'avidité béante de l'esprit demeurerait affamée et inassouvie. L'émotion et l'attouchement internes de Dieu, nous affament et font que nous nous efforçons ; car l'esprit de Dieu donne la chasse à notre esprit, et plus il y a d'attouchements, plus il y a de faim et d'efforts. Et voilà la vie de l'amour, en ses œuvres suprêmes, au-dessus de la raison et de la compréhension ; car ici la raison ne peut rien enlever ni apporter à l'amour, car notre amour est attouché par l'amour divin. Et, selon moi, il n'y a jamais plus ici de séparation d'avec Dieu. L'attouchement de Dieu en nous, aussi loin que nous le ressentons, et nos efforts amoureux, sont tous deux créés et du genre des créatures, et c'est pourquoi ils peuvent croître et augmenter aussi longtemps que nous vivons.

CHAPITRE LIV

D'UN COMBAT AMOUREUX ENTRE L'ESPRIT DE DIEU ET NOTRE ESPRIT

En cette tempête d'amour combattent deux esprits : l'esprit de Dieu et notre esprit. Dieu, par l'Esprit Saint, s'incline en nous, et par cela nous sommes attouchés dans l'amour. Et notre esprit, par l'opération de Dieu et la force amative, se presse et s'incline en Dieu et par cela, Dieu est attouché. De ces deux contacts exsurge le combat de l'amour, en la rencontre la plus profonde ; et en cette visitation, la plus intime et la plus aiguë qui soit, l'esprit est le plus profondément blessé d'amour. Ces deux esprits, c'est-à-dire l'esprit de Dieu et notre esprit, s'éclairent et s'illuminent l'un l'autre. Cela fait, unanimement, s'efforcer d'amour les amants l'un en l'autre ; chacun d'eux exige de l'autre tout ce qu'il est, et offre à l'autre tout ce qu'il est, et l'invite à tout ce qu'il est, et cela fait se dissoudre les amants. L'attouchement de Dieu et ses dons, nos efforts amoureux et ce que nous rendons, entretiennent l'amour. Ce flux et ce reflux font déborder la fontaine de l'amour. Ainsi l'attouchement de Dieu et nos efforts amoureux deviennent un amour simple. Ici l'homme est possédé par l'amour, au point qu'il s'oublie lui-même, qu'il oublie Dieu, et qu'il ne peut plus rien qu'aimer. Ainsi l'esprit est brûlé dans le feu de l'amour, et entre si avant dans l'attouchement de Dieu, qu'il est vaincu en tous ses efforts, et s'anéantit en toutes ses œuvres, et s'épuise, et devient lui-même amour au-dessus de toute jonction, et possède le plus intime de sa création au-dessus de toutes les vertus ; là où commencent et finissent toutes les œuvres des créatures. Voilà l'amour en soi, fondement de toutes les vertus.

CHAPITRE LV

DES ŒUVRES FÉCONDES DE L'ESPRIT QUI SONT ÉTERNELLES

Maintenant notre esprit et cet amour sont vivants et féconds en vertus ; et c'est pourquoi les forces ne peuvent plus se contenir en l'unité de l'esprit. Car l'incompréhensible clarté de Dieu et son amour sans fond, se tiennent au-dessus de l'esprit et attouchent la force amoureuse ; et l'esprit retombe en ces œuvres et en un désir plus haut et plus intime que jamais. Et plus il est intérieur et noble, plus il s'épuise rapidement et s'anéantit dans l'amour ; et il retombe en de nouvelles œuvres ; et c'est là, la vie céleste. Toujours l'esprit béant aspire à manger et à avaler Dieu ; mais il demeure lui-même avalé dans l'attouchement de Dieu, et défaille en toutes ses œuvres ; car en l'unité de l'esprit est l'union des forces supérieures. Et ici, la grâce et l'amour sont essentiels, au-dessus de l'effort ; car c'est la source de la charité et de toutes les vertus. Il y a ici une éternelle effluence dans la charité et dans les vertus, et un éternel retour dans la faim intérieure, pour jouir de Dieu, et un éternel séjour en un amour plus simple. Et tout cela est selon le mode des créatures et au-dessus de Dieu : et c'est l'exercice le plus intime que l'on puisse pratiquer dans la lumière créée, au ciel et sur la terre. Et au-dessus de cela, il n'y a rien qu'une vie contemplative en la lumière divine, et selon le mode de Dieu. En cet exercice on ne peut errer ni être trompé, et il commence ici dans la grâce, et durera éternellement dans la gloire.

CHAPITRE LVI

DE QUELLE MANIÈRE NOUS RENCONTRERONS DIEU, SPIRITUELLEMENT, AVEC ET SANS INTERMÉDIAIRE.

Maintenant, je vous ai montré comment l'homme librement élevé par la grâce divine, devient voyant dans l'exercice intérieur. Et nous remarquons que c'est la première condition que le Christ désire et exige de nous, attendu qu'il dit : *Voyez*. Pour le deuxième et le troisième point où il dit : *L'époux arrive, sortez* ; je vous ai indiqué trois espèces de venues internes du Christ. Et que la première venue a quatre modes, et de quelle façon nous sortirons par les exercices, selon toutes les manières dont le Christ, intérieurement en sa venue, nous embrase, nous enseigne et nous pousse. Maintenant il nous faut examiner le quatrième point et le dernier. C'est la rencontre du Christ, notre époux. Car toute notre interne vision spirituelle, en grâce ou en gloire, et toute notre sortie vertueuse, en quelqu'exercice que ce soit, tout cela n'existe que pour la rencontre du Christ notre époux, et pour notre union en lui. Car il est notre repos éternel, et la fin et le salaire de tous nos travaux.

Vous savez que toute rencontre est une réunion de deux personnes, qui viennent de lieux divers, opposés et séparés. Maintenant, le Christ vient d'en haut comme un seigneur, et un libéral donateur tout-puissant. Et nous venons d'en bas, comme de pauvres valets, ne pouvant rien par nous-mêmes, mais ayant besoin de tout. Le Christ vient en nous du dedans vers le dehors, et nous allons à lui du dehors vers le dedans ; et c'est pourquoi une rencontre spirituelle doit avoir lieu ici. Et cette venue et cette rencontre du Christ et de nous, ont lieu de deux manières, à savoir, avec intermédiaire et sans intermédiaire.

CHAPITRE LVII

DE LA RENCONTRE DE DIEU, ESSENTIELLE ET SANS INTERMÉDIAIRE, EN LA NATURE NUE

Maintenant, comprenez et remarquez attentivement. L'unité de notre esprit a deux modes, l'un essentiel et l'autre actif. Vous saurez que l'esprit, selon son existence essentielle, reçoit la venue du Christ en la nature nue, sans intermédiaire et sans interruption. Car cette essence et cette vie que nous sommes en Dieu, en notre image éternelle, et que nous avons en nous-mêmes, selon l'existence essentielle, sont sans intermédiaire et inséparées. Et c'est pourquoi l'esprit reçoit, en sa partie suprême et la plus intime en la nature nue, l'impression de son éternelle image, et la clarté divine sans interruption, et est une éternelle demeure de Dieu, que Dieu occupe par une perpétuelle inhabitation, et qu'il visite toujours d'une venue nouvelle et d'une irradiation nouvelle de la nouvelle splendeur de son éternelle naissance. Car où il vient il est, et où il est il vient. Et où il n'a jamais été, il ne viendra jamais, car il n'y a en lui ni accident ni changement, et tout, où il est, est en lui, car il ne sort pas de soi. Et c'est pourquoi l'esprit possède Dieu essentiellement dans la nature nue, et Dieu l'esprit, car l'esprit vit en Dieu et Dieu en l'esprit. Et il est susceptible en sa partie suprême de la clarté de Dieu sans intermédiaire, et de tout ce que Dieu peut accorder. Et par la clarté de son éternelle image, qui luit essentiellement et personnellement en lui, l'esprit s'immerge, selon la part suprême de sa vitalité, en l'essence divine, et y possède, à demeure, son éternelle béatitude ; et efflue de nouveau avec toutes les créatures, par l'éternelle naissance du Fils, et est placé dans son essence créée par la libre volonté de la Trinité sainte. Et ici il est semblable à l'image de la sublime Trinité et Unité pour laquelle il est créé. Et en sa nature créée, il subit l'impression de son éternelle image, sans interruption, comme le miroir immaculé où tout simulacre demeure, et qui renouvelle en soi sans interruption, la ressemblance par un nouvel aspect dans de nouvelles clartés. Cette unité essentielle de notre esprit en Dieu, n'existe pas en elle-même, mais demeure en Dieu, et efflue de Dieu, et immane en Dieu et retourne en Dieu, comme en son éternelle cause. Elle ne se sépare point de Dieu et ne s'en retire jamais plus selon ce mode, car cette unité est en nous de nature nue, et si la nature se séparait de Dieu, elle tomberait dans le néant. Et cette unité est au-dessus du temps et de l'état, et travaille toujours

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

sans interruption selon le mode de Dieu. C'est la noblesse que nous avons naturellement en l'unité essentielle de notre esprit, là où il est uni naturellement à Dieu.

Cela nous rend ni saints ni bienheureux, car tous les hommes l'ont en eux, les bons comme les méchants, mais c'est bien la cause première de toute sainteté et de toute béatitude ; et voilà la rencontre et l'union de Dieu en notre esprit, dans la nature nue.

CHAPITRE LVIII

COMMENT ON EST SEMBLABLE À DIEU PAR LA GRÂCE, ET DISSEMBLABLE PAR LE PÉCHÉ MORTEL

Maintenant, examinez cette pensée avec soin, car si vous comprenez bien ce que je veux vous dire, et ce que je vous ai dit, vous comprendrez toute la vérité divine qu'une créature peut apprendre à présent, et bien au delà. En un autre mode, notre esprit se tient activement dans cette même unité, et subsiste par lui-même comme en sa personnelle essence créée. C'est le patrimoine des forces supérieures, et c'est ici le commencement et la fin de toutes les œuvres d'une nature créée, accomplies selon le mode des créatures, à la fois en la nature et au-dessus de la nature.

Cependant l'unité n'opère pas en tant qu'unité, mais toutes les forces de l'âme, de quelque façon qu'elles opèrent, ont toute leur efficacité et toute leur puissance en leur fonds, c'est-à-dire en l'unité de l'esprit, là où il réside en son essence personnelle. En cette unité, l'esprit doit toujours être semblable à Dieu, par la grâce et la vertu, ou dissemblable à Dieu par le péché mortel ; car l'homme est fait à la ressemblance de Dieu, ce qu'il faut entendre au sens de la grâce ; car la grâce est une lumière déiforme qui nous transillumine et nous rend semblables à Dieu, et sans cette lumière qui nous rend semblables, nous ne pouvons être unis surnaturellement à Dieu, encore que nous ne puissions pas perdre l'image de Dieu, ni notre unité naturelle en lui. Si nous perdons cette ressemblance, c'est-à-dire la grâce, nous sommes damnés.

Et c'est pourquoi, dès que Dieu trouve en nous quelque chose qui est susceptible de recevoir sa grâce, il veut nous vivifier par sa bonté, et nous rendre semblables à lui par ses dons. Et cela arrive chaque fois que nous nous tournons vers lui avec pleine volonté ; car en ce même moment, le Christ vient à nous et en nous, avec intermédiaire et sans intermédiaire, c'est-à-dire par les vertus et au-dessus de toutes les vertus. Et il imprime son image et sa ressemblance en nous, c'est-à-dire lui-même et tous ses dons, et il nous soulage du péché et nous rend libres et semblables à lui-même.

Et en la même opération où Dieu nous soulage du péché, et nous rend semblables et libres en charité, l'esprit s'immerge en l'amour jouissant. Et ici ont lieu une rencontre et une union, qui sont sans intermédiaires et surnaturelles et où

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

réside notre suprême béatitude. Encore que tout ce qu'il donne par amour et par pure bonté soit naturel à Dieu, ce nous est accidentel et surnaturel, selon notre mode, puisque auparavant nous étions étrangers et dissemblables, et ne sommes devenus semblables et n'avons obtenu l'union avec Dieu, que postérieurement.

CHAPITRE LIX

DE QUELLE MANIÈRE ON POSSÈDE DIEU DANS L'UNITÉ ET LE REPOS, AU-DESSUS DE TOUTE RESSEMBLANCE DE LA GRÂCE

Cette rencontre en cette unité, que l'esprit aimant obtient en Dieu et possède sans intermédiaire, doit avoir lieu en la compréhension essentielle, profondément cachée à notre intelligence, sauf à l'intelligence active, selon le mode de la simplicité. En cette unité jouissante nous nous reposerons toujours au-dessus de nous-mêmes et au-dessus de toutes choses. De cette unité effluent tous les dons, naturellement et surnaturellement, et néanmoins l'esprit aimant repose en cette unité, au-dessus de tous les dons, et ici il n'y a rien que Dieu, et l'esprit unit à Dieu sans intermédiaire. En cette unité nous sommes reçus par le Saint-Esprit et nous recevons l'Esprit Saint et le Père et le Fils, et la nature divine complète, car on ne peut séparer Dieu. Et l'inclination jouissante de l'esprit qui cherche le repos en Dieu, au-dessus de toute ressemblance, obtient et possède surnaturellement en son existence essentielle, tout ce que l'esprit y a jamais reçu naturellement. C'est ce que possèdent tous les bons ; mais la manière dont cela est, leur reste cachée toute leur vie, s'ils ne sont pas internes et vides de toute créature. En ce même moment où l'homme se détourne du péché, il est reçu par Dieu en l'unité essentielle de son être, dans la partie supérieure de son esprit, afin qu'il repose en Dieu, maintenant et toujours. Et il reçoit la grâce et une ressemblance de Dieu en la propriété de sa force, afin qu'il croisse et prospère toujours en de nouvelles vertus. Et tant que cette ressemblance demeure dans la charité et dans les vertus, l'unité demeure dans le repos, et elle ne peut être perdue, si ce n'est par le péché mortel.

CHAPITRE LX

COMMENT LA GRÂCE DE DIEU EST NÉCESSAIRE, QUI NOUS REND SEMBLABLES À DIEU, ET NOUS CONDUIT À DIEU SANS INTERMÉDIAIRE

Maintenant, toute sainteté et toute béatitude dépendent de l'introduction de l'esprit, par la ressemblance et l'intermédiaire de la grâce ou de la gloire, dans le repos en l'unité essentielle ; car la grâce de Dieu est la voie par laquelle il nous faut toujours passer, pour entrer dans l'essence nue où Dieu se donne sans intermédiaire en toute son opulence. Et c'est pourquoi les pécheurs et les esprits damnés sont dans les ténèbres, parce que la grâce divine leur manque, qui les illuminerait et les guiderait vers l'unité jouissante. Cependant l'existence essentielle de l'esprit est si noble, que les damnés ne peuvent pas vouloir être anéantis. Mais le péché forme un intermédiaire et des ténèbres et une dissemblance si grande entre la force et l'essence où Dieu vit, que l'esprit ne peut s'unir à sa propre essence, qui lui serait propre et serait son repos éternel, si le péché n'y faisait obstacle ; car celui qui vit sans péché, vit dans la ressemblance et dans la grâce, et Dieu lui est propre, et ainsi la grâce est indispensable, qui éloigne le péché et prépare la voie et rend féconde toute notre vie. Et c'est pourquoi le Christ vient toujours en nous par des intermédiaires, tels que sa grâce et ses dons multiples, et nous allons également à lui par des intermédiaires tels que les vertus et les exercices divers. En plus il accorde d'internes dons et plus il nous remue subtilement, plus notre esprit a d'intimes et de délectables exercices, comme vous l'avez appris dans tous les modes qui sont montrés ci-dessus. Et cela s'opère toujours dans un renouvellement, car Dieu donne toujours des dons nouveaux et notre esprit se retourne toujours selon le mode d'après lequel il est exigé et doué par Dieu, et en cette rencontre il reçoit toujours un plus sublime renouvellement, et ainsi l'on fait toujours des progrès dans une vie plus haute. Et cette rencontre active est toute par intermédiaire, car les dons de Dieu, nos vertus et l'activité de notre esprit, forment ces intermédiaires, et ces intermédiaires sont indispensables à tous les hommes et à tous les esprits, car sans l'intermédiaire de la grâce divine et de la conversion amoureuse et libre, nulle créature ne peut être sauvée.

CHAPITRE LXI

DE LA VISITATION DE DIEU ET DE NOTRE ESPRIT DANS L'UNITÉ ET DANS LA RESSEMBLANCE

Maintenant, Dieu regarde la demeure et le repos qu'il a faits en nous, par nous-mêmes, et c'est l'unité et la ressemblance. Et il veut visiter sans interruption cette unité, par la venue nouvelle de sa sublime naissance, et par les flots opulents de son amour sans bornes, car il veut habiter au milieu des délices dans l'esprit aimant. Et il veut visiter, avec de riches dons, la ressemblance de notre esprit, afin que nous devenions plus ressemblants et plus illuminés dans les vertus. Maintenant le Christ veut que nous habitions et demeurions en l'unité essentielle de notre esprit, riches, au-dessus de toute œuvre créaturelle et de toutes les vertus, et que nous demeurions activement en la même unité, riches et comblés de vertus et de dons célestes. Et il veut que nous visitions sans interruption cette unité et cette ressemblance, au moyen de quelque œuvre que nous accomplissions, car en chaque *maintenant* nouveau, Dieu naît en nous et de cette sublime naissance, efflue l'Esprit Saint avec tous ses dons, et c'est pourquoi allons au devant des dons de Dieu, par la ressemblance et par la naissance sublime dans l'unité.

CHAPITRE LXII

COMMENT NOUS IRONS À LA RENCONTRE DE DIEU EN TOUTES NOS ŒUVRES

Maintenant, comprenez de quelle manière, en chacune de nos œuvres nous rencontrerons Dieu et croîtrons en ressemblance, et posséderons plus sublimement l'unité jouissante. Toute bonne œuvre, si minime qu'elle soit, que l'amour et une droite intention simple rapportent à Dieu, fait que nous méritons une ressemblance plus parfaite et la vie éternelle en Dieu. L'intention simple rassemble dans l'unité de l'esprit, les forces éparses de l'âme et joint l'esprit à Dieu. L'intention simple est le commencement et la fin et l'ornement de toute vertu. L'intention simple offre à Dieu des louanges, des actes de respect et toutes les vertus et elle se traverse et se parcourt elle-même, et elle traverse et parcourt tout le ciel et toute chose, et elle trouve Dieu au fond simple d'elle-même. L'intention est simple qui n'a en vue que Dieu seul et pour qui toute chose est subordonnée à Dieu. L'intention simple écarte l'hypocrisie et la duplicité, et l'homme la gardera et la pratiquera, par-dessus toutes choses, en toutes ses œuvres, car elle maintient l'homme en présence de Dieu, l'intelligence claire, et le conserve vertueusement, fort et libre de craintes étrangères, à la fois ici et au jour du jugement. L'intention simple, est l'œil simple dont parle le Christ, œil qui illumine et garde pur de péché, tout le corps, c'est-à-dire toutes les œuvres de l'homme et toute sa vie. L'intention simple est l'interne inclination amoureuse et illuminée de l'esprit, elle est le fondement de toute spiritualité, elle renferme la foi, l'espérance et l'amour, car elle a confiance en Dieu et elle est fidèle. Elle foule aux pieds de la nature, elle crée la paix, elle écarte les murmures de l'esprit et conserve vivaces toutes les vertus. Et elle donne la paix et l'espoir, ainsi que l'audace envers Dieu, à la fois ici et au jugement de Dieu.

Nous demeurerons ainsi en l'unité de l'esprit, dans la grâce et dans la ressemblance ; et nous irons toujours à la rencontre de Dieu par l'intermédiaire des vertus, et nous lui offrirons toute notre vie et toutes nos œuvres, dans l'intention simple, et de cette façon, nous deviendrons à toute heure et en chacune de nos œuvres, plus ressemblants. Et grâce au fonds de l'intention simple, nous nous dépassons nous-mêmes, et nous rencontrons Dieu sans intermédiaire, et nous nous reposons avec lui au fond de la simplicité ; là nous possédons l'héritage qui nous est préparé de toute éternité. La vie de tous les esprits et toutes les œuvres

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

des vertus résident dans la ressemblance et l'intention simple ; et tout leur repos suprême réside dans les simplicités, au-dessus de toute ressemblance. Cependant chaque esprit surpasse les autres en vertus et en ressemblance, et possède sa propre essence en lui-même, selon sa noblesse. Et Dieu satisfait singulièrement chacun d'eux, et chacun d'eux recherche Dieu au fond de son esprit, en proportion de son amour, ici-bas aussi bien que dans l'éternité.

CHAPITRE LXIII

L'ORDONNANCE DE TOUTES LES VERTUS PAR LES SEPT DONNS DU SAINT-ESPRIT

Maintenant, observez l'ordre et le degré de toutes les vertus et de toute sainteté, selon lesquels nous rencontrerons Dieu dans la ressemblance, et pourrons nous reposer avec lui dans l'unité.

Lorsque l'homme vit dans la crainte de Dieu, dans les vertus morales, et dans les exercices extérieurs, et qu'il est obéissant et soumis à la Sainte Église et aux commandements de Dieu, et que sa volonté est prête à faire le bien, dans une intention simple ; il est semblable à Dieu par sa confiance et l'union de sa volonté à la volonté de Dieu, dans ce qu'il fait et dans ce qu'il s'abstient de faire. Et il repose en Dieu au-dessus de la ressemblance, car, au moyen de la confiance et de l'intention simple, l'homme accomplit la volonté de Dieu, plus ou moins, selon le mode de sa ressemblance ; et au moyen de l'amour, il repose en son bien-aimé, au-dessus de la ressemblance.

Et s'il s'exerce bien en ceci, qu'il a reçu de Dieu, Dieu lui accorde l'esprit de miséricorde et de générosité. Et ainsi il devient généreux de cœur, doux et miséricordieux. Par ainsi il est plus vivide et plus semblable, et il sent qu'il repose mieux dans le Seigneur, et plus largement et plus profondément dans les vertus qu'auparavant. Et cette ressemblance et ce repos, il les goûte d'autant mieux qu'il est plus semblable.

Et s'il s'exerce bien en ceci, avec un grand zèle, dans une intention simple et en combattant contre ce qui est contraire aux vertus, il obtient le troisième don, à savoir, la science et la discrétion. De cette façon, il devient raisonnable, et sait ce qu'il fera et ce qu'il s'abstiendra de faire, et où il donnera et où il prendra. Et grâce à l'intention simple et à l'amour divin, cet homme repose en Dieu, au-dessus de soi, dans l'unité ; et il se possède lui-même dans la ressemblance, et il possède toutes ses œuvres dans une plus grande délectation, car il est obéissant et soumis au Père, et raisonnable et discret par le Fils, et généreux et miséricordieux par l'Esprit Saint, et ainsi il porte une ressemblance de la Sainte-Trinité, et il repose en Dieu par l'amour et la simplicité de ses intentions. Et en ceci réside toute la vie active. C'est ainsi que l'homme s'exercera avec un grand zèle, et suivra son intention simple avec discrétion. Et il doit se garder de tout ce qui est contraire aux vertus ; et s'abaisser toujours dans des humiliations aux pieds du Christ ; et

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

de cette façon il croît continuellement en vertu et en ressemblance, et s'il se garde ainsi il ne peut s'égarer. Néanmoins, il demeure toujours, selon ce mode, dans une vie active. Et si l'homme s'attache et s'intéresse aux occupations du cœur et aux œuvres multiples, plus qu'à la cause et au motif des œuvres, et s'il s'attarde aux exercices du Sacrement, et aux signes et aux habitudes extérieurs, plus qu'à la cause et qu'à la vérité qu'ils signifient, il demeure toujours un homme extérieur, mais il sera cependant sauvé par ses bonnes œuvres et sa simplicité d'intention.

CHAPITRE LXIV

DU DON DE FORCE

Et c'est pourquoi, si cet homme veut approcher de Dieu et élever ses exercices et sa vie, il doit aller de l'œuvre à la cause, et du signe à la vérité ; de cette façon il deviendra maître de ses œuvres, et il connaîtra la vérité et entrera dans la vie interne. Et Dieu lui donne le quatrième don, qui est l'esprit de force, et il peut vaincre ainsi la joie et la douleur, le gain et la perte, l'espoir et le soin des choses de la terre et toute espèce d'intermédiaire et de multiplicité. Et l'homme devient ainsi libre et dégagé de toutes les créatures. Lorsque l'homme est sans images, il est maître de soi, et devient aisément un et interne, et il se tourne vers Dieu, librement et sans obstacles ; par la dévotion intérieure, le désir plus sublime, la gratitude et les louanges et l'intention simple. Ainsi il savoure toutes ses œuvres et toute sa vie, au-dedans et au-dehors, car il est devant le trône de la Sainte-Trinité, et souvent il reçoit de Dieu des consolations et des douceurs intérieures. Car celui qui, à une pareille table, sert avec gratitude, avec des louanges, et d'intérieures vénération, boit souvent des vins du Seigneur, et goûte des reliefs et des miettes qui tombent de la table de Dieu. Et il a toujours la paix intérieure grâce à sa simplicité d'intention. Et s'il veut persévérer devant Dieu, dans la reconnaissance, les louanges et l'intention érigée, le don de force redouble en lui, et de cette façon il ne s'immerge pas dans les affections corporelles, le plaisir, la consolation, les douceurs, ni dans aucun des dons de Dieu, pas plus que dans le repos et la paix de son cœur. Mais il veut traverser tous les dons et toute consolation, pour trouver celui qu'il aime. Ainsi est fort celui qui abandonne et vainc l'inquiétude du cœur et les choses de la terre, et doublement fort celui qui dépasse et qui vainc toutes les consolations et tous les dons célestes. L'homme dépasse ainsi toutes les créatures et se possède puissant et libre, par le don de la force spirituelle.

CHAPITRE LXV



DU DON DE CONSEIL

Or, lorsque nulle créature ne peut vaincre l'homme, ni l'empêcher de demeurer en son intention simple et ascendante, et de persévérer dans les louanges de Dieu, et de rechercher Dieu et de l'avoir seul en vue, au-dessus de tous les dons ; grâce à cette force, Dieu lui accorde alors le cinquième don, qui est le don de conseil. En ce don, le Père attire l'homme au-dedans, et l'exige à sa droite avec les élus, dans son unité. Et le Fils dit spirituellement en lui : « Suis-moi vers mon Père, une seule chose est nécessaire. » Et l'Esprit-Saint fait s'épanouir et s'embraser le cœur dans l'amour enflammé. Et de là naissent une vie violente et une impatience au-dedans ; car celui qui a entendu ce conseil, est agité comme une tempête dans l'amour, et rien ne peut le satisfaire si ce n'est Dieu seul. Et c'est pourquoi il s'abandonne et abandonne toute chose, pour trouver celui en qui il vit et en qui toute chose est une. Ici l'homme aura Dieu en vue avec simplicité, et se maîtrisera par la raison, et anéantira toute sa volonté, et attendra librement l'unité désirée, jusqu'au jour où Dieu veuille l'accorder. Ainsi l'esprit de conseil opère en lui doublement, car il est grand et suit le conseil et l'ordre de Dieu, celui qui se délaisse et délaisse ainsi toute chose, et dit avec un amour de plus en plus inassouvi, de plus en plus furieux et de plus en plus enflammé : « Que votre règne nous arrive. » Et il est plus grand encore, et il suit mieux encore le conseil de Dieu, celui qui vainc et anéantit dans l'amour sa volonté propre, et dit à Dieu, en sa respectueuse soumission : « Que votre volonté soit faite en toute chose, et non la mienne. » Lorsque le Christ, notre cher Seigneur, approchait de sa passion, il dit les mêmes paroles à son Père, en un humble anéantissement de soi, et ce lui furent les paroles les plus heureuses et les plus dignes de gloire, et ce nous furent les paroles les plus utiles, et ce furent au Père les plus amoureuses, et au démon, les plus scandaleuses, que le Christ eût jamais dites ; car nous sommes tous sauvés dans l'anéantissement de sa volonté selon son humanité. Et de cette façon, la volonté de Dieu devient pour l'homme humble et aimant la joie suprême et le plus grand désir en la sensibilité spirituelle, quand bien même cette volonté le conduirait en enfer, ce qui est impossible. Et ici la nature est abaissée au dernier, et Dieu est élevé au suprême degré. Et l'homme est susceptible de tous les dons de Dieu ; car il s'est renoncé, il a anéanti sa volonté et donné le tout

pour le tout. Et c'est pourquoi il n'exige et ne veut rien que ce que Dieu veut donner. Quoique veuille Dieu, c'est sa joie ; et celui qui se livre à l'amour, est l'homme le plus libre qui vive. Et il vit sans inquiétudes, car Dieu ne peut perdre ce qui est à lui. Maintenant remarquez, que bien que Dieu connaisse tous les cœurs, il visite souvent cet homme et éprouve s'il peut librement se renoncer ; et de cette façon cet homme peut être illuminé et vivre à la gloire de Dieu et pour son propre salut. Et c'est pourquoi Dieu le fait passer parfois, de sa droite à sa gauche, du ciel en l'enfer, et de toutes les délices aux plus grandes misères, et on dirait qu'il est abandonné et dédaigné de Dieu et de toutes les créatures. Si alors il s'est renoncé et s'il a renié sa volonté dans l'amour et dans la joie antérieurs, de manière à ne pas se chercher lui-même, mais à rechercher la seule volonté de Dieu, il se renonce aisément aussi dans la peine et la misère, de manière à n'y rechercher que la gloire de Dieu et non la sienne. Celui qui veut accomplir de grandes œuvres, veut souffrir de grandes douleurs ; mais souffrir dans la résignation est plus noble et a plus de mérites devant Dieu, et satisfait plus notre âme, que les grandes œuvres dans la même résignation, car c'est plus contraire à notre nature. Et c'est pourquoi, à cet amour égal, l'esprit est plus élevé et la nature plus abaissée, dans la lourde souffrance que dans les grandes œuvres.

Si l'homme demeure en cette résignation, sans autre préférence, comme un qui ne veut ni ne connaît rien d'autre, il a l'esprit de conseil double, car il satisfait à la volonté et au commandement de Dieu dans ses œuvres, dans ses souffrances, dans son renoncement, et dans son obéissance soumise, et la nature est ornée suprêmement. Et il est susceptible d'être illuminé selon l'esprit.

CHAPITRE LXVI

DU PREMIER DEGRÉ DU DON D'INTELLIGENCE

Et c'est pourquoi Dieu lui donne le sixième don, qui est l'esprit d'intelligence. Nous avons antérieurement comparé ce don à une fontaine avec trois rivières, car il établit notre esprit dans l'unité, il manifeste la vérité, et il crée un amour large et général. Ce don est également semblable à la splendeur du soleil, car le soleil par sa splendeur, emplit l'air d'une clarté simple; et il éclaire toutes les formes, et montre la différence de toutes les couleurs. Et c'est ainsi qu'il fait connaître sa force propre; et sa chaleur est commune au monde entier, en utilité et en fécondité. Et pareillement la première irradiation de ce don fait la simplicité dans l'esprit. Et cette simplicité est pénétrée par une clarté singulière, exactement comme l'air du ciel est pénétré par la clarté du soleil; car la grâce divine, qui est le fondement de tous les dons, réside essentiellement comme une lumière simple, en notre intelligence potentielle; et, par cette lumière simple, notre esprit est affermi, illuminé simplement, et plein de grâces et de dons divins; et il est ici, semblable à Dieu, par la grâce et l'amour divin. Et, comme il est semblable à Dieu et qu'il a Dieu en vue, et qu'il l'aime par-dessus tous les dons, il ne se laisse pas satisfaire en la ressemblance, ni dans la lumière créée; car il a une inclination foncière, naturellement et surnaturellement, vers une essence sans fond, d'où il a efflué. Et l'unité de l'essence divine attire éternellement toute ressemblance en son unité. Et c'est pourquoi l'esprit s'allume en jouissant, et s'écoule en Dieu, comme en son repos éternel; car la grâce divine est à l'égard de Dieu, comme la splendeur du soleil, et elle est l'intermédiaire et la voie qui nous mèneront à Dieu. Et c'est pourquoi elle rayonne en nous simplement, et nous rend déformés, c'est-à-dire semblables à Dieu. Et celui qui est semblable à Dieu se plonge en Dieu à toute heure, et meurt en Dieu, et devient un avec Dieu, et reste un; la charité nous fait devenir un avec Dieu, et demeurer et habiter l'un en l'autre. Cependant nous conservons l'éternelle ressemblance en la lumière de la grâce ou de la gloire, en nous possédant activement nous-mêmes dans la charité et les vertus. Et nous conservons l'unité avec Dieu, au-dessus de nos œuvres, en la nudité de notre esprit, dans la lumière divine, en possédant Dieu au-dessus de toutes les vertus, dans le repos. Car la charité dans la ressemblance doit travailler éternellement; et l'unité avec Dieu dans l'amour jouissant se reposera éternellement.

Et voilà les pratiques de l'amour; car en un seul *maintenant* et dans le même temps, l'amour travaille et se repose en son aimé. Et l'un est fortifié par l'autre, car plus l'amour est sublime, plus grand est le repos, et plus le repos est grand, plus l'amour est intime; car l'un vit en l'autre, et qui n'aime pas, ne se repose pas, et qui ne se repose pas n'aime pas. Cependant certains justes s'imaginent qu'ils n'aiment pas et qu'ils ne se reposent pas en Dieu. Et cette pensée même vient de l'amour, et parce qu'ils désirent d'aimer plus qu'ils ne peuvent, il leur semble qu'ils sont impuissants. Et en ce travail ils goûtent l'amour et le repos, car nul ne peut comprendre comment on aime activement et comment on se repose en jouissant, excepté l'homme résigné, oisif et illuminé. Cependant chaque amant est un avec Dieu et dans le repos, et semblable à Dieu dans le travail de l'amour; car Dieu, en sa sublime nature, dont nous portons la ressemblance, demeure en jouissant dans un repos éternel selon l'unité essentielle, et activement dans un travail éternel selon la Trinité, et chacun de ces états est la perfection de l'autre, car le repos réside dans l'Unité et le travail dans la Trinité. Et ainsi pendant l'éternité. Et c'est pourquoi, si l'homme veut goûter Dieu, il faut qu'il aime, et s'il veut aimer, il peut goûter. Mais s'il se laisse satisfaire par d'autres choses, il ne peut goûter ce que Dieu est. Et c'est pourquoi nous devons nous posséder nous-mêmes, simplement, dans les vertus et dans la ressemblance, et posséder Dieu au-dessus de nous-mêmes, par l'amour, dans le repos et l'union. Et voilà la première manière selon laquelle l'homme commun à tous est affermi.

CHAPITRE LXVII

DU DEUXIÈME DEGRÉ DU DON D'INTELLIGENCE

Lorsque l'air est transilluminé par la clarté du soleil, la beauté et la richesse du monde entier sont étalées, et les yeux des hommes sont éclairés, et ils sont réjouis par les multiples nuances de couleurs. De même, lorsque nous sommes simples en nous-mêmes et que notre intelligence potentielle est éclairée et transilluminée par l'esprit d'intelligence, nous pouvons reconnaître les sublimes propriétés qui sont en Dieu, et qui sont la cause de toutes ses œuvres effluentes. Encore que tous les hommes puissent comprendre ces œuvres, et Dieu par ses œuvres ; personne ne peut cependant comprendre sensiblement ni essentiellement la propriété des œuvres de Dieu, selon le mode de son fonds, si ce n'est grâce à ce don. Car il nous apprend à examiner et à reconnaître notre noblesse, et il nous donne la distinction dans les vertus et dans tous les exercices, et il nous montre la manière dont nous vivons, sans erreur, selon l'éternelle vérité. Et celui qu'il illumine peut demeurer dans l'esprit, et par la raison illuminée, observer et comprendre exactement toutes choses au ciel et sur la terre. Et c'est pourquoi il séjourne dans le ciel, et il regarde et il examine avec tous les saints, la noblesse de son amant, son inconcevable hauteur et sa profondeur, sa longueur, sa largeur, son étendue et sa vérité abyssales ; sa bonne et ineffable générosité, et toutes les propriétés semblables, qui sont sans nombre en Dieu, notre amour, et sans bornes en sa sublime nature : car il est lui-même ainsi. Alors l'homme illuminé abaisse les regards sur soi, et sur tous les hommes et sur toutes les créatures, et il observe comment Dieu les a tous créés et doués par sa libre générosité, dans la nature, et de maintes façons, et comment il veut les douer et les enrichir, au-dessus de la nature, par le don de lui-même, s'ils veulent le rechercher et le désirer. Un tel examen rationnel en la distinction nombreuse de la richesse de Dieu, réjouit notre esprit si, grâce à l'amour divin, nous sommes morts à nous-même, en Dieu ; et si nous vivons et demeurons dans l'esprit et goûtons ces choses qui sont éternelles. Ce don d'intelligence nous montre l'unité que nous avons et possédons en Dieu par l'amour jouissant et immergé ; et la ressemblance de Dieu que nous avons en nous par la charité et la vertu. Et il nous donne la lumière et la clarté où nous pouvons circuler dans l'esprit distinctement, et examiner et reconnaître Dieu en similitudes spirituelles, et nous mêmes en toute chose, d'après le mode

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

et la mesure de la lumière, et selon la volonté de Dieu et la noblesse de notre intelligence. Voilà la deuxième manière dont l'homme ordinaire est illuminé.

CHAPITRE LXVIII

DU TROISIÈME DEGRÉ DU DON D'INTELLIGENCE

À mesure que l'atmosphère s'éclaire de la splendeur du soleil, la chaleur devient plus grande et d'une fécondité universelle ; et lorsque notre raison et notre intelligence sont illuminées de manière à reconnaître distinctement la vérité divine, la volonté, c'est-à-dire la force aimante, s'échauffe et efflue largement en fidélité et en amour envers tous les hommes. Car ce don établit en nous un large amour commun, par la connaissance de la vérité que nous obtenons grâce à sa clarté. Car les plus simples sont les plus apaisés et ils ont la paix la meilleure en eux-mêmes, et ils sont immergés le plus profondément en Dieu, et ils sont les plus illuminés en intelligence, les plus nombreux en bonnes œuvres et les plus communs en amour effluent. Et ils rencontrent le moins d'obstacles, car ils sont les plus semblables à Dieu ; Dieu étant simplicité en son essence, clarté en son intelligence et amour effluent en commun en ses œuvres. Et plus nous sommes semblables à Dieu en ces trois points, plus nous sommes unis à lui. Et c'est pourquoi nous resterons foncièrement simples, et nous observerons toute chose par la raison illuminée, et nous pénétrerons toute chose des flots de l'amour commun. Ainsi le soleil des cieux demeure simple et inébranlable en lui-même et cependant sa clarté et sa chaleur sont communes à tout l'univers.

Maintenant, comprenez comment nous nous conduirons par la raison illuminée dans l'amour commun. Le Père est l'origine de toute divinité selon l'essence et la personne. C'est pourquoi nous nous inclinons selon l'esprit, en humbles vénération, devant la sublimité du Père : nous posséderons ainsi l'humilité, qui est le fondement de toutes les vertus. Nous adorerons intérieurement, c'est-à-dire que nous honorerons et vénérerons la puissance du Père, et ainsi nous serons spirituellement érigés, car c'est lui qui dans sa force a créé du néant toutes choses et les conserve. Nous offrirons nos louanges, nos remerciements et nos services éternels à la fidélité et à l'amour de Dieu qui nous a délivrés des liens de l'ennemi et de la mort éternelle ; et nous deviendrons libres. Nous montrerons à la sagesse de Dieu, l'aveuglement et l'ignorance de la nature humaine et nous nous en plaindrons à lui, et nous désirerons que tous les hommes soient illuminés et obtiennent connaissance de la vérité ; c'est ainsi que nous connaissons et honorerons Dieu. Nous implorerons la miséricorde de Dieu pour les pécheurs

afin qu'ils se convertissent et qu'ils progressent dans les vertus. C'est ainsi que Dieu sera désireusement aimé. Nous distribuerons généreusement les trésors de Dieu, à tous ceux qui sont dans le besoin, afin qu'ils soient comblés et refluent en Dieu, et c'est ainsi qu'ils posséderont Dieu. Nous offrirons au Père, en honneur et en mérites, tous les services rendus et toutes les œuvres accomplies par l'amour du Christ selon son humanité ; et ainsi toute notre prière sera entendue. Nous offrirons aussi au Père, en Jésus-Christ, toute la participation des anges, des saints et de tous les bons ; et ainsi nous serons unis à eux tous en l'honneur de Dieu. Nous offrirons encore au Père tous les offices de la Sainte Église, et le saint sacrifice de tous les prêtres, et tout ce que nous pouvons accomplir et comprendre, au nom du Christ, afin que nous rencontrions Dieu par le Christ, et que nous lui ressemblions en l'amour commun, et dépassions simplement toute ressemblance, et nous unissions à lui en l'unité essentielle. Ainsi nous demeurerons avec Dieu, dans l'unité, et nous effluerons éternellement avec Dieu et avec tous les saints en amour commun, et refluerons toujours par la reconnaissance et les louanges, et nous nous immergerons en l'amour jouissant dans le repos essentiel. C'est la vie la plus riche que je sache, et c'est ainsi que nous possédons le don d'intelligence.

CHAPITRE LXIX



DU DON DE SAGESSE

Maintenant, comprenez : dans le retour intérieur, l'unité jouissante de Dieu est semblable à une ténèbre, à une absence de mode et à une incompréhensibilité. Et par l'amour et par l'intention simple, notre esprit en se reployant, offre activement toutes les vertus, et en jouissant, s'offre lui-même, au-dessus de toutes les vertus. En ce retour, jaillit le septième don qui est l'esprit de sagesse sapide. Et ce don sature la simplicité de notre esprit, notre âme et notre corps, de sagesse et de spirituelles saveurs. Et c'est une émotion ou un attouchement spirituels dans l'unité de notre esprit, et c'est le déversoir et le fond de toutes les grâces, de tous les dons et de toutes les vertus. Et en cet attouchement de Dieu, chacun goûte ses exercices et sa vie selon la force de l'attouchement et selon son amour. Et cette émotion divine est l'intermédiaire le plus intime entre Dieu et nous, entre le repos et le travail, entre le mode et l'absence de mode, entre le temps et l'éternité. Et cette émotion spirituelle, Dieu la provoque en nous, tout d'abord et avant tous les dons ; et cependant, nous ne la connaissons et nous ne la goûtons qu'en dernier lieu. Car lorsque nous avons amoureusement cherché Dieu en tous nos exercices, jusqu'au plus intime de notre fond, nous sentons le déversement de toutes les grâces et de tous les dons de Dieu ; et cet attouchement, nous l'éprouvons dans l'union de nos forces suprêmes ; au-dessus de la raison, et cependant non sans raison ; car nous apprenons que nous sommes attouchés. Mais si nous voulons savoir ce que c'est et d'où cela vient, alors faillent la raison et toute l'attention des créatures. Car, lorsque l'air est illuminé par les splendeurs du soleil, et encore que les yeux soient subtils et sains, si l'on veut suivre les rayons qui apportent la splendeur, et observer le rayonnement du soleil, les yeux doivent défaillir en leur œuvre et recevoir passivement la splendeur des rayons. Et de même, la réverbération de l'inconcevable lumière est si grande en l'union de nos forces suprêmes, que tout travail des créatures, qui opère avec distinction, doit faillir. Et ici notre activité doit subir l'opération intérieure de Dieu, et c'est la source de tous les dons. Car si nous pouvions recevoir Dieu en notre compréhension, il se donnerait à nous sans intermédiaire ; cela nous est impossible, car nous sommes trop étroits et trop petits pour le concevoir. Et c'est pourquoi il nous déverse ses dons en proportion de notre compréhension et d'après la no-

blesse de nos exercices. Car l'unité féconde de Dieu se tient toujours au-dessus de l'union de nos forces, et exige toujours notre ressemblance dans l'amour et dans les vertus. Et c'est pourquoi nous sommes, à toute heure, nouvellement attouchés, afin qu'à toute heure nous nous renouvelions davantage et devenions plus semblables dans les vertus. Et à la suite de ce nouvel attouchement, l'esprit tombe dans la faim et dans la soif, et veut goûter absolument, et dans la tempête de l'amour, parcourir en tous sens tout cet abîme, afin d'être assouvi. Et de là naît un effort éternellement affamé en une éternelle impuissance ; car tous les esprits aimants désirent Dieu, et s'efforcent vers lui, chacun selon sa noblesse et selon qu'il a été attouché par Dieu ; et cependant, Dieu demeure éternellement incompris selon le mode de nos désirs actifs ; et c'est pourquoi, persévèrent en nous une éternelle faim, et une éternelle et désirante introversion avec tous les saints. Et dans la rencontre de Dieu, la clarté et la chaleur sont si grandes et si démesurées, que tous les esprits défont en leurs œuvres ; et se dissolvent et disparaissent en l'amour sensible, dans l'unité de leur esprit. Et ici ils doivent subir l'opération interne de Dieu comme de pures créatures. Et ici, notre esprit, et la grâce de Dieu et toutes nos vertus sont un amour sensible, sans travail ; car notre esprit s'est épuisé et est lui-même amour. Et ici l'esprit est simple, et susceptible de tous les dons, et capable de toutes les vertus. Et en ce fonds de l'amour sensible vit l'artère bouillante, c'est-à-dire l'irradiation ou l'opération interne de Dieu qui nous remue, nous attise et nous attire à toute heure, et nous fait effluer en de nouvelles vertus et en de nouvelles œuvres. Je vous ai montré ainsi le fond et le mode de toutes les vertus.

CHAPITRE LXX

DU SUPRÊME DEGRÉ DE LA VIE INTÉRIEURE

Maintenant, comprenez : cette irradiation démesurée de dieu, jointe à une incompréhensible clarté qui est la cause de tous les dons et de toutes les vertus ; cette même lumière incompréhensible transforme et pénètre au moyen de l'absence de mode, c'est-à-dire au moyen d'une inconcevable lumière, l'inclination jouissante de notre esprit. Et en cette lumière, l'esprit s'immerge dans le repos jouissant ; car ce repos est sans mode et sans fond, et on ne peut le connaître que par lui-même, c'est-à-dire par le repos. Car si nous pouvions le connaître et le concevoir, il tomberait dans le mode et la mesure, et ainsi ne pourrait nous satisfaire, et le repos deviendrait une éternelle inquiétude. Et c'est pourquoi l'inclination simple, aimante et immergée de notre esprit, forme en nous un amour jouissant ; et l'amour jouissant est sans fond. Et l'abîme de Dieu appelle dans l'abîme ; c'est tous ceux qui sont unis à l'esprit de Dieu dans l'amour jouissant. Cette invocation est une irruption de sa clarté essentielle ; et cette clarté essentielle en un enveloppement de son amour sans fond, fait que nous nous perdons nous-mêmes et que nous nous échappons à nous-mêmes, dans la sauvage ténèbre de Dieu. Et unis ainsi, sans intermédiaire, à l'esprit de Dieu, nous pouvons rencontrer Dieu par Dieu, et posséder durablement avec lui et en lui, notre éternelle béatitude.

CHAPITRE LXXI

DE TROIS GENRES D'EXERCICES TRÈS INTÉRIEURS

La vie la plus intérieure se pratique de trois manières. Parfois l'homme intérieur opère l'introversion simplement, selon l'affection jouissante, au-dessus de toute activité et au-dessus de toute vertu, par une simple introspection dans l'amour jouissant. Et ici il rencontre Dieu sans intermédiaire. Et de l'unité de Dieu, rayonne en lui une lumière simple, et cette lumière lui montre ténèbre, nudité et néant. Il est enveloppé dans la ténèbre et tombe en l'absence de mode comme en un égarement. Il perd, dans la nudité, la faculté d'observer et de distinguer toutes choses, et il est transformé et pénétré par une clarté simple. Il faut dans le néant, à toutes ses œuvres, car il est vaincu dans le travail de l'amour illimité de Dieu, et dans l'inclination jouissante de son esprit, il triomphe de Dieu et devient un esprit avec lui. Et dans cette union en l'esprit de Dieu, il entre en un goût jouissant et possède l'essence divine. Et il est rempli, après son immersion en son existence essentielle, des immenses richesses et délices divines. Et de cette richesse effluent, en l'unité des forces suprêmes, un enveloppement et une plénitude d'amour sensible. Et de cette plénitude d'amour sensible, flue dans le cœur et dans les forces corporelles une transpénétrante saveur de satisfaction. Et grâce à ces flots l'homme devient immobile au-dedans, et impuissant en lui-même et en toutes ses œuvres. Et il ne sait et n'éprouve rien d'autre, au plus intime de son fonds, dans le corps et dans l'âme, qu'une clarté singulière, avec une plénitude sensible et une saveur transpénétrante. C'est le premier mode, qui est oisif; car il vide l'homme de toutes choses et l'élève au-dessus des œuvres et des vertus. Et il unit l'homme à Dieu, et affermit sûrement les exercices les plus intimes que l'on puisse pratiquer. Ainsi, lorsque quelque inquiétude ou quelque pratique des vertus, vient mettre un intermédiaire ou des images en travers de l'introversion nue que l'homme juste désire, il est arrêté dans ce mode, car ce mode est une égression au delà de toutes choses, jusqu'en leur vide. Voilà le premier mode des exercices les plus intimes.

CHAPITRE LXXII

DU DEUXIÈME GENRE D'EXERCICES TRÈS INTÉRIEURS

Par moments, l'homme intérieur se tourne désireusement et activement vers Dieu, pour lui rendre ses hommages, et pour offrir et anéantir en l'amour de Dieu, son être et tout ce qu'il peut donner. Et ici, il rencontre Dieu, par un intermédiaire. Cet intermédiaire est le don de sagesse sapide, qui est le fonds et la source de toutes les vertus, et excite aux vertus, les justes, en proportion de leur amour ; et parfois attouche et enflamme d'amour, si violemment, l'homme intérieur, que tous les dons de Dieu, et tout ce que Dieu peut donner, sans se donner lui-même, lui semblent trop petits et ne le satisfont pas, mais augmentent son impatience. Car il a au fond de lui une perception ou une sensation intérieures, où toutes les vertus commencent et finissent et où il offre désireusement à Dieu toutes les vertus, et où vit l'amour. Et ainsi, la faim et la soif de l'amour deviennent si grandes, qu'il renonce et faut continuellement à son œuvre, et qu'il s'épuise et s'anéantit dans l'amour, car le désir de goûter Dieu l'affame et l'altère, et en chaque irradiation de Dieu, il est saisi par Dieu, et il est attouché de nouveau et pour la première fois dans l'amour. Tout en vivant il meurt ainsi, et en mourant il revit. Et de cette façon, la faim et la soif désirantes de l'amour se renouvellent constamment en lui. Voilà l'autre mode qui est désirant, et où l'amour réside et désire dans la ressemblance et veut s'unir à Dieu. Ce mode nous est plus utile et plus glorieux que le premier, car il est cause du premier, puisque nul ne peut entrer dans le repos, au-dessus de l'œuvre, s'il n'a aimé auparavant, désireusement et activement l'amour. Et c'est pourquoi, il faut que la grâce de Dieu, et que notre amour actif précèdent et suivent ; c'est-à-dire que cet amour actif doit être exercé avant et après ; car sans les actes d'amour, nous ne pouvons rien mériter, ni obtenir Dieu, ni conserver ce que nous avons obtenu par les œuvres d'amour. Et c'est pourquoi nul ne sera oisif, qui est maître de soi et peut pratiquer l'amour. Ainsi, lorsque l'homme juste s'attarde en quelque don de Dieu ou en quelque créature, il rencontre des obstacles en cet exercice le plus intime, car cet exercice est une faim que rien ne peut apaiser, si ce n'est Dieu seul.

CHAPITRE LXXIII

DU TROISIÈME GENRE D'EXERCICES TRÈS INTÉRIEURS

De ces deux genres, naît le troisième genre, qui est une vie intérieure selon la justice. Maintenant, comprenez : Dieu vient en nous sans interruption, avec intermédiaire et sans intermédiaire, et exige de nous l'action et la jouissance, de telle sorte que l'action n'empêche pas la jouissance, et que la jouissance n'empêche pas l'action, mais qu'elles se renforcent réciproquement. Et c'est pourquoi l'homme intérieur possède sa vie en ces deux modes, à savoir, le repos et le travail. Et en chacun d'eux il est tout entier et sans partage ; car il est tout entier en Dieu, dans son repos jouissant, et il est tout entier en lui-même, dans son amour actif, et Dieu, dans ses avertissements, exige continuellement qu'il renouvelle le repos et le travail. Et la justice de l'esprit veut payer, à toute heure, ce que Dieu exige d'elle, et c'est pourquoi, en chacune des irradiations de Dieu, l'esprit opère l'introversion, activement et en jouissant, et ainsi il est renouvelé en toutes les vertus, et immergé plus profondément, dans l'amour jouissant. Car Dieu, en un seul don, se donne avec tous ses dons, et l'esprit en chaque introversion, se donne avec toutes ses œuvres. Car, grâce à l'irradiation simple de Dieu, à l'inclination jouissante et à l'effluence de l'amour, l'esprit est uni à Dieu, et est transféré, sans interruption, dans le repos. Et grâce au don d'intelligence et de sagesse sapide, il est activement attouché, illuminé et enflammé, à toute heure, dans l'amour. Et il lui est montré et proposé dans l'esprit, tout ce qu'on peut désirer. Et il est affamé et altéré, car il voit l'aliment des anges et la boisson céleste. Il travaille activement dans l'amour, car il voit son repos. Il est pèlerin et il voit son pays. Il combat dans l'amour, pour la victoire, car il voit sa couronne. Consolation, paix, joie et beauté et richesse, et tout ce qui peut réjouir, tout cela est montré à la raison illuminée en Dieu, en spirituelles similitudes et sans mesure. Et par cette vision, en l'attouchement de Dieu, l'amour demeure actif. Car cet homme juste a édifié, dans l'esprit, dans le repos et dans le travail, une vie véritable, qui durera éternellement, mais elle se transformera après cette vie en un état plus sublime. Ainsi l'homme est juste, et il va vers Dieu par l'amour intérieur dans l'éternel travail, et il va en Dieu par l'inclination jouissante, en l'éternel repos. Et il demeure en Dieu, et il sort cependant vers toutes les créatures, dans l'amour commun, dans les vertus et dans les œuvres de la justice. Et c'est la cime suprême de la vie in-

terne. Tous ceux qui ne possèdent pas, en même temps, le repos et l'action, dans le même exercice, n'ont pas reçu cette justice des justes. Cet homme juste, en son introversion, ne peut rencontrer d'obstacles, car il opère l'introversion, activement et en jouissant ; mais cet homme est semblable à un miroir double, qui reçoit des images en ses deux faces. Car en sa partie supérieure, l'homme reçoit Dieu et tous ses dons, et en sa partie inférieure, il reçoit par les sens, des images corporelles. Maintenant il peut opérer l'introversion, quand il le veut, et exercer, sans obstacles, la justice. Mais l'homme est ébranlable en cette vie, et c'est pourquoi il se tourne souvent vers le dehors, et se dépense dans les sens, sans nécessité et sans l'ordre de la raison illuminée, et tombe ainsi en des fautes vénielles. Mais, toutes les fautes vénielles, en l'introversion amoureuse de l'homme juste, sont pareilles à une goutte d'eau dans une rouge fournaise. Et ici, j'abandonne la vie intérieure.

CHAPITRE LXXIV

COMMENT CERTAINS HOMMES VIVENT CONTRAIREMENT À CES TROIS MODES

Maintenant, certains hommes, qui paraissent justes, vivent contrairement à ces trois modes et à toutes les vertus. Maintenant que chacun s'observe et s'éprouve; tout homme qui n'est pas attiré et illuminé par Dieu, n'est pas at-touché par l'amour; et il n'a ni jonction active avec désir, ni simple et aimante inclination dans le repos jouissant. Et c'est pourquoi il ne peut s'unir à Dieu; car tous ceux qui vivent sans surnaturel amour, s'inclinent vers eux-mêmes, et cherchent le repos dans les choses étrangères. Car toutes les créatures sont naturellement enclines au repos: et c'est pourquoi le repos est recherché par les bons et les méchants, en des modes divers.

Maintenant, remarquez: lorsque l'homme est nu et sans images selon les sens, et oisif selon les forces suprêmes, il entre dans le repos par la nature nue; et le repos, toutes les créatures peuvent le trouver et le posséder en elles-mêmes, dans la nature nue, sans la grâce de Dieu, si elles peuvent se vider d'images et de toutes les œuvres. Mais l'homme aimant ne peut se reposer en ceci, car la charité et l'at-touchement interne par la grâce de Dieu ne se tiennent pas tranquilles, et c'est pourquoi, l'homme aimant, ne peut demeurer longtemps en lui-même, dans le repos naturel. Mais remarquez, à présent, la manière dont on pratique ce repos naturel. C'est une immobilité, sans exercice au-dedans ni au-dehors, dans l'oisiveté, afin que le repos soit trouvé et n'éprouve pas de dérangement. Mais le repos, pratiqué de cette façon, n'est pas permis; car il crée dans l'homme un aveuglement dans l'ignorance, en sorte que l'homme est assis en soi, sans ouvrage; et ce repos n'est autre chose qu'une oisiveté, où l'homme tombe, et s'oublie, et oublie Dieu, et toutes choses, en tout ce qui touche à l'action. Ce repos est contraire au surnaturel repos, que l'on possède en Dieu, car celui-ci est une amoureuse liquéfaction, avec une intuition simple, dans l'incompréhensible clarté. Ce repos en Dieu, qui est toujours activement recherché par le désir intime, et qui est trouvé dans l'inclination jouissante, et qui est éternellement possédé dans l'immersion et l'absorption de l'amour, et qui n'en est pas moins recherché encore lorsqu'il est possédé; ce repos est élevé autant au-dessus du repos de la nature, que Dieu est élevé au-dessus de toutes les créatures. Et c'est pourquoi, ils sont trompés tous ceux qui n'ont en vue qu'eux-mêmes, et qui s'assoient dans le repos naturel, et ne

recherchent pas Dieu avec désir, et ne le trouvent pas dans l'amour jouissant, car le repos qu'ils possèdent consiste en une oisiveté et en une vacance d'eux-mêmes, où ils sont enclins naturellement et par habitude. Et en ce repos naturel on ne peut trouver Dieu ; mais il mène l'homme à une oisiveté que les païens, les juifs et tous les hommes, si méchants qu'ils soient, peuvent trouver, s'ils vivent en leurs péchés sans remords de conscience, et savent se vider d'images et de toutes les œuvres. En cette oisiveté, le repos est agréable et grand. Ce repos n'est pas un péché en soi, car il existerait naturellement en tous les hommes, s'ils pouvaient se vider. Mais quand on veut le pratiquer et le posséder sans actes de vertus, l'homme tombe dans un orgueil spirituel, et dans une satisfaction de soi, dont il guérit rarement. Et parfois il s' imagine être où il ne parviendra jamais, et posséder ce qu'il n'aura jamais. Quand l'homme possède ainsi le repos en l'oisiveté fausse, et quand toute application amoureuse lui semble un obstacle, il se repose en soi, et vit contrairement au premier mode qui unit l'homme à Dieu ; et c'est l'origine de toutes les erreurs spirituelles. Maintenant, remarquez une comparaison à ce sujet : Les anges qui opérèrent amoureusement et en jouissant l'introversion en Dieu, avec tout ce qu'ils avaient reçu de lui, trouvèrent la béatitude et le repos éternels ; mais ceux qui, repliés sur eux-mêmes, cherchèrent le repos en eux ; en se complaisant en eux-mêmes, dans la lumière naturelle, n'eurent qu'un repos bref et défendu ; et ils furent aveuglés et il y eut un intermédiaire entre eux et la lumière éternelle ; et ils tombèrent dans la ténèbre et dans l'éternelle inquiétude. Ainsi voilà le premier mode ennemi que l'on possède avec le repos en l'oisiveté fausse.

CHAPITRE LXXV

DE CEUX QUI TRAVAILLENT CONTRAIREMENT AU DEUXIÈME MODE

Maintenant, comprenez ; lorsque cet homme veut avoir quelque repos dans l'oisiveté, sans intime et désirante jonction avec Dieu, il est prêt à toutes les erreurs, car il est détourné de Dieu, et un amour naturel l'incline vers soi ; et il cherche des consolations et des douceurs et ce qui lui fait plaisir. Et il est semblable à un marchand, car en toutes ses œuvres il est replié sur lui-même, et il a en vue, et il cherche son repos et ses avantages, plus que la gloire de Dieu. Cet homme qui vit ainsi dans l'amour naturel et nu, se possède toujours sans renoncements. Quelques-uns de ces hommes subissent une vie très dure, et de grandes œuvres de pénitence, afin d'avoir un grand renom de sainteté, et aussi de mériter une grande récompense ; car tout amour naturel n'a de faveurs que pour soi ; et voudrait la gloire dans le temps, et un grand salaire dans l'éternité. Et de tels hommes ont beaucoup de préférences, et implorent et désirent des faveurs spéciales de Dieu, et ils sont fréquemment trompés, car par l'artifice de l'ennemi, il leur arrive parfois ce qu'ils désirent ; et alors ils l'attribuent à leur sainteté, et se croient dignes de tout, car ils sont orgueilleux, et ne sont pas attouchés et illuminés par Dieu. Et c'est pourquoi ils demeurent en eux-mêmes, et une petite consolation les réjouit fort, car ils ne savent pas ce qui leur manque ; et ils s'attachent absolument, selon leur désir, à une saveur intérieure, et aux aises spirituelles de la nature. Et cela s'appelle la luxure spirituelle ; car c'est un attachement déréglé en l'amour naturel, qui est toujours replié sur soi, et cherche ses avantages en toutes choses. Toujours aussi, ces hommes sont spirituellement orgueilleux et volontaires, et c'est pourquoi leur désir et leur plaisir s'attachent parfois si fermement aux choses qu'ils désirent et que leurs efforts veulent obtenir de Dieu, qu'ils sont trompés souvent, et que tels d'entre eux sont possédés de l'ennemi. Ces hommes vivent contrairement à la charité et à l'introversion amoureuse, où l'homme s'offre avec tout ce qu'il peut faire, en l'honneur de Dieu et par amour pour lui ; et que rien ne peut calmer, ni satisfaire, excepté un bien incompréhensible, qui est Dieu seul. Car la charité est un nœud d'amour qui nous transporte en Dieu, et où nous nous renonçons et où Dieu est uni à nous, et où nous sommes unis à Dieu. Mais l'amour naturel se replie sur soi et sur ses avantages et demeure toujours seul. Cependant l'amour naturel est aussi semblable à la charité, en ses

œuvres extérieures, que deux cheveux sur la même tête ; mais les intentions sont différentes. Car le juste a en vue, cherche et désire toujours en son cœur érigé, l'honneur de Dieu ; mais en l'amour naturel, l'homme n'a en vue que lui-même et ses avantages. Et ainsi, lorsque l'amour naturel prépondère, l'homme tombe en quatre péchés, c'est : l'orgueil spirituel, l'avarice, la gourmandise et la luxure. Et c'est ainsi qu'Adam succomba au Paradis, et toute la nature humaine avec lui ; car il s'aimait d'un amour naturel déréglé, et c'est pourquoi il se détourna de Dieu, et méprisa l'ordre de Dieu en son orgueil. Et il désira la science et la sagesse en son avarice ; et il rechercha des saveurs et des plaisirs en sa gourmandise ; et ensuite il fut poussé à la luxure. Mais Marie était un vivant Paradis, qui retrouva la grâce qu'Adam avait perdue, et bien des choses avec elle, car elle est mère de l'amour. Elle se tourna activement vers Dieu, en charité, et elle reçut le Christ en l'humilité. Et elle l'offrit au Père, avec toutes ses vertus, dans la générosité ; et elle ne goûta aucune consolation ni aucun don, dans la gourmandise ; et toute sa vie s'écoula dans la pureté. Celui qui la suit vaincra tout ce qui est contraire aux vertus, et entrera au royaume où elle règne avec son Fils dans l'éternité.

CHAPITRE LXXVI

D'UNE TROISIÈME CATÉGORIE D'HOMMES QUI VIVENT CONTRAIREMENT AUX TROIS MODES ET À TOUTE VERTU

Lorsque l'homme possède ainsi le repos naturel en l'oisiveté, et qu'en toutes ses œuvres il n'a en vue que lui-même, et qu'il demeure obstinément désobéissant en son égoïsme, il ne peut s'unir à Dieu, car il vit sans charité, dans la dissemblance. Et ici commence la troisième catégorie ennemie, la plus dommageable; et c'est une vie inique, pleine d'erreurs spirituelles et de perversités.

Maintenant, remarquez ceci attentivement, afin que vous le compreniez bien. Ils se croient, en leur pensée, des contemplateurs, et s'imaginent être les hommes les plus saints qui soient. Cependant ils vivent ennemis et dissemblables de Dieu, des saints et de tous les bons. Maintenant remarquez ceci, et vous pourrez les reconnaître en leurs paroles et en leurs œuvres. Grâce au repos naturel qu'ils éprouvent et possèdent en eux-mêmes, dans l'oisiveté, ils se croient libres, et unis à Dieu sans intermédiaire, et s'imaginent qu'ils sont élevés au-dessus de toutes les pratiques de la Sainte Église, au-dessus des commandements de Dieu, au-dessus de la loi, et au-dessus de toutes les œuvres de vertu que l'on peut pratiquer de quelque façon que ce soit. Car cette oisiveté leur semble si grande, qu'on ne peut la troubler par nulle œuvre, si bonne qu'elle soit, parce que l'oisiveté est plus noble que toutes les vertus. Et c'est pourquoi ils se tiennent en un état purement passif, sans nul travail vers le haut ou le bas, semblables au métier à tisser, oisif par lui-même et qui attend le travail de son maître; car ils s'imaginent que s'ils agissaient, Dieu serait gêné en son œuvre. Et c'est pourquoi ils sont oisifs en toutes les vertus, et oisifs à ce point qu'ils ne veulent louer ni remercier Dieu. Et ils n'ont ni connaissance, ni amour, ni volonté, ni prières, ni désirs; car, à leur avis, ils ont possédé tout ce qu'ils pourraient demander ou désirer. Et ainsi ils sont pauvres d'esprit, parce qu'ils sont sans volonté, et ont tout abandonné, et vivent dans l'égoïsme d'aucune préférence, car il leur semble qu'ils sont oisifs et qu'ils ont dépassé toutes choses, et qu'ils ont possédé toutes ces choses, pour l'obtention desquelles l'Église a ordonné et établi ses pratiques. Et à ce qu'ils disent, nul ne peut leur donner ou leur enlever rien, Dieu même ne le peut, car, en leur pensée, ils ont dépassé tous les exercices et toutes les vertus, et ils sont arrivés en une oisiveté pure où ils sont déliés de toutes les vertus. Et il faut un

travail plus grand, disent-ils, pour être déliés des vertus dans l'oisiveté, que pour les acquérir. Et c'est pourquoi, ils veulent être libres et n'obéir à personne, ni au Pape, ni à l'évêque, ni à leur curé. Et malgré certaines apparences, intérieurement ils ne sont soumis à personne, ni par leur volonté ni par leurs œuvres; car, de toutes les façons, ils sont vides de toutes les pratiques de la Sainte Église. Et c'est pourquoi, disent-ils, tant que l'homme poursuit la vertu et qu'il désire d'accomplir la volonté de Dieu, il est encore imparfait, car il amasse encore des vertus, et il ne connaît pas cette pauvreté spirituelle et cette oisiveté. Mais en leur pensée, ils sont élevés au-dessus de tous les chœurs des saints et des anges, et au-dessus de toutes les récompenses que l'on peut mériter en n'importe quel mode. Et c'est pourquoi ils disent qu'ils ne peuvent plus faire de progrès dans les vertus, ni mériter un salaire plus grand, et qu'ils ne peuvent plus pécher; car ils soutiennent qu'ils vivent sans volonté et qu'ils ont donné leur esprit à Dieu, dans le repos et l'oisiveté, et qu'ils sont unis à Dieu et anéantis en eux-mêmes. Et c'est pourquoi, ils peuvent faire tout ce que la nature corporelle désire, car ils sont parvenus à l'innocence, et il n'y a pas de loi pour eux. Et c'est pourquoi, si la nature est poussée vers quelque plaisir, et si un refus pouvait voiler ou troubler l'oisiveté de l'esprit, ils satisfont la nature selon son désir, afin que l'oisiveté de l'esprit ne soit pas troublée. Et c'est pourquoi, ils n'observent le carême, les quatre-temps, et les autres commandements que par une sorte de respect humain, car ils sont sans conscience de toutes choses. J'espère qu'on trouve peu de tels hommes, mais ceux qui sont tels sont les pires et les plus scandaleux qui soient, et parfois, ils sont possédés de l'ennemi; et alors ils sont si habiles, qu'on a peine à les vaincre par la raison. Mais par l'Écriture Sainte, l'enseignement du Christ et notre foi, on prouve facilement qu'ils sont trompés.

CHAPITRE LXXVII

D'UNE AUTRE CATÉGORIE D'HOMMES PERVERS

On trouve encore une autre catégorie d'hommes pervers, qui diffèrent de ceux-ci en certains points ; et ils veulent également être vides de toute œuvre, et n'être autre chose qu'un instrument au moyen duquel Dieu fait ce qu'il veut. Et c'est pourquoi ils disent qu'ils sont en un état purement passif et sans travail, et que le travail que Dieu accomplit par eux, est plus noble et plus méritoire que tout ce qu'un autre homme, travaillant par lui-même en la grâce de Dieu, peut mériter. Et c'est pourquoi ils disent qu'ils sont les hommes passifs de Dieu, et qu'ils n'agissent pas par eux-mêmes, mais que Dieu accomplit toutes leurs œuvres. Et ils disent aussi qu'ils ne peuvent commettre de péché, parce que Dieu accomplit toutes leurs œuvres et qu'ils sont oisifs en tout. Et tout ce que Dieu veut est accompli par lui, et rien d'autre. Ces hommes se sont abandonnés à l'oisiveté intérieure en leur vacance, et vivent sans aucune préférence. Et ils ont un mode de vie ; humble et résigné, et ils souffrent d'une âme égale tout ce qui leur arrive, car il leur semble qu'ils sont un instrument que Dieu emploie selon sa volonté. En des œuvres et des modes nombreux, ils sont semblables aux justes, mais ils en diffèrent à d'autres points de vue ; car ils regardent comme venant du Saint-Esprit, toutes les impulsions intérieures éprouvées, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Et, en ceci, et en d'autres cas analogues, ils sont trompés ; car l'esprit de Dieu ne veut, ne conseille, et n'opère en nul homme des choses contraires à l'enseignement du Christ et de la Sainte Église. Il est difficile de les reconnaître, à moins d'être illuminé et de distinguer les esprits et la divine vérité, car plusieurs d'entre eux sont subtils, et savent habilement transformer leur perversité et l'embellir. Et ils sont toujours obstinés et s'attachent à leurs idées, au point qu'ils préféreraient mourir plutôt que d'abandonner ce qu'ils soutiennent. Car ils se croient les plus saints et les plus éclairés des hommes. Ils diffèrent des premiers quiétistes, puisqu'ils disent qu'ils peuvent faire des progrès et acquérir des mérites, tandis que les premiers soutiennent qu'ils ne peuvent plus acquérir de mérites, parce qu'ils se sont arrêtés en l'unité et en l'oisiveté, où l'on ne peut s'élever davantage parce qu'il n'y a plus d'exercice en elles. Mais tous sont pervers, et les pires méchants qui soient, et il faut les fuir autant que l'ennemi infernal. Mais si vous avez bien compris l'enseignement que je vous ai donné plus haut

de maintes façons, vous verrez bien qu'ils sont trompés. Car ils vivent contrairement à Dieu, à la justice et à tous les saints, et ils sont tous prédécesseurs de l'Antéchrist, et ils préparent sa voie à toute incrédulité ; car ils veulent être libres, sans vertus et sans observer les commandements de Dieu, et ils veulent être oisifs et unis à Dieu sans amour et sans charité. Et ils veulent être contemplateurs sans fixation amoureuse des yeux, et ils veulent être les plus saints des hommes sans œuvres de sainteté. Et ils disent qu'ils se reposent en celui qu'ils n'aiment pas. Et ils disent qu'ils sont élevés en celui qu'ils ne veulent ni ne désirent. Et ils disent qu'ils sont vides de toute vertu et de toute application à Dieu, afin de ne pas gêner Dieu en son œuvre. Ils confessent que Dieu est créateur et seigneur de toutes les créatures, et cependant ils ne veulent le louer ni le remercier ; ils confessent que sa richesse et sa puissance n'ont pas de bornes, et cependant disent-ils, il ne peut leur donner ni leur enlever rien, et eux-mêmes ne peuvent faire de progrès ni acquérir de mérites. Et parfois ils soutiennent le contraire et disent qu'ils méritent une récompense plus grande que les autres hommes, parce que Dieu fait leurs œuvres, qu'ils subissent oisivement l'œuvre de Dieu, et sont élaborés par lui, et en cela, disent-ils, résident les mérites suprêmes. Et c'est à la fois faux et impossible. Car l'action de Dieu en soi est éternelle et incommutable, car il s'opère lui-même, en lui-même ; et il n'y a pas autre chose. Et en cette œuvre il n'y a progrès ni mérites pour aucune créature, car ici il n'y a rien que Dieu, qui ne peut s'élever ni s'abaisser. Mais les créatures ont leur action propre, par la force de Dieu, dans la nature et dans la grâce, et aussi dans la gloire, et si elles travaillent ici dans la grâce, elles dureront éternellement dans la gloire. S'il était actuellement possible, ce qui ne peut être, que la créature spirituelle s'anéantit à ses œuvres et devint oisive ainsi, comme elle l'était quand elle n'était pas ; c'est-à-dire que si elle pouvait devenir une avec Dieu, absolument comme elle l'était alors, elle ne pourrait mériter rien, pas plus qu'ils ne font et n'ont fait. Elle ne serait également pas plus sainte ni plus bienheureuse qu'une pierre ou du bois. Car sans notre travail propre, sans l'amour et la connaissance de Dieu, nous ne pouvons être bienheureux. Mais Dieu serait bienheureux, comme il le fut toujours, et nous n'en profiterions pas. Et c'est pourquoi toute cette oisiveté est une tromperie, car ils veulent transformer toute méchanceté et toute perversité et les mettre au-dessus de toutes les vertus. Et ils veulent revêtir le pire, de subtilités, de manière qu'il semble le meilleur. Ils diffèrent de Dieu et de tous ses saints, mais ils sont parfaitement semblables aux esprits damnés de l'enfer, car les esprits damnés sont sans amour et sans connaissance. Et ils sont vides de remerciements et de louanges et de toute jonction amoureuse et c'est pourquoi ils restent damnés éternellement. Et pour que les autres leur soient tout à fait semblables, il

faudrait simplement que leur temps tombât dans l'éternité, et que la justice de Dieu fut manifestée en leurs œuvres. Mais le Christ, le fils de Dieu, qui, selon son humanité, est la règle et le chef qui montre à tous les bons de quelle manière ils doivent vivre, le Christ était, est et demeurera éternellement, avec tous ses membres, c'est-à-dire tous ses saints, plein d'amour, de désir, d'actions de grâces et de louanges envers son céleste Père. Cependant son âme était et est unie à l'enfance divine et bienheureuse en elle; mais il ne pouvait parvenir à cette oisiveté, et il n'y parviendra jamais. Car sa glorieuse âme et tous les bienheureux, ont une éternelle jonction en l'amour, comme ceux qui ont faim et soif et qui ont goûté Dieu, et qui ne peuvent plus être rassasiés. Néanmoins, cette même âme du Christ et tous les saints, jouissent au-dessus de tout désir, là où il n'y a autre chose que l'unité. C'est l'éternelle béatitude de Dieu et de tous ses élus. Et c'est pourquoi la jouissance et l'action sont la béatitude du Christ et de tous ses saints, et c'est la vie de tous les justes en proportion de leur amour. Et c'est une justice qui ne périra plus. Et c'est pourquoi, au-dedans et au-dehors, nous nous ornerons de vertus et de bonnes mœurs, comme les saints le firent, et nous nous exercerons humblement et amoureusement, au moyen de toutes nos œuvres, sous les yeux de Dieu, et ainsi nous le rencontrerons par l'intermédiaire de ses dons. Et alors nous serons attouchés par l'amour sensible et remplis de la fidélité commune. Et ainsi nous effluerons de la véritable charité et nous refluerons en elle, et nous serons affermis, et nous demeurerons stablement dans la paix simple et dans la ressemblance divine. Et grâce à cette ressemblance, à l'amour jouissant et à la clarté divine, nous nous dissoudrons dans l'unité, et nous rencontrerons Dieu par Dieu, sans intermédiaire, dans le repos jouissant. Et ainsi, éternellement, nous resterons à l'intérieur, et nous effluerons toujours, et nous refluerons sans interruption. Et grâce à ceci, nous posséderons une véritable vie intérieure en sa perfection. Que Dieu nous aide, afin que ceci nous arrive. Amen.

ICI COMMENCE
LE TROISIÈME LIVRE DE
L'ORNEMENT DES NOCES
SPIRITUELLES

CHAPITRE I

COMMENT ON PARVIENT À UNE VIE CONTEMPLATIVE, EN OBSERVANT TROIS CONDITIONS

L'amant intérieur de Dieu, qui possède Dieu dans le repos jouissant, et se possède dans la jonction de l'amour actif, et possède toute sa vie dans les vertus, par la justice, entre en une vie contemplative grâce à ces trois points et à la manifestation occulte de Dieu : oui, l'amant interne et sincère, que Dieu veut choisir librement et élever jusqu'à une contemplation superessentielle en la lumière divine et selon le mode de Dieu. Cette contemplation nous met dans une pureté et dans une clarté au-dessus de toute notre intelligence, car c'est un ornement singulier et une céleste couronne, et enfin la récompense éternelle de toutes les vertus et de toute la vie. Et nul ne peut y arriver par la science ou la subtilité, ni par aucun exercice ; mais celui que Dieu veut unir à son esprit et illuminer par lui-même, peut contempler Dieu, et nul autre ne le peut. L'occulte nature divine, éternellement, contemple et aime activement, selon le mode des personnes, et jouit toujours en l'embrassement des personnes dans l'unité de l'essence. En cet embrassement dans l'unité essentielle de Dieu, tous les esprits intérieurs sont unis à Dieu, dans l'immersion amoureuse, et sont la même unité que l'essence même est en elle-même, selon le mode de l'éternelle béatitude. Et en cette unité sublime de la nature divine, le Père céleste est la source et le commencement de toute œuvre accomplie, au ciel ou sur la terre. Et il dit dans la partie secrète et immergée de l'esprit : « Voyez, l'époux arrive, sortez à sa rencontre. »

Je veux vous analyser et vous élucider ces mots, en leurs rapports avec une contemplation superessentielle, qui est la base de toute sainteté et de la vie parfaite où l'on peut atteindre aujourd'hui. Bien peu d'hommes parviennent à cette contemplation divine, à cause de notre incapacité et du mystère de la lumière en laquelle on contemple. Et c'est pourquoi, nul, par sa seule science ou quelque examen subtil, ne comprendra foncièrement ces idées. Car tous les mots, et tout ce que l'on peut apprendre et comprendre selon le mode des créatures, sont étrangers à la vérité que j'ai en vue, et beaucoup au-dessous d'elle. Mais celui qui est uni à Dieu, et illuminé en cette vérité, peut comprendre la vérité par elle-même. Car concevoir et comprendre Dieu au-dessus de toutes les similitudes, tel qu'il est en lui-même, c'est être Dieu avec Dieu, sans intermédiaire et sans dif-

férence qui puisse devenir obstacle ou intermédiaire. Et c'est pourquoi je désire que tout homme qui ne comprend pas ceci, ni ne l'éprouve en l'unité jouissante de son esprit, n'en soit pas blessé et laisse en état ce qui est, car ce que je vais dire est vrai ; et on verrait que le Christ, éternelle vérité, l'a dit lui-même en son enseignement au sujet de divers états, si nous pouvions le manifester et l'exprimer clairement. Et c'est pourquoi, celui qui veut comprendre ceci, doit être mort à lui-même et vivre en Dieu, et il tournera sa face vers la lumière éternelle, au fond de son esprit, là où se manifeste, sans intermédiaire, l'occulte vérité. Car le Père céleste veut que nous soyons voyants, car il est père de la lumière et c'est pourquoi il dit éternellement sans intermédiaire et sans interruption, au plus secret de notre esprit, un mot unique et abyssal et nul autre. Et en ce mot, il se profère lui-même et toutes choses. Et ce mot n'est autre que : *Voyez*. Et c'est la sortie et la naissance du fils de l'éternelle lumière, en qui l'on voit et reconnaît toute béatitude.

CHAPITRE II

COMMENT L'HOMME DOIT S'EXERCER, AFIN DE RECEVOIR LA LUMIÈRE ÉTERNELLE ET DE CONTEMPLER DIEU

Pour que l'esprit contemple Dieu par Dieu, sans intermédiaire, en cette lumière divine, il faut nécessairement trois choses.

Premièrement, il faut que l'homme soit bien réglé, au-dehors, en toutes les vertus, et sans obstacles au-dedans, et vide de toute œuvre extérieure, comme s'il n'agissait pas ; car si son oisiveté est troublée au-dedans par quelque acte de vertu, il a des images, et tant qu'elles durent en lui, il ne peut contempler.

En deuxième lieu, il doit intérieurement adhérer à Dieu, par la jonction de l'intention et de l'amour, comme un feu flamboyant, qui ne peut jamais plus être éteint. Au moment où il se sent en cet état, il peut contempler.

En troisième lieu, il doit s'être perdu en une absence de mode, et en une ténèbre, où tous les contemplateurs se sont égarés en jouissant, et ne peuvent jamais plus se retrouver, selon le mode des créatures. En l'abîme de cette ténèbre, où l'esprit aimant est mort à lui-même, commencent la manifestation de Dieu et la vie éternelle. Car en cette ténèbre naît et resplendit une incompréhensible lumière, qui est le Fils de Dieu, en qui l'on voit la vie éternelle. Et en cette lumière, on devient voyant ; et cette lumière divine est donnée en la vision ingénue de l'esprit, où l'esprit reçoit la clarté, qui est Dieu même, au-dessus de tous les dons et au-dessus de toutes les œuvres des créatures, en la vacuité oisive de l'esprit, où il s'est égaré par l'amour jouissant et où il reçoit la clarté de Dieu, sans intermédiaire, et devient sans interruption cette clarté même qu'il reçoit. Voyez ; cette occulte clarté, en laquelle on contemple tout ce qu'on désire, d'après l'oisiveté de l'esprit ; cette clarté est si grande que l'amant contemplateur, en son fonds où il repose, ne voit et n'éprouve qu'une incompréhensible lumière, et selon la nudité simple qui enveloppe toutes choses, il se voit et se sent la même lumière, par laquelle il voit, et rien d'autre. Et voilà la première condition pour devenir voyant dans la lumière divine. Bienheureux les yeux qui voient ainsi, car ils possèdent la vie éternelle.

CHAPITRE III

DE QUELLE FAÇON L'ÉTERNELLE NAISSANCE DE DIEU SE RENOUVELLE SANS INTERRUPTION EN LA NOBLESSE DE L'ESPRIT

Lorsqu'ainsi nous sommes devenus *voyants*, nous pouvons contempler dans la joie l'éternelle venue de l'époux, et c'est le second point dont je vais parler. Quelle est donc cette venue de notre époux, qui est éternelle? C'est une naissance nouvelle et une nouvelle illumination sans interruption; car le fonds d'où resplendit la clarté et qui est clarté lui-même, est vivide et fécond: et c'est pourquoi, la manifestation de l'éternelle lumière, est renouvelée sans interruption, au plus secret de l'esprit. Voyez; toute œuvre créaturelle, et tout exercice de vertu doivent se soumettre ici, car Dieu s'élabore seul au plus sublime de l'esprit. Et il n'y a ici qu'une éternelle contemplation et fixation de la lumière, par la lumière en la lumière. Et la venue de l'époux est tellement rapide qu'il vient toujours, et qu'il est immanent avec son opulence abyssale, et qu'il revient toujours nouvellement, en personne, avec de telles clartés nouvelles, qu'il semble n'être jamais antérieurement venu. Car sa venue consiste, hors du temps, en un éternel *Maintenant*, toujours accueilli par de nouveaux désirs en une joie nouvelle. Voyez; les délices et la joie que cet époux apporte, en sa venue, sont sans fond et sans limites, car elles sont lui-même. Et c'est pourquoi les yeux de l'esprit, par lesquelles l'amant contemple l'époux, se sont si largement épanouis, qu'ils ne se reclorent jamais plus. Car la contemplation et la fixation de l'esprit demeurent éternelles en l'occulte manifestation de Dieu. Et la compréhension de l'esprit est si largement épanouie, en attendant l'arrivée de l'époux, que l'esprit même est devenu l'étendue qu'il comprend. Et de cette façon, Dieu est vu et compris par Dieu, en qui réside toute notre béatitude. Voilà la seconde manière dont nous accueillons, sans interruption, en notre esprit, l'éternelle venue de notre époux.

CHAPITRE IV

DE QUELLE FAÇON NOTRE ESPRIT EST REQUIS DE SORTIR VERS LA CONTEMPLATION ET LA JOUISSANCE

Maintenant, l'esprit de Dieu dit en l'occulte immersion de notre esprit : *Sortez*, en une contemplation et en une jouissance éternelles, selon le mode de Dieu. Toute l'opulence qui est en Dieu naturellement, nous la possédons amoureusement en lui ; et Dieu la possède en nous, par l'amour sans bornes, qui est l'Esprit Saint, car en cet amour se goûte tout ce que l'on peut désirer. Et c'est pourquoi, grâce à cet amour, nous sommes morts à nous-mêmes, et nous sommes sortis en l'immersion amoureuse, dans l'absence de mode et la ténèbre. Là, l'esprit, en un enveloppement de la Trinité Sainte, est éternellement immanent en l'unité superessentielle, dans le repos et la jouissance. Et en cette même unité, selon le mode de la fécondité, le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père, et toute créature en eux deux. Et c'est au-dessus de la distinction des personnes, car ici l'on comprend par la raison, la paternité et la filiation en la fécondité vivide de la nature.

CHAPITRE V

DE L'ÉTERNELLE SORTIE QUE NOUS POSSÉDONS EN LA NAISSANCE DU FILS

Ici naît et commence une sortie éternelle et un éternel travail sans commencement, car il y a ici un commencement sans commencement. Car, après que le Père, tout-puissant, s'est compris absolument, au fond de sa fécondité, le Fils verbe éternel du Père, est sorti, seconde personne en la divinité. Et par cette éternelle naissance, toutes les créatures sont sorties éternellement, avant qu'elles fussent créées dans le temps, et Dieu les a considérées et reconnues distinctement en lui-même, dans la raison vivide, et dans une différence de soi ; mais non dans un autre, en un autre mode, car tout ce qui est en Dieu est Dieu. Cette éternelle sortie et cette vie éternelle, que nous avons et sommes éternellement en Dieu, sans nous-mêmes, est la cause de notre essence créée dans le temps. Et notre essence créée immane dans l'essence éternelle, et elle est une avec elle, selon l'existence essentielle. Et cette essence et cette vie éternelles que nous avons et que nous sommes en l'éternelle sagesse de Dieu, sont semblables à Dieu ; car elles ont une éternelle immanence, sans distinction, en l'essence divine. Et elles ont une effluence éternelle par la naissance du Fils, en une différence avec distinction, selon la raison éternelle. Et grâce à ces deux points, ceci est tellement semblable à Dieu, qu'il se reconnaît et se reflète sans interruption, en cette ressemblance, selon l'essence et selon les personnes. Car, encore qu'il y ait ici distinction et différence, selon la raison, cette ressemblance est néanmoins une avec l'image même de la Trinité Sainte, qui est la sagesse de Dieu, et en laquelle Dieu se contemple lui-même et contemple toutes choses en un *maintenant* éternel, sans avant ni après. En une vision simple il se regarde comme il regarde toutes choses. Et c'est l'image et la ressemblance de Dieu, et notre image et notre ressemblance, car en ceci se reflètent Dieu et toutes choses. En cette image divine, toutes les créatures, sans elles-mêmes, ont une vie éternelle, comme en leur modèle éternel, et la Trinité Sainte nous a faits à cette image éternelle et à cette ressemblance. Et c'est pourquoi Dieu veut que nous sortions de nous-mêmes, en cette lumière éternelle, et que nous poursuivions surnaturellement cette image, qui est notre propre vie, et que nous la possédions avec lui activement et en jouissant, en l'éternelle béatitude.

Car nous savons bien que le sein du Père est notre fonds et notre origine, où

nous commençons notre vie et notre essence. Et de notre propre fonds, c'est-à-dire du Père et de tout ce qui vit en lui, rayonne une clarté éternelle, qui est la naissance du Fils. Et en cette clarté, c'est-à-dire dans le Fils, le Père se manifeste à soi, ainsi que tout ce qui vit en lui; car tout ce qui est et tout ce qu'il a, il le donne au Fils, à l'exception de la seule propriété de la paternité, qu'il reste lui-même. Et c'est pourquoi tout ce qui vit dans le Père, occulte en l'unité, vit dans le Fils, efflué dans la manifestation; et toujours le fonds simple de notre éternelle image demeure sans mode dans la ténèbre. Mais la clarté sans limites qui en rayonne, manifeste et produit dans le mode le mystère de Dieu. Et tous les hommes, élevés au-dessus de leur création, en une vie contemplative, sont unis à cette splendeur divine. Et ils sont cette splendeur même, et ils voient, éprouvent et trouvent, grâce à cette divine clarté, qu'ils sont ce même fonds simple, selon leur essence incréée, d'où rayonne, dans le mode divin, cette clarté sans mesure, et qui, selon la simplicité de l'essence, demeure éternellement à l'intérieur et sans mode. Et c'est pourquoi les hommes internes et contemplateurs sortiront, selon le mode de la contemplation, au-dessus de la raison, au-dessus de la distinction et au-dessus de leur essence créée, au moyen d'une intuition éternelle. Grâce à cette lumière innée, ils sont transformés, et ils sont unis à cette même lumière par laquelle ils voient et qu'ils voient. Et de cette façon, les contemplateurs poursuivent l'image éternelle, d'après laquelle ils sont faits, et contemplent Dieu et toute chose, sans distinction, en une ingénue vision dans la clarté divine. Et c'est la contemplation la plus sublime et la plus utile, qu'on puisse atteindre en cette vie; car en cette contemplation, l'homme reste le mieux maître de soi et le plus libre, et en chaque introversion amoureuse, au-dessus de tout ce qu'on peut comprendre, il peut avancer dans les sublimités de la vie, car il demeure libre et maître de soi, dans l'unité et dans les vertus. Et cette contemplation dans la lumière divine le maintient au-dessus de toute intimité, au-dessus de toute vertu, et au-dessus de tout mérite, car c'est la couronne et le salaire vers lesquels nous nous efforçons, et que nous avons et possédons maintenant, en ce mode, car la vie contemplative est une céleste vie. Mais, si nous étions tirés de cet exil et de cette misère, nous serions, selon notre nature créée, plus susceptibles de cette clarté, et alors la gloire de Dieu nous transilluminerait mieux et plus sublimement. Voilà le mode, au-dessus de tous les modes, selon lequel on sort en une contemplation divine et en une fixation éternelle, et selon lequel on est transformé et réformé dans la clarté divine. Cette sortie du contemplateur est également amoureuse; car, par l'amour jouissant, il dépasse son essence créée, et trouve et savoure l'opulence et les délices que Dieu est, et qu'il fait fluer sans interruption, au plus secret de l'esprit, à l'endroit où il est semblable à la sublimité de Dieu.

CHAPITRE VI

D'UNE RENCONTRE DIVINE, QUI A LIEU AU PLUS SECRET DE NOTRE ESPRIT

Lorsque l'homme interne et contemplateur a poursuivi ainsi son éternelle image, et possédé en cette pureté, le sein du Père, par le Fils ; il est illuminé par la divine vérité, et il reçoit nouvellement, à chaque instant, l'éternelle naissance ; et il sort selon le mode de la lumière, en une divine contemplation. Et ici naît le quatrième point, et le dernier, c'est-à-dire une rencontre amoureuse, en laquelle réside avant tout notre béatitude suprême.

Vous apprendrez que le Père céleste, comme un fonds vivide, avec tout ce qui vit en lui, est activement incliné en son Fils, comme en sa propre sagesse éternelle. Et cette même sagesse, et tout ce qui vit en elle, est activement inclinée dans le Père, c'est-à-dire, dans le fonds même d'où elle sort. Et en cette rencontre surgit la troisième personne entre le Père et le Fils, et c'est l'Esprit Saint, leur mutuel amour, qui est uni à eux deux dans la même nature. Et il enveloppe et pénètre, activement et en jouissant, le Père et le Fils, et tout ce qui vit en eux, d'une opulence et d'une joie telles, que toutes les créatures doivent s'en taire éternellement, car l'incompréhensible prodige de cet amour, dépasse éternellement l'intelligence de toutes les créatures. Mais, là où l'on comprend et savoure cet étonnement, sans s'étonner, l'esprit est au-dessus de soi, et un avec l'esprit de Dieu, et il goûte et voit, sans mesure, comme Dieu, l'opulence qu'il est lui-même en l'unité du fonds vivide, où il se possède selon le mode de son essence incréée.

Maintenant, cette délicieuse rencontre est, sans interruption, activement renouvelée en nous, selon le mode de Dieu ; car le Père se donne dans le Fils, et le Fils dans le Père, en une éternelle complaisance et en un amoureux embrassement, et cela se renouvelle à toute heure, dans les liens de l'amour ; car, de même que le Père, sans interruption, examine nouvellement toutes choses en la naissance de son fils, toutes choses sont de même, nouvellement aimées, par le Père et par le Fils en l'effluence de l'Esprit Saint. Et c'est l'éternelle rencontre du Père et du Fils, en laquelle nous sommes amoureusement enveloppés, par l'Esprit Saint, dans l'amour éternel.

Maintenant, en cette rencontre active et cet embrassement amoureux sont, en leur fonds, jouissants et sans mode, car l'infinie absence de mode de Dieu est tellement obscure et tellement dénuée de mode qu'elle enveloppe en elle tout

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

mode divin et toute œuvre, et la propriété des personnes, en l'opulent enveloppement de l'unité essentielle, et forme une jouissance divine dans l'abîme de l'innommable. Et ici il y a une excession jouissante et une effluente immersion dans la nudité essentielle, où tous les noms divins, et tous les modes, et toute raison divine, reflétés dans le miroir de la divine vérité, tombent en l'ineffabilité simple, en l'absence de mode et de raison. Car, en cet abîme illuminé de la simplicité, toutes les choses sont enveloppées dans la béatitude jouissante, et l'abîme reste lui-même incompris, si ce n'est par l'unité essentielle. Devant ceci, doivent céder les personnes, et tout ce qui vit en Dieu. Car il n'y a ici qu'un éternel repos, en un enveloppement jouissant de l'immersion amoureuse, et c'est l'essence, sans mode, que tous les esprits internes ont élue par-dessus toute chose. C'est ce silence caligineux où tous les amants se sont perdus. Mais, si nous pouvions nous préparer ainsi dans les vertus, nous nous dévêtirions, pour ainsi dire, de la vie, et nous flotterions sur les sauvages vagues de cette mer divine, et la créature ne pourrait jamais plus nous atteindre.

Puissions-nous posséder en jouissant l'Unité essentielle, et clairement contempler l'Unité en la Trinité; et puisse l'amour divin, qui ne repousse aucun mendiant, nous accorder cela. Amen.

FIN

Table des matières

Introduction	4
--------------------	---

ICI COMMENCE LE LIVRE PREMIER DE L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

Prologue	42
Chapitre I — Ici commence la vie active	44
Chapitre II — Comment nous observerons l'arrivée du Christ de trois manières... 48	
Chapitre III — De deux genres d'humilité en Jésus-Christ	50
Chapitre IV — Du second mode de charité avec l'ornement de toutes les vertus... 51	
Chapitre V : — Du troisième mode de la vertu avec la patience jusqu'à la mort ... 52	
Chapitre VI — De l'autre venue du Christ	54
Chapitre VII — De quelle manière on croît journellement en vertus, grâce au Saint-Sacrement	56
Chapitre VIII — De la troisième venue du Christ	57
Chapitre IX — De l'attitude du Christ au jugement dernier	58
Chapitre X — De cinq espèces de personnes qui doivent comparaître au jugement 59	
Chapitre XI — D'une sortie spirituelle vers toutes les vertus	61
Chapitre XII — De quelle façon l'humilité est le fondement de toutes les vertus... 62	
Chapitre XIII — De l'obéissance	63
Chapitre XIV — De l'abdication de la volonté	64
Chapitre XV — De la patience	65
Chapitre XVI — De la douceur	66
Chapitre XVII — De la mansuétude	67
Chapitre XVIII — De la compassion	68
Chapitre XIX — De la générosité	70
Chapitre XX — Du zèle et de la diligence	72
Chapitre XXI — De la modération et de la sobriété	73
Chapitre XXII — De la pureté	75
Chapitre XXIII — De trois ennemis à vaincre par la justice	77
Chapitre XXIV — Du royaume de l'âme	78
Chapitre XXV — D'une rencontre spirituelle entre Dieu et nous	80
Chapitre XXVI — Comment on désire connaître l'époux en sa nature	83

ICI COMMENCE LE DEUXIÈME LIVRE DE L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

Prologue	86
----------------	----

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

Chapitre I — De quelle manière on devient surnaturellement voyant dans les exercices intérieurs	87
Chapitre II — De trois espèces d'unités qui sont en nous naturellement	88
Chapitre III — De l'influx de la grâce divine en notre esprit	90
Chapitre IV — De quelle manière nous établirons l'unité dans la liberté sans images	91
Chapitre V — D'une triple venue de Notre-Seigneur dans l'homme intérieur	92
Chapitre VI — De la deuxième venue de Notre-Seigneur en l'homme intérieur ...	93
Chapitre VII — De la troisième venue de Notre-Seigneur	94
Chapitre VIII — La première des trois venues a trois modes, et fonde l'unité	95
Chapitre IX — De l'unité du cœur	97
Chapitre X — De quelle façon les vertus procèdent de l'unité	98
Chapitre XI — De l'amour sensible	99
Chapitre XII — De la dévotion	100
Chapitre XIII — De la gratitude	101
Chapitre XIV — De deux douleurs qui naissent de la gratitude interne	102
Chapitre XV — Une similitude au sujet de ce premier genre d'exercice	103
Chapitre XVI — Encore une similitude au sujet du même exercice	104
Chapitre XVII — D'une autre manière d'augmenter l'intimité par l'humilité	105
Chapitre XVIII — De la pure satisfaction du cœur, et de la force sensible	106
Chapitre XIX — De l'ivresse spirituelle	107
Chapitre XX — Des obstacles que l'on rencontre en cette circonstance	108
Chapitre XXI — Exemple qui montre de quelle façon il faut se conduire dans ce cas	109
Chapitre XXII — Du troisième mode de la venue spirituelle du Christ	110
Chapitre XXIII — Des langueurs et des impatiences de l'amour	112
Chapitre XXIV — Des exaltations et des manifestations divines	114
Chapitre XXV — De deux exemples qui montrent quels obstacles peuvent se rencontrer en ce mode	116
Chapitre XXVI — D'un autre exemple	117
Chapitre XXVII — La comparaison des fourmis	118
Chapitre XXVIII — Du quatrième genre de venue de N.-S. Jésus-Christ	119
Chapitre XXIX — Ce que fera l'homme abandonné	121
Chapitre XXX — Une comparaison à propos d'un obstacle que l'on peut rencontrer en ce quatrième mode	123
Chapitre XXXI — D'un autre obstacle	124
Chapitre XXXII — De quatre espèces de fièvres qui peuvent tourmenter l'homme .	125
Chapitre XXXIII — De quelle manière ces quatre modes se trouvent en Jésus-Christ	127
Chapitre XXXIV — De quelle façon doit vivre l'homme s'il veut être illuminé ...	129
Chapitre XXXV — De l'autre venue du Christ	130

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

Chapitre XXXVI — De quelle façon la première rivière de cette fontaine orne la mémoire	131
Chapitre XXXVII — De quelle façon l'autre rivière éclaire l'intelligence	132
Chapitre XXXVIII — De quelle façon on entre en un étonnement de l'effluence commune de Dieu	134
Chapitre XXXIX — De quelle façon la troisième rivière affermit la volonté en toute perfection	135
Chapitre XL — Comment l'homme affermi sortira de quatre manières	136
Chapitre XLI — La première sortie se dirigera vers Dieu et vers tous les saints	137
Chapitre XLII — L'autre sortie se dirigera vers tous les pécheurs	139
Chapitre XLIII — La troisième sortie se dirigera vers ses amis du purgatoire	140
Chapitre XLIV — L'homme dirigera la quatrième sortie vers soi-même et vers tous les bons.	141
Chapitre XLV — À quels signes on reconnaîtra ceux qui rencontrent des obstacles dans l'amour véritable	142
Chapitre XLVI — Comment le Christ était, demeure et sera éternellement l'amant de tous.	144
Chapitre XLVII — Reproches à tous ceux qui vivent des biens spirituels et sont déréglés	145
Chapitre XLVIII — De quelle façon le Christ s'est abandonné à tous les hommes ans le Sacrement de l'autel	146
Chapitre XLIX — De l'unité de la nature de Dieu en la trinité des personnes	149
Chapitre L — Une comparaison au sujet de la manière dont Dieu met et possède l'âme naturellement et surnaturellement	150
Chapitre LI — Comment l'homme doit être orné pour recevoir l'exercice le plus intérieur	151
Chapitre LII — De la troisième venue du Christ, qui nous perfectionne dans les exercices intérieurs, et de la sortie la plus intime de l'esprit, grâce à un attouchement divin	153
Chapitre LIII — De l'éternelle faim de Dieu qu'éprouve notre esprit	155
Chapitre LIV — D'un combat amoureux entre l'esprit de Dieu et notre esprit	156
Chapitre LV — Des œuvres fécondes de l'esprit qui sont éternelles	157
Chapitre LVI — De quelle manière nous rencontrerons Dieu, spirituellement, avec et sans intermédiaire.	158
Chapitre LVII — De la rencontre de Dieu, essentielle et sans intermédiaire, en la nature nue	159
Chapitre LVIII — Comment on est semblable à Dieu par la grâce, et dissemblable par le péché mortel	161
Chapitre LIX — De quelle manière on possède Dieu dans l'unité et le repos, au-dessus de toute ressemblance de la grâce	163

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

Chapitre LX — Comment la grâce de Dieu est nécessaire, qui nous rend semblables à Dieu, et nous conduit à Dieu sans intermédiaire.	164
Chapitre LXI — De la visitation de Dieu et de notre esprit dans l'unité et dans la ressemblance	165
Chapitre LXII — Comment nous irons à la rencontre de Dieu en toutes nos œuvres	166
Chapitre LXIII — L'ordonnance de toutes les vertus par les sept dons du Saint-Esprit	168
Chapitre LXIV — Du don de force	170
Chapitre LXV — Du don de conseil	171
Chapitre LXVI — Du premier degré du don d'intelligence	173
Chapitre LXVII — Du deuxième degré du don d'intelligence	175
Chapitre LXVIII — Du troisième degré du don d'intelligence	177
Chapitre LXIX — Du don de sagesse	179
Chapitre LXX — Du suprême degré de la vie intérieure	181
Chapitre LXXI — De trois genres d'exercices très intérieurs	182
Chapitre LXXII — Du deuxième genre d'exercices très intérieurs	183
Chapitre LXXIII — Du troisième genre d'exercices très intérieurs	184
Chapitre LXXIV — Comment certains hommes vivent contrairement à ces trois modes	186
Chapitre LXXV — De ceux qui travaillent contrairement au deuxième mode	188
Chapitre LXXVI — D'une troisième catégorie d'hommes qui vivent contrairement aux trois modes et à toute vertu	190
Chapitre LXXVII — D'une autre catégorie d'hommes pervers	192

ICI COMMENCE LE TROISIÈME LIVRE DE L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES

Chapitre I — Comment on parvient à une vie contemplative, en observant trois conditions	196
Chapitre II — Comment l'homme doit s'exercer, afin de recevoir la lumière éternelle et de contempler Dieu	198
Chapitre III — De quelle façon l'éternelle naissance de Dieu se renouvelle sans interruption en la noblesse de l'esprit	199
Chapitre IV — De quelle façon notre esprit est requis de sortir vers la contemplation et la jouissance	200
Chapitre V — De l'éternelle sortie que nous possédons en la naissance du Fils.	201
Chapitre VI — D'une rencontre divine, qui a lieu au plus secret de notre esprit ..	203

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES



© Arbre d'Or, Cortaillod, (NE), Suisse, octobre 2001
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Extrait du *Rosarium Philosophorum*, 1550, D.R.
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS / DaneM